TOME VII. N° 17 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er DÉC. 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

De la Conversation

QUELQUEFOIS on ne se contente pas de dire dans la bonne société, à propos d'un monsieur qui répond volontiers quand on lui parle, ou qui écoute poliment : « C'est un homme agréable. »

Vous savez que l'adjectif « agréable » exprime pourtant les moindres nuances de l'admiration mondaine. On le distribue en société pour honorer tous les genres de mérite, comme on donne en haut lieu la Légion d'honneur ; toutefois, il existe deux grades seulement, et de l' « agréable », rang comparable à celui des simples chevaliers, on passe sans transition au « très agréable », qui vaut au moins le titre de commandeur. Au-dessus ni au delà, il n'y a rien. Les « délicieux », les « exquis », et les autres qualificatifs attendris (concernant les hommes, s'entend, car pour les femmes on les admet) ne sont pas considérés dans les salons ; cela fait prétentieux.

Parfois donc, après avoir classé quelqu'un dans les « agréables » ou les « très agréables », les personnes distinguées se laissent aller à ajouter : « C'est un charmant causeur. » Mais il faut, répétons-le, qu'on ait provoqué en quelque sorte une véritable stupeur par son attention à

écouter autrui, non moins que par ses propos modestes et pleins de bonhomie, et en outre infatigables, aptes enfin à relever sans cesse un entretien vite fatigué, pas toujours fort encourageant.

Hors du monde proprement dit, il est moins rare d'entendre ce compliment-là. Parmi ceux que l'on nomme en général « intellectuels », l'épithète « causeur » revient de temps à autre, plus souvent accompagnée cette fois du qualificatif « aimable ». En effet, « agréable » convient spécialement à l'usage mondain ; et si d'autre part on déclarait par exemple dans un milieu savant que tel ou tel éminent confrère est « un causeur », sans y joindre aucun commentaire, il faudrait se garder d'y voir un éloge. L'art de faire la conversation passe pour futile chez les savants, et quelque gais soient-ils par ailleurs, ces messieurs font certes peu de cas des arts frivoles. Puis un tel art touche vaille que vaille à la vulgarisation, et l'on sait que ce seul mot fait monter le rouge au front d'un chartiste, notamment.

Qu'est-ce donc, au milieu de nous, qu'un charmant, qu'un agréable causeur, et en possédons-nous beaucoup? Où les trouve-t-on? Que disent-ils, par quel sortilège nous séduisent-ils si fort, si tant il y a qu'ils soient encore irrésistibles, comme on rapporte qu'ils furent jadis?

Il est certain qu'autrefois le prestige des causeurs fut immense, et qu'ils foisonnaient en France. Nous entendons par autrefois le temps du café Procope, du neveu de Rameau, des salons illustres et des « bureaux d'esprit », comme on disait alors : le dix-huitième siècle enfin. Aussi bien était-ce à cette époque une véritable nécessité que de converser. On ne connaissait point ces journaux quotidiens que nous avons aujourd'hui et qui nous apportent matin et soir la nouvelle toute fraîche, le dernier chantage, le plus récent exploit de nos diplomates ou la calomnie du jour. Hormis les « gazetins » et le travail considérable, mais nécessairement restreint des nouvellistes, force était qu'on s'en fût soi-même dans les lieux publics et privés saisir par les ailes le moustique de la médisance qu'on relâchait ensuite ailleurs, non sans grâce ni plaisir, ou isoler avec soin et recueillir adroitement tel ou tel microbe politique, dont l'effet pouvait être merveilleux sur les nerfs de la foule ou l'humeur des ministres, sinon du roi lui-même. Après tout, le roi, non moins que les autres hommes, était « sujet à ses opinions »,

comme Guy Patin le dit dédaigneusement de notre pauvre espèce.

Pas plus que les calomnies ou nouvelles, les idées alors à la mode ne se trouvaient toutes cuisinées, si l'on peut dire, ni clarifiées dans cinquante journaux quotidiens à grand tirage. Mais il fallait que l'on prît la peine de les inculquer soi-même à son prochain en lui parlant, en le caressant, persuadant ou terrorisant avec des phrases et des arguments ; ou bien, l'on écoutait, pour se fournir d'esprit. Bref, on allait à la conversation comme les ménagères vont au marché.

On n'admire pas assez la commodité de notre presse quotidienne. Paris est tout rempli d'esprits attiques, dont le dédain ravissant envers les journaux s'exprime en termes familiers. « Ah ! font-ils, qu'on nous supprime donc tous ces papiers-là ! Ainsi, du moins, nous n'aurons plus la peine de les lire chaque matin. » Ils donnent de la sorte à comprendre qu'ils connaissent des sujets de méditation singulièrement moins rebattus, tels que le golf, sans doute, ou l'insolence du locataire d'en face. Et il faut avoir entendu une petite dame murmurer avec lassitude : « Peuh ! c'est du journalisme, ma chère... » pour savoir tout ce qu'une cervelle humaine peut contenir de dégoût pour les choses vulgaires dans le moment qu'elle songe à des chapeaux.

Cependant la petite dame se trouverait assez contrariée, et bien davantage encore le monsieur que la presse importune, s'ils ne pouvaient tout à l'heure émettre négligemment leur avis sur la politique de l'Entente, le génie découvert dans la semaine, ou les théories d'Einstein. Or, sans les journaux, adieu toutes ces belles pensées.

Au lieu que jadis, encore un coup, il fallait causer, et écouter parler autrui, si l'on voulait se renseigner tant bien que mal sur ce qu'on ignorait, et se former une conviction, lorsqu'on en manquait. Puis les recueils de cancans et d'anecdotes du jour n'étaient en somme destinés qu'à quelques curieux. Bref, on bavardait par nécessité autant que par plaisir.

Aussi quelle habitude du langage courant dut être celle de nos pères, alors qu'aujourd'hui, sauf en quelques villages d'intellectuels, on paraît l'avoir tant perdue ! Quelle mémoire du vocabulaire, quelle aisance à se servir des formes grammaticales, permettant de préciser ou d'indiquer mille nuances, quand c'est un tel effort pour nous que de seu-

lement raconter un fait sans encombrer son récit de « alors », de « n'est-ce pas », de phrases inachevées, terminées par des onomatopées en guise d'explications ! Et si toute une foule pérorait ainsi d'abondance, au temps des perruques et des souliers à boucle, quelle autorité prodigieuse n'y eut-il pas chez les virtuoses de la conversation ! Sans doute jouaient-ils le rôle qu'aurait présentement un journaliste de génie dont Paris — faisons un rêve !... — s'arracherait chaque matin les chroniques tour à tour éloquentes, documentées, spirituelles, persuasives, ardentes, charmantes.

Chênedollé (cité par Sainte-Beuve) écrivait de Rivarol en 1795 : « Il continuait à développer son thème avec une profusion d'images toujours plus éblouissantes. Il passait tour à tour de l'abstraction à la métaphore, et revenait de la métaphore à l'abstraction avec une aisance et une dextérité inouïes. Je n'avais pas d'idée d'une improvisation aussi agile, aussi svelte, aussi entraînante. J'étais tout oreilles pour écouter ces paroles magiques qui tombaient en reflets pétillants comme des pierreries, et qui d'ailleurs étaient prononcées avec le son de voix le plus mélodieux et le plus pénétrant, l'organe le plus varié, le plus souple et le plus enchanteur. »

Et plus loin : « Nous reprîmes la route de Hambourg, M. de la Tresne et moi, confondus, terrassés, éblouis par les miracles de cette parole presque fabuleuse... » C'est en quelque sorte terrifiant !

Il est vrai que Rivarol, puisque nous avons nommé celui-là entre maints autres, jouissait d'une prodigieuse réputation. C'était tout à fait un « as », comme nous disons. Le commun des Français n'avait évidemment point son talent. A lire pourtant les lettres et mémoires des étrangers, on sent bien que nos pères, en général, se sont montrés merveilleusement bavards, autant que polis et affables : or, c'est un fait qu'ils ne le sont plus autant. Le tapage qu'ils produisent dans un café, ou le papotage qui s'élève dans un salon, voilà qui fait illusion, mais écoutez mieux ; vous entendrez des rires, des exclamations, un brouhaha de discussions esquissées, de récits arrêtés dès le début, de phrases plus suggérées par le geste ou la mine que prononcées en réalité. Peu de gens parlent facilement, ainsi qu'avec suite. Si quelqu'un s'y risque, d'ailleurs, on l'écoute volontiers, non sans un grand étonnement, ni le plus manifeste plaisir.

Puis on déclare : « Quel raseur !... » car c'est un rite. Mais on s'empresse de l'inviter à nouveau, et longtemps d'avance.

*
* *

Ce n'est pas que des causeurs illustres aient manqué à notre époque. Nous pourrions nommer quelques-uns de ceux qui vivaient hier encore, et dont on nous a si souvent parlé avec admiration.

Ce serait vous, par exemple, Barbey d'Aurevilly, connétable, ou plutôt grand corsaire des lettres françaises, vieux chouan sonore, qui, réchauffant le cognac entre vos maigres doigts, ne craigniez point de déclamer avec superbe au milieu de bourgeois étonnés, de dames frappées de stupeur et de petits jeunes gens qui n'en croyaient pas leurs oreilles.

Ce serait vous aussi, charmant Alphonse Daudet, qu'on nous dépeint comme le plus animé, le plus varié, le plus sensible, le plus affable des causeurs.

Vous de même, somptueux Oscar Wilde d'avant la catastrophe, gentleman aux redingotes fleuries, grand dévideur d'histoires surprenantes et de contes symboliques, capable de narrer sans fin vos apologues, négligemment assis parmi de belles écouteuses, ou accoudé à l'acajou d'un bar scintillant.

Et vous, Stéphane Mallarmé, vous surtout, grave et doux enchanteur, dont la parole — nous ont dit vos dévots — savait se montrer tour à tour captieuse et délicate, subtile et profonde, imagée comme la poésie, ondoyante comme le rêve, paisible comme la sagesse.

Et d'autres encore !... Nous les trouverions sans peine : car nous n'égalons sans doute point nos ancêtres en quantité, c'est-à-dire que, d'une façon générale, nous parlons probablement moins volontiers d'abord, puis avec moins d'abondance, de politesse et de facilité qu'ils ne devaient faire ; mais il est permis de croire qu'en qualité du moins, nos virtuoses de la conversation valent bien leurs prédécesseurs. Veut-on des noms propres de contemporains ? C'est bien délicat, car dès qu'on citera les uns, on froissera les autres. Il y en a pourtant au sujet desquels l'accord se trouve unanime. Faites seulement : « La comtesse de Noailles était là... » et voyez aussitôt combien tous les visages semblent attentifs, séduits et réveillés. « Eh bien ! qu'a-t-elle dit ?

De quoi a-t-elle parlé... ? » On interroge ainsi d'une voix gourmande. On ne se rassasie pas de cette fantaisie, de cette éloquence, de cette allègre et rapide intelligence que témoigne notre grand poète, pleine de malice et d'imprévu. On en redemande.

M. André Beaunier, Abel Bonnard sont des maîtres en conversation. Tous deux n'ignorent aucun raffinement de l'esprit ni du goût. Leur culture immense égale leur habile courtoisie : et si le premier révèle plus de subtilité moqueuse, comme le second plus de pittoresque et de lyrisme, on ne sait lequel invite à la plus jolie promenade, quand on l'écoute, ni s'exprime avec plus de justesse et de pureté. Voilà causer !

Vraiment, il ne semble guère possible de montrer plus d'ironie, d'esprit, de verve, d'ardeur ou de fantaisie que nos spécialistes en ces genres. Au lieu de mille causeurs, nous n'en trouverons plus aujourd'hui que dix, soit, mais éclatants, mais savoureux, mais exquis.

Évitons, d'ailleurs, de les comparer à leurs devanciers : on ne saurait. Que l'on veuille seulement songer à la réputation certes étincelante, mais si vague, que ceux-ci ont laissée après leur mort ! En définitive, nous ne connaissons presque rien d'eux ; qui a sténographié les fameuses apostrophes de Barbey d'Aurevilly, les vifs dialogues où excellait Daudet, les fabuleux récits d'Oscar Wilde, les soliloques harmonieux de Mallarmé? Ceux qui se plurent le mieux à écouter ce dernier, notamment, ne peuvent, ou peuvent à peine en préciser un peu la grâce. Et comment y parviendraient-ils, puisqu'il leur faudrait nous rendre, outre les guirlandes et les entrelacs de la pensée mallarméenne, l'incantation produite par la voix du poète, le ballet de ses gestes, le vol errant ou la lueur fine de son beau regard, et aussi le respect affectueux de l'assistance qui permettait à tout cela de produire bien posément, et, pour ainsi dire, de distiller tout l'effet possible? Lâchez un mot délicieux ou magnifique dans le tumulte d'un papotage, autant en emporte le tourbillon ! Mais détachez ce même mot avec lenteur au milieu d'un pieux silence, et vous êtes un La Bruyère, ou Stendhal en personne.

Aussi bien n'est-ce pas proprement ce qu'on appelle causer que de lancer des traits sans répit, pour aigus ou foudroyants que ceux-ci paraissent. On pourrait distinguer

trois méthodes dans la manière dont on use pour faire la conversation : 1° traiter avec autrui de certains sujets frivoles ou sérieux — et plaise aux dieux qu'ils soient l'un en même temps que l'autre ! — en tenant compte des interlocuteurs, de leurs objections et de leurs opinions, voire de leurs préférences, en agissant enfin comme si le prochain présentait un intérêt quelconque, comme s'il comptait ; 2° chercher à donner à autrui, par des propos bien choisis, l'illusion, et que dis-je ! la certitude que l'on est un être extraordinaire ou rarissime, d'une finesse et d'une générosité singulières, comme d'un génie sans égal ; 3° raconter éperdument des souvenirs et des anecdotes.

Naturellement, le causeur parfait emploie ces trois méthodes à la fois, toutes excellentes d'ailleurs, quoique à vrai dire la troisième, parfaite au début, en vienne vite à paralyser, ou plutôt dessécher un entretien, à le rendre comme mécanique : chacun finit par raconter son anecdote ainsi qu'on pousse sa romance à la ronde dans les noces de campagne. C'est d'une gaieté monotone. Et l'on se guette, en outre, avec des yeux d'apache : « Aura-t-il bientôt fini, celui-là? Dès son dernier mot, dépêchons-nous de rire, et il faut que je place la mienne, quand le diable y serait !... Ah ! voilà qu'il tire à sa fin, attention !... » Un vrai sport.

Parmi les mondes littéraires, et ceux qui s'y rattachent plus ou moins, il arrive assez souvent qu'on parle avec intérêt et vivacité, non sans adresse. Parmi les diplomates également, ce talent-là plaît assez dans la carrière. Les milieux politiques ont leurs causeurs célèbres. L'un d'eux, et des plus grands, s'environne d'un tel prestige dans les salons, qu'on a pu prononcer à son sujet ce mot bien connu : « Quand il entre, c'est qui l'on veut. Mais lorsqu'il sort, c'est le prince qui s'en va. »

Par contre, dans toutes les autres « sphères » en général, et particulièrement dans ce qu'on nomme « le monde », combien les entretiens sont donc pauvres ! Un quart des sujets s'y trouve inabordable parce qu'il touche de près ou de loin à la politique ou à la religion, et qu'à moins de se trouver tous du même avis — et encore ! — l'on risque de se quereller comme aux plus mauvais jours des grandes Affaires. Un autre quart — philosophie, beaux-arts, littérature — ne saurait fournir grand'chose, car les personnes de la société s'en fatiguent dès qu'elles ont exprimé ce

qu'elles en connaissent, autant dire bientôt. Le troisième quart, composé de considérations plus ou moins psychologiques, expose au reproche de prétention, ou de « tenir le crachoir », et nul n'ignore que par cette dégoûtante périphrase, on stigmatise un des actes les moins honorables de la vie comme il faut.

Reste encore un quart. Le définir ne serait pas aisé : mais on en peut dresser la table des matières, ou plutôt le menu. Qu'on n'attende pas un menu de gala. Quelques hors-d'œuvre, pour commencer : température, politique extérieure (très recherchée, depuis 1918), courses, golf ou faits de la quinzaine, etc., des riens enfin. Puis, le plat de résistance, à savoir les pièces de théâtre, accompagnées des appréciations de morale et de déclarations de principes heureusement suggérées par ces inventions dramatiques. Et en dernier lieu — généralement à propos de cérémonies ou de mariages — voici l'entremets délicieux : les discussions à propos de cousinages, de parentés, d'alliances ou de scandales survenus dans les familles connues. Parfois même, ce n'est pas tout ; on se passera vers la fin, en guise de liqueurs, l'occasion savoureuse d'enterrer quelque ami naguère intime, qu'un accident de fortune ou autre vient de tuer dans l'opinion mondaine.

Pour n'être point de gala, un tel menu, dira-t-on, offre encore de belles ressources, et pourrait largement calmer la faim d'un bavard, même qualifié. D'où vient donc, en ce cas, que la conversation se révèle chétive dans une grande partie de la bonne société?

Il est à peine besoin, cependant, de faire observer qu'en plus d'un salon, parmi les plus distingués, l'entretien peut couler avec aisance et de source. Souvent y cause-t-on sans efforts, gaiement, ardemment, poliment, et sans doute comme jadis ; il faut se garder d'éprouver la superstition du vieux temps, et l'on ne saurait trop se méfier des morts optimistes et de leurs mémoires.

On peut même croire que les conditions de la vie mondaine seraient plutôt favorables à ce que jadis on appela l'esprit. Peut-être les loisirs y ont-ils développé quelque talent d'observation : à force d'épier son voisin, on apprend tant bien que mal à le regarder. En outre, ceux et celles dont l'avenir se trouve relativement assuré par la fortune peuvent avoir secrètement acquis l'habitude de ne pas con-

sidérer sans cesse, et à propos de bottes, qu'il y va de leur argent, de leur liberté, de leur vie, de celle de leurs femmes et de leurs enfants, enfin de la France tout entière ; sagesse qui serait aussi propice à l'esprit de conversation que lui est contraire l'éternelle et furieuse vaticination des réformateurs de la société. (Nous disons que l'on « peut avoir acquis » cette habitude de raison et de modération dans les milieux aisés, et non qu'elle y est ordinaire.)

Il ne serait même pas absurde de supposer une certaine culture générale parmi les classes sociales où l'on a le plus souvent passé soit son baccalauréat, soit son brevet. De plus, nombre de personnes comme il faut ont pu apprendre par l'usage à modifier leurs points de vue selon la situation pécuniaire des intéressés, par exemple : principe élémentaire de toute souplesse d'esprit et mobilité de jugement. En un mot, les mondains, ou pour élargir un peu cette catégorie trop exclusive, la bonne bourgeoisie française, aurait sujet de faire la conversation d'une manière aussi variée que captivante ; et néanmoins, il n'arrive rien de tel. Pourquoi donc?

Cela les ennuie? N'en croyez rien. Ces dames et ces messieurs aimeraient beaucoup, au contraire, ce divertissement traditionnel et national où ils se trouveraient délicatement flattés d'exceller. Les sports, les cartes les absorbent? Plaisanterie! Il y a temps pour tout. Nos mœurs ne sont plus adaptées à la causerie? C'est comme si l'on disait que les mœurs des Sénégalais répugnent au port des fourrures, ou celles des Esquimaux à l'agrément des ombrelles.

Mon Dieu, il existe une raison bien plus simple : la meilleure société française est dans l'impossibilité matérielle de parler ; à peine si elle use de quelques centaines de mots, et ses phrases sont plus élémentaires que celles des enfants, du moins quant à leur structure. Toute explication nette, tout récit clair, il faut donc y renoncer dans ces conditions. Dès qu'il ne s'agit plus de demander des nouvelles ou d'échanger de ces lieux communs qui s'expriment en aphorismes très courts et qu'on sait par cœur, on s'arrête faute de trouver facilement ses termes, et faute surtout d'avoir à sa disposition les tours de langage propres à exprimer les pensées un peu plus originales que celles qu'on forme au collège ou en pension. Bref, le vocabulaire et la syntaxe manquent à la fois ; si bien que vous n'entendez jamais dans

les salons — sauf exceptions, encore un coup, et hormis chez certains spécialistes — ni une phrase qui s'achève, ni le ton qui s'affine. On y répète cent fois la même chose, on y semble ânonner. Un homme, une femme ont parfois une idée singulière, frappante ou jolie : vivement, ils commencent de la dire. Mais ne saurait-elle se résumer avec la brièveté des formules lapidaires? Alors, tout est perdu, on s'enlise, on s'égare, on reste en panne, on pense se faire comprendre par la mimique, on recommence la phrase inachevée... En outre, l'ironie, si naturelle en France, interdit volontiers l'emploi du moindre terme noble ou abstrait... Que reste-t-il pour causer? La misère.

A ce propos, hélas! qui ne songerait à ces gamins d'autrefois, qu'on habillait dès la dixième année comme de petits messieurs et de petites dames, et dont la grâce se révélait infinie pour tourner un compliment ou recevoir un visiteur, alors qu'ils n'en étaient pourtant qu'à jouer à la marelle au jardin, sinon à la poupée dans la chambre où l'on file?

Nul doute qu'un pareil fait ne cause un vrai scandale aujourd'hui. Ou du moins jugerait-on ridicules des morveux « beaux parleurs », et plaindrait-on leurs parents. On veut que les enfants soient ignorants et farouches. Un abord rustique rassure sur le caractère : plus un bambin se montre incivil, enclin à peu jaser, sauvage en ses façons, plus aussi le croit-on honnête et bien franc. En vérité, c'est là se trouver beaucoup plus naïf que lui : mais n'importe, on ancre dans cette petite cervelle cette opinion, à savoir que le bavardage — et l'on nomme indistinctement ainsi la causerie charmante ou les caquets sans portée — témoigne d'un empressement burlesque, voire d'une extrême vulgarité. Et il se peut qu'avant même de se taire par infirmité oratoire, un jeune dandy ne souffle mot par pur snobisme, ou du moins par sentiment des convenances.

Il pourrait en aller tout autrement, puisqu'en somme l'on n'a point tellement démérité, et que ce sont plutôt les moyens de faire la conversation, que les sujets ou l'esprit qui se trouvent en défaut. De bien menus efforts suffiraient à changer tout cela, et des efforts purement matériels, pour ainsi dire. Enfin, sans avoir à transformer son caractère bien profondément, chacun n'aurait qu'à se dire :

1° Je serai désormais poli, c'est-à-dire que non seulement j'écouterai, ou aurai l'air d'écouter patiemment ce qu'autrui

me dira, mais encore je lui répondrai comme si ses propos étaient intéressants, et ne lui couperai la parole qu'en m'excusant avec soin. Non qu'autrui, l'infime autrui, mérite tant d'égards ; toutefois, ce sont là les règles du jeu, et il faut les observer dès qu'on veut causer, sinon ce n'est même pas la peine d'essayer ;

2° Je témoignerai quelque modestie, et me persuaderai que mon opinion n'est ni infaillible, ni souverainement juste, ni souverainement aimable, qu'il est permis enfin de ne pas partager ma façon de juger, sans pour cela tomber dans le ridicule, l'immoralité ou l'opprobre, ni se mettre au ban de la société. Ce n'est certes pas que mon esprit cède à celui de mon interlocuteur en ampleur comme en finesse, ni que ce dernier possède la vraie tradition française, car Dieu me l'a départie, à moi, bien entendu, et non pas à lui. Mais il faut amadouer les gens, quand on a besoin d'eux ; or, l'on recourt forcément au voisin, en conversation. Par conséquent, flattons-le sans hésiter ;

3° Enfin, je trouverai l'énergie nécessaire à enrichir, assouplir et amender mon langage. Je sais qu'en relativement peu de temps, ce travail, en somme assez simple, peut être accompli : ce sont les précepteurs et les institutrices qui prétendent le contraire, et l'on devine trop pourquoi. Mais avec de l'attention, et en se contraignant sévèrement pendant un ou deux mois, presque tout le monde est capable d'augmenter de manière appréciable ses moyens d'expression ; on leur conférera en outre une aisance réellement élégante, ce qui tient plus d'une fois lieu d'autorité intellectuelle... Ce pourrait donc être une contrefaçon d'intelligence que de parler sans gaucherie ni vulgarité?... Une contrefaçon vaut toujours mieux que rien.

Quant aux deux premières résolutions ci-dessus — politesse et modestie — chacun les peut mettre à exécution sans la moindre difficulté, et tout de suite, dès qu'il a décidé de le faire, puisqu'il ne s'agit en aucune façon de transformer son âme secrète, mais de donner simplement des signes extérieurs et continuels de courtoisie et de modération : ces deux vertus constituent en quelque sorte les conventions indispensables, le règlement, la charte du divertissement auquel on prétend se livrer en causant. On en prend bien vite l'habitude, d'ailleurs ; un beau matin, voici que l'on a décidément acquis un air doux et simple, qu'on s'est décrassé

de toute suffisance à la parvenu, de toute violence puérile; et qu'on a dorénavant la politesse machinale ; et l'on en éprouve de tels avantages, comme on y gagne si fort en prestige, tant vis-à-vis des personnages grossiers que des autres, cette nouvelle attitude enfin se révèle non seulement si jolie, mais encore si commode, que bientôt même certains exagèrent, poussant la courtoisie jusqu'à inquiéter, et tranchant du grand seigneur à force de modestie.

*
* *

En ce qui est du troisième projet qu'on aura formé, — perfectionner son langage, — il y aurait lieu de s'y exercer pratiquement. Il convient en effet de se surveiller, de s'obstiner, de travailler, et, pour ainsi dire, de faire des gammes. Cependant le résultat est à peu près infaillible et le plus souvent ne se fait guère attendre. Il va de soi que nous ne saurions ici exposer une méthode d'amélioration du langage courant, ce serait bouffon ; c'est à chacun de chercher son ou ses défauts principaux, et de s'en corriger à peu près. Rien là que de bien facile ; il y faut seulement de la patience et de la volonté pendant quelques semaines. Tenez les mauvaises habitudes de parole pour de vulgaires tics ; vous savez qu'on s'en débarrasse à merveille, aussitôt qu'on y est bien décidé.

Si l'on veut quelques petits procédés élémentaires et, en quelque façon, matériels de culture élocutive, nous oserons pourtant les indiquer : ce n'est pas trop dire qu' « oser », car il faut un extrême courage pour faire ainsi le maître d'école. Mais dès qu'il s'agit de la langue française, il n'y a plus de sot métier.

Énumérons à la suite tout bonnement.

Finissez vos phrases, menez-les jusqu'au bout, ne croyez pas les achever suffisamment par des points de suspension, des jeux de physionomie, de vagues : « Alors, vous comprenez?... » et autres tricheries. Les premiers jours, cela vous sera pénible, et l'on vous interrompra. Mais ne vous frappez point. Bientôt votre pensée s'exprimera nettement, ainsi qu'assez vite, et devant un tel miracle, autrui, stupéfait, se taira peu à peu. Il ne lui restera plus qu'à vous répondre, ce qui lui paraîtra plus difficile encore que d'écouter. Ne

craignez pas cependant qu'on ne vous laisse à la fin parler tout seul ; ces choses-là n'arrivent jamais.

Ne vous abandonnez pas à la navrante habitude de répéter à chaque instant : « N'est-ce pas?... » Voilà un véritable vice des entretiens contemporains ; et reconnaissons qu'il fleurit tristement chez les gens de lettres, qui en farcissent leurs anecdotes. On se sert nonchalamment de « n'est-ce pas » comme de virgules. C'est une manière de se reposer (et de quoi, mon Dieu !), de convier l'interlocuteur à se montrer auditeur complaisant, de le flatter par une espèce de complicité spirituelle, de lui en imposer aussi en lui suggérant qu'on est tout rempli d'une malice ou d'une intelligence secrètes, et tellement évidentes, qu'il devient inutile de les démontrer... Bref, deux tiers de paresse et un de bluff. Puis, cela fait mesquin, cela fait mou, cela fait pauvre en conversation, ce tic-là.

Il y a aussi une trentaine de fautes courantes, les unes vraiment lourdes et triviales, les autres simplement très vulgaires, qu'on se forcera aisément à éviter. Et qu'on le sache bien, sans même rien formuler de génial ni d'éclatant, quiconque s'exprime tout simplement avec une extrême pureté donne l'impression — et fût-ce aux ignorants — qu'il a l'esprit clair et très soigné. Ainsi certains hommes, certaines femmes laissent à penser, rien qu'à leur aspect, qu'ils ou elles sont parfaitement lavés, et l'on ne prétendra point que cette présomption n'est pas sympathique.

Parmi les barbarismes principaux du langage actuel, notons d'abord le fameux *partir à*, au lieu de *partir pour*, faute vraiment affreuse, que l'origine et le sens du verbe partir devraient suffire à rendre scandaleuse. Puis l'illustre *causer à*, si cher aux demoiselles du téléphone, au lieu de *causer avec* ou *parler à*. Est-ce donc beaucoup plus long, mesdemoiselles, de dire : « On vous parle », que : « On vous cause »?

Il ne faut pas hausser les épaules avec un méprisant sourire, comme si les barbarismes ci-dessus n'étaient que d'énormes erreurs, mais énormes au point de ne pouvoir échapper, sinon par inadvertance pure, aux lèvres d'une personne d'éducation honorable. Nous prions que l'on veuille bien écouter aujourd'hui même s'entretenir une assemblée, fût-elle fort choisie, dans n'importe quel salon ou lieu public : on verra si nous exagérons en signalant ces horreurs,

dignes tout au plus, pourtant, du comptoir ou de la rue. Hélas ! on entendra sans doute aussi, dans cette assemblée de bonne compagnie, prononcer un *sécretaire*, un *leuvrier*, *Réné*, *l'aréoplane*, *exétéra* (pour *et cœtera*), dire *invectiver quelqu'un* pour *invectiver contre quelqu'un*, ou bien, au besoin, *agoniser quelqu'un d'injures*, ce qui est rigoureusement absurde ; pourquoi pas, en effet, *râler* ou *mourir quelqu'un d'injures?* Est-ce qu'*accabler d'injures* ne vaudrait pas mieux?

Pourquoi s'est-on accoutumé à remplacer l'adverbe *outre*, si clair et si aisé, par la pesante et détestable expression *en outre de*, *en plus de*? Prêtez l'oreille et sentez la différence qu'il y a entre : *en outre*, ou *en plus des hommes de valeur qui se trouvaient là* et : *outre les hommes de valeur qui se trouvaient là*... Il y a parfois ainsi, dans la langue parlée, de véritables phénomènes de champignonnage. On craint toujours ce qui est le plus simple, et partant le plus élégant : c'est le goût nègre. Croyez-vous qu'on va *clore* une discussion? Fi donc ! on va la *clôturer*, c'est bien plus solennel, bien plus voyant, comme le grave chapeau haute-forme qu'un roi du Congo se met sur la tête, nonobstant son anneau dans le nez.

Autre champignonnage, réservé notamment aux impressions artistiques. Une femme, un homme du monde vous déclareront rarement qu'un décor est joli, une couleur savoureuse, une harmonie réussie. Ils révèlent mieux la fine qualité de leur dilettantisme en indiquant, non sans une moue de délicatesse ou de volupté, que c'est *joli comme décor*, *savoureux comme couleur*, *réussi comme harmonie*. Et s'il s'agit de qualités de l'âme, on ajoute *au point de vue de*, dont on élide d'ailleurs le *de;* une personne est *excellente au point de vue cœur*, *très sûre au point de vue rapports*, *parfaite au point de vue morale*, etc. Ce serait pourtant délicieux de s'exprimer plus uniment, mais encore ici, le goût sauvage des excroissances gâte tout.

Autre exemple. Ce serait assez que de dire : *j'ai des rendez-vous pris pour cette semaine*, *encore une heure perdue*, sans y joindre une vaine syllabe, *de*, que rien n'appelle : *j'ai des rendez-vous de pris pour cette semaine*, *encore une heure de perdue*. Se figure-t-on que l'on a, grâce à ce *de*, l'air plus occupé, plus affairé? En somme, ce mauvais français trahirait une intention de hâblerie : on ne peut vraiment en tirer

une excuse. Un homme sans faiblesse répondrait même : au contraire !

Puis, quelle est cette autre boursouflure? On redouble tous les verbes. Jamais vous n'entendrez la cuisinière ou l'épicier dire : *je vous dois deux francs*, mais : *je vous redois deux francs*. Dans le monde, mêmes embarras. Une dame n'*assortit* pas des rubans, elle les *réassortit*. Jamais on n'*accompagne* quelqu'un chez lui, on le *raccompagne* (quand on ne le *réaccompagne* pas !) — Et lorsque le sens veut que l'on ait en effet accompli une action pour la seconde fois, avec quelle solennelle et primaire gaucherie ne fabrique-t-on pas de puérils mots renforcés en y joignant un *ré*, va comme je te pousse : *réouvrir* (on a *rouvrir*, pourtant !), *réentendre*, *réapparaître*, *réarborer*, etc.

Il y a du reste une tendance très nette, chez les personnages qu'on appelle sérieux, à se complaire aux termes composés à l'allemande, comme *co-pénétration*, *inter-pénétration*, *interallié*, *interchangeabilité* (!). Vous lisez sur les circulaires : *en cas de non-usage*, qui paraît aux fonctionnaires bien plus respectable que : *si l'on n'en use pas;* et un bureaucrate s'imagine qu'il travaille, dès qu'au lieu de *reçu*, il dit *réceptionné*. De même croyait-il penser bien plus profondément, cet économiste éminent qui, traitant un jour devant nous d'une nation en train de liquider ses stocks, répétait avec complaisance qu'elle était *en état de liquidité.*

Mieux vaudrait aussi — vraiment il n'en coûte guère — rétablir toutes les négations en leur juste place. C'est en vain qu'une jolie dame, des plus fraîches et parfumées, nous avise de ses dernières lectures, qui sont philosophiques, ou de ses récentes émotions, qui naissent de musiques terribles, si en même temps elle nous dit : *je crois pas*, *je veux pas*, *je rêve pas*, *j'irai plus*, etc. Poussera-t-elle jusqu'à *j'irai pus*, comme Mme Gibout, ou jusqu'à *dis-lui pas*, comme Gavroche?

Si même on voulait raffiner un peu, l'on goûterait quelque secret plaisir à éviter en ses propos certain solécisme dont presque tous nos écrivains ne se privent guère, et que les textes officiels, les règlements, les discours politiques étalent avec fierté. La grammaire voudrait (elle ne connaît plus que le conditionnel, cette émigrée) que l'on ne fît pas suivre immédiatement le pronom *celui*, *celle* d'un adjectif, et qu'on ne pût donc écrire ni dire : *celui utile à telle chose*, *celle réservée à telle autre*, *ceux désirés par les hommes.*

Une phrase où l'on ne commet pas cette faute, toutefois vénielle, en a plus de grâce : elle est moins « déclaration ministérielle ».

Et le langage endimanché !... Assurément, voilà, sinon le pire, du moins le plus choquant et le plus coupable de tous les jargons, car il unit l'ignorance au « genre artiste », ce qui constitue un mélange dégoûtant. Un nouveau cultivé se jugera irrésistiblement vieille France, aussitôt qu'il aura placé des *en sorte que*, des *malgré que*, des *point* (au lieu de *pas*) en quantité, et autres locutions qu'il estimera bien rares, mais qui, hormis les expressions usuelles *faire en sorte que* et *malgré qu'il ait*, vous ont un petit air déguisé et talon rouge pour sauteries d'étudiants, dont le ridicule ne ferait plus sourire à la longue.

Du reste, ils tiennent en réserve un meilleur terme encore, ces marquis de mardi gras : à savoir le verbe entre tous les verbes, celui qui doit prouver immédiatement qu'on est le plus délicat des délicats, l'artiste s'il en fut jamais, l'arbitre des élégances littéraires, le Pétrone du vingtième siècle, ils ont le fameux *s'avérer!* Ah ! lorsqu'on a déclaré qu'un coucher de soleil *s'avérait somptueux*, plutôt que de constater avec bonhomie qu'il était somptueux, tout uniment, vous sentez la furieuse et non pareille succulence d'un tel style !... Jetez-moi cette camelote au panier.

On noterait plus d'une autre erreur, hélas ! sur les lèvres de nos contemporains ; celles qui précèdent sont peut-être les plus fréquentes. Or, quiconque le désire s'en gardera sans grande peine, répétons-le. Il n'aura plus alors qu'à réfléchir un peu pour ne plus tomber en de menus travers, pour dire, par exemple, *en manches de chemise*, et non *en bras de chemise*, ou pour laisser à *énervé* son sens de fatigué, languissant, ou pour prononcer au besoin, sans avoir peur, certains mots intimidants ; citons entre cent l'adjectif *beau*, dont on paraît craindre l'éclat, à moins qu'il ne s'agisse d'un pays pittoresque ou d'une jeune femme de haute taille, massive, assez corpulente et sans le moindre attrait. Enfin, il n'y a même pas lieu de se priver de l'imparfait du subjonctif, nullement ostentatoire dans les verbes brefs d'une ou deux syllabes (*faire*, *dire*, *voir*, *croire*, *aller*, *vouloir*, etc.). Le court et vif passage de cet imparfait dans une phrase produit un joli son, et très français.

Deux mots ici, pour répondre à un argument vieux comme

la philologie elle-même : « On ne peut rien contre l'usage ; or, l'usage courant a adopté telle ou telle façon de s'exprimer ; donc, il serait bien vain de lutter, il n'y a qu'à céder avec bonne humeur. »

Mon Dieu, il n'y a jamais qu'à céder, d'abord ; sinon nous serions mûrs pour le bolchevisme et l'indignité humaine.

En outre, peut-on ressasser sans bâiller cet éternel lieu commun tiré de l'usage?... Mais c'est entendu, mais nous le savons, mais nul n'y contredit, et nous le proclamons les premiers : l'usage mène la langue, la décolore ou l'enlumine à son gré, la désosse ou la durcit. Ajoutons que c'est bien heureux ; autrement, notre pauvre français ne serait plus qu'une langue morte.

Toutefois, pas trop vite !... « La santé, pour un langage, écrivit Michel Bréal en une formule éternelle, consiste à s'éloigner lentement et *sans violence* de ses origines. » Et qui donc, hors des gens de goût, saurait imposer ce « sans violence » comme ce « lentement », en résistant sans faiblir, et par principe, à la laideur et à la vulgarité de la langue populacière, quoiqu'en sachant bien qu'il n'y a point à arrêter l'évolution du français, mais à la tempérer seulement, et à la canaliser autant que possible. Les lettrés doivent être comparables à un contrepoids, retardant la marche de la langue, qui se décomposerait si elle allait trop rapidement ; ou mieux encore, ils ont à jouer le rôle de ces pieux qu'on enfonce dans les sables mouvants, afin d'en fixer ou régler l'insensible marche... Tout cela est évident. On s'étonne d'avoir à y revenir perpétuellement, non sans ennui, hélas !

Redisons encore un coup, néanmoins, redisons jusqu'à satiété que le fait de se détourner de ces menus contresens ou barbarismes (cependant, *causer à*, *se rappeler de*, ou surtout *partir à* ne sont rien de moins que de lourdes fautes) ne suffit pas à bien parler. Une honorable correction de langage, assez facile à acquérir, et une syntaxe qui permette de se tirer de toutes les phrases, lorsqu'une fois on les a commencées, ne constituent rien de plus qu'une sorte d'instrument dont on se félicite, dès qu'on l'a suffisamment en main. La qualité du style ne fait que de prêter une manière d'élégance à l'esprit qui en manquerait ; et, ce qui semblera meilleur encore, elle communique une certaine autorité, non pas sans limites, mais incontestable au début. On s'écoute, avec une curiosité secrètement charmée, distiller

de la distinction, comme on regarderait fonctionner un rouage bien huilé, si l'on veut me pardonner cette comparaison sans agrément. Et petit à petit, l'on se fait même écouter par autrui, ce qui est toujours un commencement. Quant à s'en faire entendre ou goûter, voilà un autre travail ; il y faut de l'intelligence, et, autant que possible, quelque esprit.

*
* *

Pour l'intelligence en général, elle n'est pas déchue en France, au contraire. La société dans son ensemble a gagné la grande expérience de plusieurs révolutions et d'une gloire sans égale, chèrement acquise ; aussi semble-t-elle montrer un sens plus fin du bien et du mal, et se révèle-t-elle certainement plus ingénieuse et plus imaginative qu'il y a un siècle ou deux ; c'est sans nul doute, enfin, le fonds qui lui manque le moins. Ceux qui prétendent que l'on converse péniblement parce qu'on est plus bête, cherchent avec une indulgence de leur façon quelque excuse naturelle à la paresse ou à l'inexpérience de leurs amis.

Quant à l'esprit, on soutient, on est persuadé qu'il en faut beaucoup à un homme, s'il veut jouer son rôle dans une compagnie. Certes, on en a besoin afin de rendre le dialogue plus riant ou moins touffu, ainsi que le jardinier porte la serpe en un boqueteau, y jette la pervenche et le muguet, y dresse un banc et la table où manger un fruit. L'homme d'esprit serait une manière de paysagiste, émondant, taillant, donnant de l'air, et piquant çà et là une rose, avec toutes ses épines.

Cependant, n'exagérons rien ; placer la rose bien armée, c'est-à-dire faire des mots, ce n'est point son unique besogne. Autrement dit, les traits d'esprit ne constituent pas tout l'esprit qu'un causeur peut et doit témoigner ; d'ailleurs, c'est le fait de spécialistes, et l'on connaît dans Paris de ces lanceurs de formules imprévues, de définitions à retournement et de savoureuses épigrammes, qui ne sont pas les plus engageants, ni les plus actifs causeurs, ni même les plus amusants des compagnons. Bien mieux, il n'y a pas jusqu'à l'ironie qui ne devienne un peu province, dès qu'on en abuse. Avoir vraiment beaucoup d'esprit, ce serait plutôt, non pas sourire sans cesse, mais se trouver toujours disposé à sourire, fût-ce des plus augustes choses, et cependant

éprouver suffisamment le sentiment des convenances ou le juste respect envers la beauté, pour savoir arrêter à temps son impertinence ; ce serait mépriser autrui avec assez de bienveillance et de mansuétude pour ne jamais se fâcher contre ses opinions ou contre son caractère, et même pour s'en égayer ; ce serait se défendre de tout indésirable excès ; ce serait la douceur, la souplesse, la grâce, ou une certaine grâce, le goût d'observer. un peu d'imagination vive et très nette...

Quoi? fera-t-on, voici donc tant de choses dans ces mots-là : de l'esprit?... En tout cas, il s'y trouve bien plus de signication qu'il n'y en a dans le divertissement un peu scolaire des pensées à surprises et des sentences aiguës. « Madame, disait Louis XIV à Mme de Sévigné, Racine a bien de l'esprit. » Et à quel propos? Le roi venait d'entendre *Esther*, joué par les demoiselles de Saint-Cyr.

Bref, c'est tout juste si nous nous empêchons de conseiller : « Ayez de l'esprit... » aux personnes que nous voudrions entendre désormais causer plus volontiers. On acquiert promptement les autres vertus nécessaires à ce jeu délicieux, telles que courtoisie, modestie, et un peu de grammaire, un peu de syntaxe ; de même ne serait-il pas impossible, peut-être, de se donner de l'esprit ; il suffirait de le laisser paraître, de lui forer un puits. Dans le cerveau de bien des gens, l'esprit repose, et l'on voit parfois scintiller dans leurs yeux cette eau qui dort.

*
* *

Maintenant, si vous désirez ne rien dire et demeurer songeuse, vous, madame, à qui certain air de rêverie va si bien, habillez-vous donc en mélancolique, puisque tel est votre plaisir, ou celui de vos amoureux. Ayez soin pourtant qu'on n'aille point se poser des questions déplacées. Comme vous êtes très jolie, trop de gens seraient heureux de se demander les uns aux autres, d'un air généreusement inquiet : « Mais est-elle très intelligente?... » Enfin, ne parlez pas, si cela vous convient : néanmoins, que votre silence ne semble jamais provenir d'une impossibilité de prendre part aux entretiens.

Il faudrait que revînt une mode charmante. Au dix-huitième siècle, quand le château de Malmaison apparte-

nait aux Le Coulteux du Moley, et qu'on y voyait errer les Delille, les Vigée-Lebrun, les Sieyès, les Bernardin de Saint-Pierre, les d'Olivarès et les Crillon, quiconque se promenait en ce beau parc avec une branche verte à la main signifiait par ce moyen : « Veuillez ne pas m'approcher. Je suis triste. Ou je médite. Respectez ma songerie, s'il vous plaît. »

Et l'on allait, le rameau entre les doigts, et l'esprit tout rempli de politique sensible ou de philosophie, d'une affreuse cruelle ou d'un cher infidèle. Au lieu d'exciter la méfiance des bavards merveilleux qui peuplaient ce château, l'on soulevait leur secrète déférence.

Ressuscitez cette mode, madame, par coquetterie d'abord, et ensuite par prudence.

MARCEL BOULENGER.

Les campagnes sur mer d'un Prince du sang

(1775-1778)

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX (1)

PARMI les charges que Louis-Philippe-Joseph, duc de Chartres, considérait comme biens de famille, la plus belle et la plus désirable était celle d'amiral que possédait, conjointement avec le gouvernement de Bretagne, le duc de Bourbon-Penthièvre, son beau-père. Les pouvoirs de l'amiral s'étendaient sur tous vaisseaux et bâtiments qui devaient porter ses enseignes, bannières et étendards, et dont les chefs, capitaines ou maîtres, lui prêtaient serment. Ses droits, fort avantageux, lui valaient le tiers des épaves, le dixième des prises et des prisonniers de guerre, le total des amendes adjugées en juridiction ordinaire et la moitié de celles adjugées aux Tables de marbre, où, sous son nom et son autorité, l'Amirauté générale de France tenait audience.

Jusqu'alors aucun prince du sang n'avait servi sur mer. Le duc de Penthièvre lui-même n'avait jamais navigué que durant son éducation, sur une flottille en miniature, construite à Brest, transportée pièce à pièce, remontée et lancée sur les canaux de son domaine de Rambouillet ; ainsi il s'était borné à des simulacres de combat, d'incendie et de voyage autour du monde. La question d'étiquette, la crainte

(1) A propos de la renaissance de l'*Académie de Marine* que le duc de Chartres patronna sous Louis XVI.

d'exposer des vies précieuses attachaient au rivage nos princes du sang. L'idée qu'il serait le premier à s'aventurer sur mer piquait et flattait le duc de Chartres, dont l'humeur inquiète aimait les hasards et les risques. Son caprice servirait ici son intérêt puisqu'il lui fournirait des titres à la succession de son beau-père.

Dès mai 1772, le duc de Chartres faisait de Rennes à Brest son premier voyage de curiosité, qui fut occasion pour les Bretons de fronder Versailles, par maintes ovations au prince disgracié (1). Son séjour dans le port (5-11 mai) laissa chacun sous le charme, malgré les embarras et les tracasseries qu'il provoqua entre le commandant de la Marine, l'intendant et le chef de l'escadre d'évolutions, et la rivalité entre le corps de la marine et le régiment de Guyenne.

Sa coquetterie envers les officiers de marine laissa penser aux courtisans qu'il avait des vues sur ce corps. Et dans les premiers jours de mai 1773, on prétendait que le duc de Chartres avait demandé au roi la permission d'aller servir sur la flotte qu'on armait à Toulon. Mais Louis XV n'y avait pas consenti, pour diverses raisons, entre autres la grossesse de la duchesse de Chartres.

La faveur dont le prince jouissait dans la jeune cour de Louis XVI lui ouvrit la carrière de marin, à l'été de 1775. Le 29 juin, il partait pour Rochefort, bien que la duchesse fût sur le point d'accoucher. Le conseil de santé, considérant l'extrême sensibilité de la jeune femme, avait décidé que mieux valait la séparation avant qu'après l'événement.

Cette fois, le roi semblait acquiescer aux projets du duc de Chartres. Le cas d'un prince du sang, servant dans la marine, avait embarrassé les bureaux : ils s'en tinrent à l'usage admis dans l'armée de terre : « Il n'y a point d'ordonnance qui règle le rang dans lequel un prince du sang doit commencer son service à la guerre ni qui fixe le temps qui lui est nécessaire pour monter à chaque grade. Mais l'usage est qu'un prince du sang fait sa première campagne sans qualité, qu'il est fait maréchal en commençant la seconde, et lieutenant-général en commençant la troisième. » Le duc servirait donc comme volontaire, pour cette première campagne ; au départ de la seconde, il serait fait chef

(1) Pour son opposition déclarée à la réforme de Maupeou.

d'escadre, et, à la veille de la troisième, lieutenant-général des armées navales.

Quelle raison l'engageait à souffrir les incommodités d'un rude métier? Tant de suite et d'insistance chez un prince pétulant donnait à penser. Les commentaires revenaient sans cesse à l'idée qu'il s'agissait pour lui d'obtenir l'agrément royal à la survivance de la charge du beau-père. Une petite escadre d'évolutions « pour exercer les officiers de marine et former des équipages » devait sortir des ports du ponant au printemps. Il fut convenu que le duc s'y embarquerait, sans qualité. L'intention de Sa Majesté, comme celle du prince, était qu'il ne lui fût rendu aucun honneur, soit dans les ports et arsenaux, soit à la mer. Il renonçait à toute distinction et prérogative, la campagne durant. Rassemblée à Brest, sous les ordres du comte de Guichen, l'escadre cingla le 1er juin vers l'Espagne, sans attendre Son Altesse sérénissime retenue par la cérémonie du sacre royal, où elle représentait l'un des anciens pairs, le comte de Toulouse. Aussitôt libre, le prince devait s'embarquer à Rochefort sur la *Tourterelle* et rejoindre l'escadre entre les caps Ortegal et Finisterre, où l'on devait évoluer à portée de la côte.

La nouvelle du séjour prochain du duc à Rochefort agita aussitôt les corps de la marine et de la ville. L'intendant, comptable des deniers du roi, assailli par les demandes du commandant de la marine et des officiers qui tenaient à bien faire leur cour, craignait d'en faire trop et réclamait des ordres de Versailles. L'occasion d'héberger un prince du sang n'arrivait pas deux fois dans la vie d'un gentilhomme : le commandant briguait cet honneur ruineux qu'il ne pouvait laisser à d'autres. Toute une correspondance s'échangea entre le port et les bureaux : il s'agissait d'aménager décemment la frégate pour le logis du prince à bord, de choisir le tendelet qui abriterait son canot et surtout d'obtenir qu'il se relâchât de son fâcheux incognito. Une dépêche du 26 juin accorda que les honneurs seraient rendus à l'arrivée et au départ. Le lundi 3 juillet au soir, le duc arrivait à Rochefort et descendait au château chez M. de La Touche, où il recevait l'hommage des corps de la marine et de la ville. Les jours suivants, il visita le port de l'avant-garde à l'amiral et de l'amiral jusqu'à l'arrière-garde : magasins, chantiers, ateliers, suivit les cours et les exercices des gardes de marine,

honora de sa présence la réception de neuf chevaliers de Saint-Louis, ne manqua pas à la parade des troupes. Le mercredi 5, il soupait à l'Intendance, quand lui parvint la nouvelle de la naissance du duc de Montpensier. Ce fut un beau prétexte aux officiers d'enfreindre la consigne : Son Altesse sérénissime pouvait-elle défendre qu'on célébrât la venue d'un petit-fils du duc de Penthièvre, leur amiral? Le lendemain, le prince fut réveillé par une salve de l'arsenal à quoi répondirent la salve du rempart, le carillon de la paroisse et celui des capucins. Les illuminations du château se répétèrent, comme la veille, et ne prirent fin qu'avec un grand bal. Le dimanche 9 juillet, le major des armées navales conduisait le duc à bord de la *Tourterelle*, selon le même cérémonial qu'à l'arrivée. Mais les vents contraires retenaient le duc en rade, une semaine durant ; il supportait cette contrariété « sans ennui ni impatience », visitait à cheval l'île de Ré, chassait dans la garenne de Châtelaillon, poussait jusqu'à la Rochelle. Enfin, le 17 juillet, à la pointe du jour, la *Tourterelle* mettait à la voile par un bon vent nord-est.

Ce prince, Monseigneur, écrivait au ministre l'intendant de la Marine, a paru très satisfait des soins qu'on s'est donné généralement pour lui, tant ici qu'à l'île de Ré et à bord de la frégate. Il a montré un goût décidé pour la marine et pour tous les exercices qui y ont rapport ; et il n'est personne, grands et petits, qui n'ait été honoré des marques de ses bontés.

Le 19, M. de Rochechouart rejoignait le comte de Guichen et remettait à son bord le duc de Chartres « jouissant de la meilleure santé ». Le 22, le vaisseau amiral la *Terpsichore* relâchait dans le port de la Corogne ; le prince, sous le nom de comte de Joinville, logeait dans la maison consulaire. Le lendemain, il assistait aux solennités et aux divertissements de Saint-Jacques, surtout au combat du taureau, et le doyen du chapitre lui offrait une image du saint en or, garnie de diamants. Le 27, il se rendait par mer au Ferrol, malgré le gros temps qui ne l'incommodait point et visitait le magnifique vaisseau la *Trinité*, armé de cent douze canons. Enfin, le 31 juillet, le vent, jusque-là calme ou contraire, permettait au comte de Guichen d'appareiller vers la France.

Ses instructions lui prescrivaient de se rapprocher subi-

tement, dès les premiers jours d'août, des côtes de France et d'évoluer entre les îles d'Yeu et de Noirmoutier jusqu'au passage du Raz, de manière à rentrer dans la rade de Brest du 7 au 9 septembre, avec l'aide du vent. Cependant le duc de Chartres écrivait au roi et au ministre pour leur témoigner sa satisfaction des manœuvres de l'escadre. Louis XVI lui répondit avec amitié :

Votre exemple ne pourra qu'être très utile à mon service. J'ai appris, avec plaisir, depuis, que vous n'aviez pas été incommodé de la mer et que vous vous portiez fort bien ; c'est une grande commodité pour suivre la carrière que vous avez commencée...

L'escadre ne devait séjourner à Brest que le temps nécessaire aux réparations. Mais le duc d'Orléans souffrait alors d'une violente fièvre quarte : le roi ne jugea pas à propos que le duc de Chartres continuât la campagne. Le 12 septembre, à 4 heures du matin, il descendait au Palais-Royal. Le roi l'accueillait cordialement et lui demandait comment il s'était trouvé de la mer. Si bien, répliquait le prince, qu'il était prêt à se rembarquer. Il était revenu fort maigre et fort sec, mais le mal de mer ne l'avait pas dégoûté du métier. Il ramenait avec lui le chevalier de Langle, enseigne de vaisseau et son maître de manœuvre à bord, un gros Bas-Breton qu'il s'attacha avec l'agrément de ses camarades, comme gentilhomme de sa chambre.

Cette première campagne lui avait réussi à souhait. Le corps de la marine se louait de l'affabilité du prince qui admettait tout le monde à sa table, même les gardes-marine, sans relever l'insolente familiarité de ces officiers qui s'asseyaient devant lui, chapeau en tête. Les nouvellistes jugeaient vains ces préparatifs de l'ambition. L'espoir du duc de remplacer son beau-père dans la charge d'amiral leur semblait hasardeux : le duc de Penthièvre ne devrait-il pas la céder bientôt, par la nécessité de pourvoir les frères du roi?

Toutefois, il n'était pas encore dans la pensée de Louis XVI de décourager son cousin. En prévision du grade de chef d'escadre que le prince devait recevoir, le roi priait le duc d'Orléans de recevoir son fils en qualité de chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis (6 février 1776). Le lendemain, on remarquait le duc de Chartres à l'audience de M. de

Sartine ; une lettre du roi du 17 février lui donnait le commandement d'une des divisions de l'escadre de Brest et du vaisseau le *Solitaire* de soixante-quatre canons. Le prince choisissait aussitôt pour capitaine de pavillon un officier d'âge et d'expérience, La Motte-Piquet, capitaine de vaisseau depuis 1762, ami de son métier et de la gloire autant qu'ennemi des Anglais, brave comme son épée, petit homme têtu en diable et qui, coiffé de son grand chapeau, eût fait trembler tout l'enfer ; il désignait pour capitaine en second Bougainville, fils de notaire résolu à parvenir, grand voyageur pourvu d'audace que les officiers rouges tenaient pour un flibustier et dont ils redoutaient l'ascendant sur le jeune prince. Le duc de Chartres se montrait curieux de tous manuscrits sur la marine. Tous les matins, il tenait un comité d'officiers de marine pour s'instruire de la théorie qu'il comptait bientôt mettre en pratique.

Les événements promettaient. Au cours de l'été précédent, le royaume avait appris, à n'en plus douter, la révolte des colonies anglaises d'Amérique. Depuis lors, les nouvelles enfiévraient la marine royale qui brûlait de s'affranchir, à la faveur des circonstances, de la servitude où nous tenait la marine anglaise. Le ministère français, d'humeur aussi pacifique que Louis XVI, demeurait dans l'expectative entre Londres et les insurgents qu'il encourageait sous main à l'irrémédiable rupture, sans posséder encore les moyens de déclarer la guerre à l'ennemi national. Les équipages, les vaisseaux, l'argent surtout manquaient. Le traité de Paris (10 février 1763), en nous enlevant le Canada et Louisbourg et en restreignant nos pêcheries, avait privé le roi de la meilleure raison d'exercer ses marins. Avant l'escadre d'évolutions de 1775, la moitié des gardes-marine n'avait pas affronté la mer.

Sartine, poussé par l'esprit de revanche des officiers et l'intérêt des armateurs qui s'enrichissaient à ravitailler les insurgents, — car nos Antilles servaient d'entrepôt à cette contrebande, — travaillait au renouveau de notre marine, avec l'ardeur d'un ministre tout frais. Toute une série de mesures : l'ordonnance d'amnistie en faveur des déserteurs de la marine, l'annonce d'une nombreuse promotion dans le corps de la marine d'où nombre de capitaines de vaisseaux, fatigués ou médiocres, étaient invités à se retirer, les préparatifs d'une escadre d'évolutions plus puissante que la précé-

dente, le commandement d'une division confié à un prince du sang, marquaient un dessein suivi. Notre diplomatie prétextait à Londres la défense de nos colonies, la protection de notre commerce, le respect de notre pavillon contre les brimades des vaisseaux britanniques qui couraient les mers à la chasse des navires rebelles : au vrai, l'intention de Vergennes et de Sartine était d'exciter les insurgents à une guerre ouverte, par l'espoir d'une action prochaine.

Le 1er avril 1776, le duc de Chartres recevait les provisions de chef d'escadre des armées navales. Le 8, il quittait Paris avec la duchesse pour gagner Toulon, à travers l'Aquitaine, la Gascogne et la Guyenne.

Le 30 avril, tandis que la duchesse de Chartres se rendait à Antibes avec l'intention de s'embarquer vers Gênes, le duc montait à bord de la *Provence :* la division de Toulon, commandée par d'Abon, devait rejoindre les divisions de Brest et de Rochefort, vers la mi-mai, au cap Saint-Vincent. Le prince soutenait bien la traversée de la Méditerranée « hors un seul jour en traversant le golfe du Lion qu'il faisait fort gros temps et qu'il a supporté avec un courage héroïque, ayant toujours voulu rester sur le pont, malgré qu'il souffrît beaucoup... ». Le 14 mai, d'Abon ralliait du Chaffault entre le cap Saint-Vincent et Lagos.

Cependant, le vaisseau que devait monter le duc, le *Solitaire*, atteint du scorbut, avait dû relâcher en rade de Lagos ; le prince prenait néanmoins son commandement et restait dix jours à l'ancre, pour laisser à ses malades le temps de se rétablir tandis que du Chaffault allait promener le pavillon du roi sur les côtes de Barbarie. Le 26 mai au soir, le *Solitaire* appareillait de Lagos ; le 28, le prince commandait la manœuvre de toute l'escadre. « Le duc de Chartres, mandait du Chaffault à Versailles, nous a tenus tout le jour dans les plus grandes évolutions : il paraît se bien entendre et j'avais le plus grand plaisir... » Mais le 1er juin, par la faute du prince qui avoua loyalement son tort, le *Solitaire* abordait la *Terpsichore* et les deux bâtiments relâchaient à Cadix pour se remettre en état : la dépense fut de 6254 livres.

Le 4 juin, la corvette la *Boussole* avait apporté à du Chaffault de nouvelles instructions secrètes, en date du 12 mai, qui modifiaient les premières. Les anciennes lui prescrivaient d'évoluer quatre mois durant, de mai à août, sur les côtes d'Espagne, de Portugal et d'Afrique. Le public suppo-

sait même que l'escadre relâcherait à Lisbonne et que le duc achèverait à la cour de Portugal la négociation du mariage de Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, avec le prince de Beïra afin de rompre l'ancienne liaison de cette cour avec l'Angleterre et de réconcilier, sous notre médiation, Espagne et Portugal.

Les instructions du 12 mai, rigoureusement secrètes, enjoignaient à du Chaffault d'abandonner aussitôt les parages espagnols pour se porter sur Ouessant, jusqu'à l'ouverture de la Manche. Chemin faisant, il détacherait deux croisières, l'une chargée de parcourir la côte septentrionale de Bretagne et les côtes normande et picarde juqu'à Dunkerque, l'autre chargée de suivre la côte méridionale de Bretagne, Belle-Isle, l'île d'Yeu, les côtes du Poitou, de Saintonge, Guyenne et Gascogne jusqu'à Bayonne, pour guetter la marine anglaise. Le reste de l'escadre évoluerait, depuis Ouessant jusqu'au cap Finisterre, se rapprochant plutôt des côtes de Bretagne que de celles de Galice, arraisonnant tous bâtiments, sans toutefois gêner le commerce, pour s'informer de la position, du nombre et de la force des vaisseaux de Sa Majesté britannique qui vogueraient dans le voisinage. Il importait de serrer la côte, de manière que les Anglais, crainte de se trouver pris entre la terre et l'escadre, ne pussent se porter à l'entrée de nos ports, pour intercepter les bâtiments qui chercheraient à y aborder. Ordre était de répéter le branle-bas de jour et de nuit, tout comme s'il s'agissait de livrer combat. *L'Espion anglais* en avait bien jugé : l'escadre d'évolutions était devenue escadre d'observation pour faciliter aux insurgents l'entrée des ports de France.

C'est que, de mars à mai, la liaison avec les colonies d'Amérique était devenue plus franche pour répondre à leurs récriminations ; les insurgents, inquiets de la temporisation de Vergennes, déclaraient hautement qu'ils ne se seraient pas portés aux extrémités contre la mère patrie sans l'espoir d'une diversion ouverte de la France ou de l'Espagne.

La prise de l'Isle-Longue par les Anglais eût ralenti nos préparatifs si le ministère n'eût craint de décourager les insurgents. A l'automne, l'activité redouble dans nos ports, les agents américains y enrôlent soldats et officiers, achètent des munitions tandis que leurs cargaisons et leurs prises

trouvent asile et vente. Les rouliers y mènent des fusils, des bombes, des canons, des mortiers, dont la destination n'est plus cachée. Au Havre, Beaumarchais surveille le chargement d'un navire pour Saint-Domingue, Franklin débarque à Nantes résolu à ébranler enfin le ministère de Versailles (4 décembre 1776). Du Chaffault confère à Fontainebleau avec Sartine qu'obsède le comte d'Estaing, revenu de Toulon. Le duc de Chartres, non moins assidu chez le ministre, supplie Sa Majesté de lui accorder le grade de lieutenant-général des armées navales, dont les provisions lui étaient expédiées, à la date du 4 janvier 1777. Les nouvellistes présumaient que le prince serait bientôt en activité ; au sentiment de *l'Espion anglais*, un prince du sang serait le meilleur général que la Grande-Bretagne pût désirer qu'on lui opposât par mer.

Au début de cette campagne de 1777, les deux cours de Londres et de Versailles se donnaient une mutuelle assurance de paix. L'embargo mis sur nos navires en partance était levé : d'ailleurs l'élite de nos matelots était retenue pour la marine royale. Cependant, la tournée des Fils de France dans les ports y excitait l'ardeur belliqueuse : le comte d'Artois arrivait à Bordeaux le 1er juin, Monsieur le 14 et Joseph II, sous le nom de comte de Falkenstein, succédait à Monsieur. Le comte d'Artois confiait aux Bordelais qu'on se battrait dans un an et qu'il demanderait d'en être au roi son frère. Il avait séjourné huit jours à Brest, huit jours de parades et de réjouissances. Le spectacle de la flotte en rade l'avait transporté. On lui prêtait des propos qui ôtaient au duc de Chartres l'espoir de succéder à son beau-père. Les audiences de Sartine devenaient de plus en plus brillantes : chacun souhaitait un emploi. Mais la France n'avait pas encore mis ses colonies en défense ni rassemblé ses équipages : Vergennes devait calmer Stormont, l'ambassadeur anglais, qui, dans des explications véhémentes, le sommait d'opter entre la paix et la guerre.

Le 16 octobre 1777, la capitulation de Burgoyne à Saratoga précipitait les choses. Le 7 novembre, Franklin se montrait publiquement pour la première fois à l'Opéra ; le 12, l'on remarquait sa sérénité à la séance publique de l'Académie des sciences. Il tranchait maintenant de l'ambassadeur. Le 6 février 1778, Louis XVI traitait avec les États-Unis qu'il reconnaissait par là même et auxquels il

dépêchait, comme représentant, Gérard, premier commis des Affaires étrangères. Dès le 4 février, l'ordre d'armer la flotte était parvenu à Brest.

Au contraire des malins propos, ni le roi ni Sartine ne songeaient encore à écarter du service le duc de Chartres. *Être employé!* Ce vœu constant des princes du sang, que contrariait la monarchie en souvenir de la féodalité, allait être exaucé pour lui. Il se rendait à Landerneau inspecter son régiment et de là à Brest, où il séjournait huit jours, pour faire la connaissance du vaisseau qu'il devait monter. Toujours affable et gai, il visitait arsenaux et magasins, traversait les ateliers qu'il animait de sa présence et revenait brusquement le mardi gras à Paris, où l'applaudissait le public de l'Opéra. Ce voyage en Bretagne dans la mauvaise saison, un séjour de deux jours et de deux nuits à Versailles, où il ne couchait jamais, passés à conférer avec Sartine, faisaient présumer qu'il commanderait l'armée navale. Dans son impatience, il demandait tout haut au ministre au lever du roi : « Quand dois-je partir? — Je sais, Monseigneur, que vous êtes toujours prêt », répliquait Sartine. Le 6 mars, en uniforme de lieutenant-général des armées navales, il prenait officiellement congé du roi et de la reine. Le 12, à la prière du ministre, il renonçait au commandement en chef pour céder le pas à ses cadets, d'Orvilliers et du Chaffault. Il recevait en revanche, outre le commandement de la 3e division, des lettres de service d'inspecteur général.

Le 14 mai, à 3 heures du matin, le prince partait pour Brest où il arrivait le 19, à 8 heures du soir. Il s'acquittait parfaitement de son inspection, sans témoigner aucun dépit au comte d'Orvilliers. « Je ne peux que me louer, mandait confidentiellement le comte au ministre, des bontés et des attentions que me témoigne M. le duc de Chartres. Ce prince remplit avec toute la dignité de son état et les grâces possibles l'inspection dont il est chargé. » Le premier effet de sa venue avait été d'obliger tout le monde à coucher à bord : lui-même avait montré l'exemple en couchant dès le premier soir à bord du *Saint-Esprit*. Le 26, dînant à bord de la *Bretagne*, il permit seulement que l'on tirât le canon à la santé du roi, point à la sienne pour économiser la poudre.

Il appartenait surtout à l'inspecteur de mettre l'harmonie entre les différents corps de l'armée, officiers de terre, officiers de marine et officiers auxiliaires. Pour parer à l'insuf-

fisance des soldats de marine répartis sur les vaisseaux, il avait fallu embarquer, dès le 15 mai, 1 500 hommes des régiments d'alentour. Non seulement les officiers de terre prétendaient être logés à bord, avant les auxiliaires, mais encore ils réclamaient la droite sur les troupes de marine, suivant l'ancienneté des régiments. La marine acceptait de prendre la gauche à terre, mais, à bord des vaisseaux, dans le port et à l'arsenal, elle exigeait la droite.

Le plus malaisé était d'accorder les officiers de la marine royale, les *rouges* avec les *bleus*, auxiliaires venus de la marine marchande. Le « diabolique » esprit de corps de la marine mettait une démarcation infranchissable entre l'officier marchand et l'officier du roi.

Sartine qui, depuis 1776, avait dépensé, disait-on, plus de cent millions pour relever la marine, n'entendait pas laisser son œuvre à la merci de cet esprit de corps. Il fit signifier aux rouges, mécontents de ce qu'on eût embarqué avec eux des auxiliaires, qu'ils seraient cassés au moindre mot. Le prestige d'un prince du sang pouvait bousculer ce préjugé. Le duc de Chartres invita pêle-mêle à sa table les bleus et les rouges, pour prêcher l'union et l'estime mutuelle. Aux rouges, il fit observer que Duguay-Trouin et Jean-Bart étaient sortis de la marine marchande ; aux bleus, il déclara que lui, prince du sang, se ferait honneur de servir à leurs côtés.

Divers simulacres de combat et de descente à terre entretenaient la flotte qui attendait avec impatience l'ordre de sortie. Brest était en fièvre ; depuis les premiers jours du printemps, le voyage de Bretagne était à la mode et Sartine avait dû fermer la ville à la curiosité des Parisiens et des étrangers. Louis XVI lui-même avait résolu de s'y rendre incognito sous le nom de comte de Dampierre. Mais le roi pouvait-il quitter secrètement Versailles où le retenait l'examen des dépêches pressantes? Sa présence eût exposé l'arsenal à une dangereuse affluence de badauds. Aussi, pour amuser la cour, Sartine avait-il fait figurer en relief dans la galerie de Versailles le port et la rade bretonne ; des marins y faisaient évoluer une escadre en miniature qui répétait les simulacres de combat auxquels présidait le duc de Chartres. Cependant l'opinion réclamait à grands cris l'ouverture des hostilités. Le ministère, pour décider l'Espagne, attendait la provocation britannique. Le combat de la *Belle-Poule* qui,

après avoir soutenu fièrement l'honneur du pavillon, vint mouiller à Brest, aux acclamations de la rade, fournit l'occasion et le prétexte attendus (7 juin 1778). Le duc de Chartres se transportait aussitôt à bord de la frégate, embrassait M. de La Clocheterie, complimentait l'état-major et l'équipage auquel il distribuait une bourse pleine de louis.

Le 8 juillet, l'armée navale de Brest levait l'ancre avant l'aube et, sortant du goulet sans le moindre accident, prenait enfin la mer à 3 heures après-midi, au nombre de 43 voiles. Le lendemain, mettant en panne, le comte d'Orvilliers rassemblait à bord de la *Bretagne* les officiers généraux et les capitaines de vaisseau pour leur prescrire, selon l'ordre du roi, de courir sus aux bâtiments de Sa Majesté Britannique et de ses sujets et de les amener dans les ports du royaume. Tous, le duc de Chartres à leur tête, le supplient d'obtenir du roi la permission d'entrer dans la Manche pour y attaquer jusque dans ses rades l'amiral Keppel, s'il s'obstine à n'en point sortir. Lecture est faite aux marins et soldats de l'ordonnance concernant les prises et de la déclaration concernant la course sur les ennemis de l'État : rapportant les anciens règlements, Sa Majesté abandonne en entier aux équipages preneurs tous bâtiments de guerre et corsaires enlevés sur l'ennemi et ne prélève plus qu'un tiers sur la valeur des navires marchands et de leur cargaison, au profit des invalides de la marine. Des acclamations répétées et des cris de *Vive le roi!* saluent la munificence royale. C'est enfin la rupture ouverte préparée dès le printemps par ces mesures législatives, qui trahissent l'intention d'une guerre de commerce autant que de revanche.

Le jeudi 23 juillet, les flottes adverses, gênées par le gros temps, s'entrevirent dans une éclaircie et s'efforcèrent de se joindre pour engager la bataille, chacune avec l'avantage du vent. Mais ce n'est que le lundi 27, que le vent à ouest, avec apparence de temps favorable, leur permit la manœuvre. A peine le comte d'Orvilliers avait-il formé son armée dans l'ordre de bataille naturel, qu'il saisit le projet de Keppel : frapper notre centre et notre arrière-garde, en prolongeant notre ligne au même bord. Il fit alors virer toute l'armée ensemble, afin de prendre l'ordre de bataille renversé, si bien que, quand les premiers vaisseaux ennemis se présentèrent pour assaillir par derrière l'escadre *bleue*, ils la trouvèrent à l'autre bord, en bataille et comme en réserve, tandis

que les escadres *blanche* et *blanche et bleue* couraient au bord opposé, trop serrées pour qu'on pût les rompre.

L'escadre bleue, devenue avant-garde, commença le feu qui continua sur toute la ligne, chacun de nos vaisseaux échangeant sa bordée avec chaque vaisseau ennemi. Mais l'armée anglaise, placée sous le vent de notre flotte, disposait de toutes ses batteries, alors que l'inclinaison des vaisseaux nous obligeait à rentrer les canons des premières batteries qui plongeaient dans l'eau. Pour la priver de cet avantage, d'Orvilliers fit signal à l'escadre bleue d'arriver par un mouvement successif et ensuite à toute l'armée de se ranger en ordre, l'amure à stribord. La lenteur de cette évolution laissa le temps à Keppel de revirer pour rallier ses vaisseaux désemparés par notre artillerie.

Cependant notre armée, passée sous le vent de l'ennemi et toujours dans l'ordre renversé, offrait la bataille depuis 2 heures après-midi jusqu'au lendemain, tous ses feux à vif ; l'amiral anglais profitait de la nuit pour se retirer, en tenant le vent.

Le combat s'était borné à une canonnade, selon le mot qu'un nouvelliste prêtait à Sartine dans une prétendue lettre à l'amiral. La rencontre restait indécise puisque, de part et d'autre, aucun vaisseau n'avait été pris ni coulé : chaque amiral la pouvait présenter à sa guise au public qui n'avait, dans l'ensemble, aucune idée de la mer ni d'une armée navale.

Le 31 juillet, la flotte britannique mouillait devant Plymouth ; le 28, l'armée d'Orvilliers, qui croisait malgré vents et courants, découvrit soudain l'île d'Ouessant. Le soin des blessés, le besoin des rechanges la déterminèrent de relâcher à Brest. Le 30 juillet, à 10 heures du matin, sur l'assurance de son chef que l'armée ne sortirait pas avant trois semaines, le duc de Chartres partait pour Paris, avec le comte de Genlis : la duchesse, toute tremblante encore d'inquiétude, le rejoignait en cours de route à Mortagne. Dans la nuit du 1er au 2 août, le prince arrivait à Versailles, parlant victoire et faisant au roi le récit d'Ouessant. Le lendemain, Louis XVI réclamait à la chapelle, au lieu du motet ordinaire, un *Te Deum*, où assistait le duc d'Orléans.

Le 2 août, à 5 heures, le duc de Chartres débarquait au Palais-Royal. A la descente du carrosse, l'abbé de Launay lui présentait le *Bulletin du Parnasse :* le prince ne parve-

nait qu'à grand'peine à percer la foule qui l'attendait et la cohue des courtisans qui encombraient le grand escalier. Le peuple ne se dispersa que quand il se fut montré au balcon, avec la duchesse, pour recevoir l'acclamation pompeuse : « Vive le triomphateur ! » C'était jour d'opéra ; il s'y rendit aux applaudissements du public qui écoutait debout l'entrée triomphale exécutée par l'orchestre.

La nuit, Leurs Altesses sérénissimes parurent dans le jardin et se mêlèrent à la foule qui, dans sa frénésie, traîna, bafoua et noya un mannequin qui représentait Keppel.

Le lundi 3 août, le duc honora de sa présence le Comédie-Italienne, où on le salua d'un petit couplet. Les flâneurs du Palais-Royal organisèrent un concert et un feu d'artifice : le populaire entra librement dans les jardins et même dans le palais, qu'éclairait magnifiquement l'illumination des rues et des maisons adjacentes. Le mardi 4, Son Altesse revenait à l'Opéra ; son entrée interrompait le spectacle d'*Ernelinde*, et Larrivée, quittant son rôle de Ricimer, lui débitait un compliment.

Jeune et brave guerrier, c'est à votre valeur
Que nous devons cet avantage.
Recevez le laurier : il est votre partage.
Ce fut toujours le prix qu'on accorde au vainqueur.

Les jardins du Palais-Royal encore en fête ne se turent, cette nuit-là, qu'après le départ du prince. Le 8 août au soir, il avait regagné Brest.

Le duc de Chartres avait ordre de transporter son pavillon sur la *Couronne* et de prendre le commandement de la 2e division, l'avant-garde, à la place de du Chaffault, qui, blessé grièvement le 27, ne pouvait se remettre en campagne. Mais chacun travaillait à se mettre en état de sortir au plus tôt : le prince garda le *Saint-Esprit*, pour éviter la perte de temps et l'embarras de ce changement. Le comte de Guichen, chef d'escadre, passant de la *Ville de Paris* à la *Couronne*, suppléa du Chaffault.

D'Orvilliers, consciencieux et minutieux, ne se trouvait pas à l'aise avec Son Altesse sérénissime.

...M. le duc de Chartres m'a confié, Monseigneur, écrivait-il à Sartine, qu'il était convenu avec vous de quitter l'armée les premiers jours de septembre. Quelque confiance que j'aie dans ce que Son

Altesse sérénissime veut bien me dire, je serais néanmoins bien mieux à mon aise si vous aviez la bonté de me faire part vous même de vos intentions...

Les ordres de Versailles lui parvenaient dans la journée même et il mandait dès le lendemain : « ...Je suis actuellement à mon aise sur le débarquement de M. le duc de Chartres... » Le ministre laissait le prince libre de quitter l'armée dès l'occasion. Selon la *Gazette de Leyde* le duc devait se trouver à l'inoculation de ses fils, Valois et Montpensier.

Le 17 août, l'armée navale sortait à nouveau de Brest pour couvrir le retour des navires de commerce attendus des Indes et des Antilles. Elle roulait dix jours dans la Manche où, constamment contrariée par les vents est et nord-est et aveuglée par les brumes, elle ne pouvait reconnaître les côtes britanniques, ni même les Sorlingues. Le 27 août, selon ses instructions, d'Orvilliers, orientant ses voiles sud-sud-ouest, se portait sur le cap Finisterre.

La flotte fut rentrée sans prise, si, le 17 septembre, deux frégates, la *Sensible* et la *Résolue*, n'avaient amariné la goélette anglaise l'*Helena* et un corsaire de dix-huit canons. Le lendemain, l'armée, prévenant l'équinoxe, mouillait dans la rade de Brest. Dans la saison des brumes et des coups de vent, et durant les petits jours d'hiver, observait d'Orvilliers à Sartine, l'inexpérience de la plupart des capitaines ne permettait pas la réunion d'une armée... Ce jour même, le duc de Chartres prenait la route de Paris, où il arrivait le 21 à 6 heures du matin.

Ce retour ne ressemblait guère au précédent : cette fois le triomphateur, hier acclamé, devait défendre sa réputation.

Le 2 août, le public, transporté par l'enthousiasme de cette guerre de revanche, avait saisi avidement l'idée d'une victoire, dont le prince apportait la première nouvelle et recueillait le mérite. Mais, bientôt détrompé par les rapports officiels, il était disposé à rendre le duc responsable de sa déception. Les ovations répétées du Palais-Royal avaient donné aussitôt de l'humeur aux courtisans et aux ministres. Sartine commençait de juger excessive l'importance que le jeune prince prenait dans son département où il menaçait de l'éclipser. Déçu lui-même puisqu'il fallait que son homme,

le comte d'Orvilliers, remportât un grand succès pour le soutenir en crédit, il n'avait pas balancé de publier *in-extenso* dans la *Gazette de France* du 3 août l'*Extrait du Journal de l'armée navale du roi* qui remettait les choses au point, selon d'Orvilliers, et laissait entendre que l'escadre bleue, celle du prince, avait éloigné la victoire, pour avoir méconnu les signaux.

Les commentaires allèrent bon train. Aux chansons et aux compliments qui saluaient le prince répondirent aussitôt les satires. Avant même de regagner Brest, le duc de Chartres entendit chanter, sur un air à la mode lors du retour du Parlement, l'air des *Revenants*, qui lui-même faisait épigramme, un vaudeville assez bien tourné pour amuser les gens d'esprit. Le vieux Maurepas ne le laissa-t-il pas fredonner à sa table, en petit comité?

> Vous faites rentrer notre armée !
> L'Angleterre très alarmée
> Vous en louera :
> Et vous joindrez à son suffrage
> Le laurier et le digne hommage
> De l'Opéra, etc.

Le prince pouvait en rire ; à Brest, où il retournait et dans tous les ports de France, l'on chantait sa louange. Sa gloire y restait intacte.

Mais, en septembre, les critiques allaient jusqu'à mettre en doute non plus seulement sa connaissance des signaux, mais sa bravoure personnelle. Aux premières nouvelles, l'on avait exagéré le péril couru par le prince du sang : l'on contait que le *Saint-Esprit* avait essuyé le feu de sept gros vaisseaux ennemis et que l'*Artésien*, qui s'était sacrifié pour le couvrir, avait été tout désemparé. Or, l'escadre bleue s'était trouvée, de par les évolutions commandées, à l'écart du combat et comme en réserve : le *Saint-Esprit* en particulier n'avait compté qu'un matelot tué et quatre blessés. Aussi les médisants déclaraient-ils que le grand souci de d'Orvilliers dans sa manœuvre avait été de protéger le prince du sang. Encore le duc, malgré sa position en réserve, avait-il fait bastinguer sa précieuse personne.

Les rapports de d'Orvilliers disculpaient le prince de ces deux chefs : manquement au service et lâcheté. Le commandant de l'armée s'était décidé, de lui-même, de rentrer

à Brest, sans consulter le duc qui n'avait point communiqué avec lui depuis le 26 ; il avait permis le voyage à Versailles, il avait reconnu la bravoure du prince « admirable » qui, au vif du combat, passait à sa poupe pour lui demander ses ordres. Vêtu de blanc et décoré de son cordon bleu, le duc de Chartres avait suivi le combat sur le banc de quart, badinant avec La Motte-Piquet et le comte de Genlis. Loin de chercher abri, le *Saint-Esprit* avait commencé et fixé le combat. Le 26, c'était le prince qui avait pressé d'Orvilliers d'affronter l'ennemi ; le 27, c'était lui qui avait commandé la première bordée pour forcer l'irrésolution d'un chef hésitant, puisque certains bâtiments ne s'étaient pas encore mis au branle-bas, lui encore qui avait envoyé la dernière bordée pour provoquer de nouveau l'ennemi à la bataille.

Restait un troisième grief, la méconnaissance des signaux, faute sur laquelle d'Orvilliers revenait avec insistance dans ses lettres à Sartine.

Sur l'ordre du roi, dont l'esprit se trouvait partagé par ces débats sur Ouessant, le chevalier d'Escars, ancien garde-marine et gentilhomme d'honneur du comte d'Artois, s'en fut à Brest faire une enquête auprès de ses anciens camarades. « ...Je puis certifier que je me fis expliquer cette journée par les trente-deux états-majors de l'armée et que tous rendaient unanimement hommage non seulement à la bonne conduite de M. le duc de Chartres, mais même à la capacité dont il avait fait preuve... » Le *Saint-Esprit*, par la manière même dont s'engagea le combat, n'avait pu échanger de boulets avec l'ennemi. Était-il juste d'en faire grief au prince qui avait tâché de l'approcher? Car l'idée de couper l'arrière-garde britannique revenait au prince qui, le premier, avait fait signal à son escadre d'arriver successivement. Par la faute du vaisseau de tête, le *Diadème*, la manœuvre manqua ; pour la décider, le *Saint-Esprit* sortit de la ligne, mais d'Orvilliers, sans saisir l'intention du duc, lui fit aussitôt signe de rentrer dans le rang. Le comte d'Orvilliers s'était donc approprié après coup dans ses courriers l'idée que le duc de Chartres avait dû sacrifier à la discipline.

Le chevalier d'Escars retrouva le roi sur la terrasse du bord de l'eau, à Choisy où séjournait la cour (20-27 septembre). Pour répondre aux questions dont Sa Majesté l'accablait, il tira son épée et traça sur le sable le plan des

évolutions du combat d'Ouessant. Frais revenu de Brest, il ignorait encore le bruit public, alors presque unanime contre le duc de Chartres et, en passant au souper, plusieurs courtisans l'avertirent qu'il venait de bien mal faire sa cour, par une relation qui disculpait le prince. « Ma foi, répondit-il, que la cour et la ville réforment l'opinion de toute l'armée navale, de tout le corps de la marine : je n'ai été que l'écho de l'un et de l'autre. » Le lendemain, la duchesse de Chartres mandait près d'elle le franc enquêteur pour lui exprimer son remerciement. « Faites-le au corps de la marine, lui dit-il, je n'ai parlé que d'après lui, je n'ai rendu au roi que son propre jugement. »

Ce jugement justifiait le duc aux yeux de Louis XVI, non auprès du public, trompé par « la haine des uns et la jalousie des autres ». La *Gazette de France*, aux ordres de Sartine, n'avait redressé avec sa réserve ordinaire qu'une part des calomnies dont son premier compte rendu avait fourni le prétexte.

La discussion gagnait le port de Brest où dominaient les partisans du prince. Au Palais-Royal, l'on se proposait, pour démentir la version officielle, de publier le journal de bord de La Motte-Piquet et les dépositions des vingt-huit capitaines de l'armée qui concordaient. Mais Sartine, qui avait ordonné le silence aux gazetiers, ne pouvait laisser ouvrir ce procès public qui tendait à discréditer l'amiral de son choix et à troubler la marine pour toute la guerre. Le roi fit entendre qu'il désirait qu'on n'imprimât rien sur l'affaire d'Ouessant.

Une requête du prince fournit le moyen de finir ces tracasseries. Il écrivit au roi une lettre sincère dans son amertume : pour avoir voulu servir Sa Majesté sur mer, là où jamais encore prince du sang n'avait servi, et avec l'intention sans doute de mériter la survivance de la charge d'amiral, il voyait compromis « l'estime de son beau-père, le sort de ses enfants, le bonheur de sa femme, sa gloire, sa réputation ». Et il sollicitait, comme témoignage public de satisfaction à l'adresse de ses ennemis la création pour lui d'une place de colonel-général des troupes légères.

Le comte d'Artois et la reine, qui remit elle-même la requête au roi, s'employèrent avec « toute la suite et la chaleur possible » à son succès durant le voyage de Marly (novembre 1778), si bien que Louis XVI, malgré les objec-

tions de Montbarey, ministre de la Guerre, écrivit de sa main, sur l'original même de la lettre, le satisfecit désiré.

Il avait mal calculé. Loin d'en imposer à la malignité, cette récompense d'une campagne sur mer prêtait au ridicule. L'on ne manqua pas de le surnommer *colonel-général des têtes légères*. Ses vrais amis et les esprits sages, disposés à le juger sans haine ni jalousie, blâmèrent cette capitulation. Quel que fût l'ordre du roi ou le désir d'un ministre, un prince ne pouvait transiger sur le soin de sa gloire. Se contenter d'une satisfaction de ce genre, c'était renoncer à sa justification et par là même à la charge d'amiral, objet de ses soins. Cette démission véritable donnait gain de cause à ses ennemis. L'opinion ne s'y trompait pas. « Le parti que Mgr le duc de Chartres a pris de quitter la marine a fait renouveler le bruit que Mgr le duc de Penthièvre cédera sa charge d'amiral à Monsieur frère du roi. »

Mais il s'agissait moins pour lui de retourner l'opinion que de rentrer dans la confiance de son beau-père de qui dépendait le sort de ses enfants. Le public ne saisit point cette obligation familiale et n'entrevit dans la requête du colonel-général des hussards que la transaction de la mollesse et de l'inconsistance.

Le prince devait regretter bientôt le mouvement de dépit et de lassitude qui l'avait porté à se démettre ainsi, maudire cette grâce fâcheuse, et s'en prenant à ceux même qui l'avaient aidé de leur crédit, s'installer dans l'idée qu'il avait été joué.

La canonnade d'Ouessant n'avait été que le signal de la guerre qui s'étendait sur les deux continents et jusqu'en Afrique, où Lauzun, à la tête d'un corps de troupes, s'emparait du Sénégal (28-30 janvier 1779). Les lauriers de son ami, surtout la gloire de La Fayette qui débarquait triomphalement à Brest le 6 février, piquaient d'émulation le duc de Chartres dont l'inquiétude supportait mal l'inaction. De Brest au Havre, tout le long de la côte, l'on préparait à force une descente en Angleterre. Le 16 juin 1779, l'Espagne s'était enfin rangée à nos côtés. Les flottes alliées se groupaient tant bien que mal sous les ordres du comte d'Orvilliers (25 juillet) et chassant devant elles l'armée de l'amiral Hardy, évoluaient pour bloquer les ports britanniques. Le jeune prince suivait avec envie les préparatifs qui se poursuivaient dans nos ports de la Manche. Sous le nom

de comte de Joinville, il partait pour le Havre avec l'intention, disait-on, de passer à bord du premier bâtiment où il trouverait place pour lui et son domestique. Il y restait trois jours, puis, le 17 juillet, gagnait Saint-Malo et de là Saint-Servan, où l'avaient précédé deux menins, le duc de Fitz-James et le comte de Genlis. Pour embarquer les troupes et mettre à la voile, nos bâtiments attendaient avec impatience des nouvelles du comte d'Orvilliers, qui devait couvrir l'expédition.

Dans la nuit du 3 août, le duc de Chartres revenait au Palais-Royal. Le public, s'imaginant qu'il y attendait simplement la nouvelle du succès de d'Orvilliers, lui prêtait encore le dessein de s'embarquer incognito avec le comte de Rochambeau, désigné pour commander les cinq mille grenadiers de l'avant-garde expéditionnaire. Le bruit courait qu'à cet effet, il avait frété deux bâtiments pour transporter ses équipages. De fait, le prince avait été touché par une lettre de la reine, en date du 20 juillet, qui pour lui épargner « la forme sévère d'un ordre » lui notifiait, de la part du roi, défense de se joindre à l'armée. Sous couleur d'amitié, l'interdiction était formelle : cette fois les ministres n'avaient pas cédé au roi, ni le roi « aux instances les plus vives de ce qui le touche de plus près ». Montbarey ne se souciait pas d'exposer son département aux tracasseries qu'avait subies Sartine. Le duc de Chartres resta spectateur de la guerre où il avait brûlé de servir.

AMÉDÉE BRITSCH.

La route du Mazandéran

Le désir de voir une révolution, fût-elle persane, m'avait amené à Téhéran en été 1909. J'avais quitté l'Europe avec un des fils de S. A. I. Zil es Sultan au moment où l'on apprenait que les Bakhtyares, sous le commandement de Sardar Assad, avaient laissé leurs montagnes sauvages et, joints aux révolutionnaires caucasiens sous la conduite du Sipahdar, venaient de renverser le Roi des rois pour donner une constitution libérale à l'antique Iran.

J'arrivai en Perse huit jours après la prise de Téhéran, vers le 20 juillet. J'y passai six ou sept semaines dans un des palais de Zil es Sultan, vivant à la persane, couchant sur une terrasse et mangeant, accroupi sur mes talons, les plats du pays que les serviteurs posaient à terre au milieu de la pièce où le hasard nous faisait trouver à l'heure du repas. Une chaleur sèche, continue, implacable, une poussière qui s'étend sur tout, qui pénètre la bouche, le nez, les poumons ; une fatigue de chaque heure ; une nervosité qui ne sait à quoi s'en prendre ; la fièvre qui rôde autour de vous et que l'on sent venir à l'heure où le soleil descend ; et, au milieu de ces semaines accablantes, des jours délicieux et des nuits fraîches, des nuits froides où l'on grelotte presque dans les ombreux jardins de Schimran au pied de la montagne où coulent des eaux abondantes ; voilà le souvenir de mon été persan. Vers le commencement de septembre,

je songeai au départ. Mais une humeur inquiète m'empêchait de rentrer simplement au logis par l'excellente route postale qui va de Téhéran à Enzeli sur la mer Caspienne. Je voulais aller plus loin vers l'est voir Mesched la Sainte, l'éblouissante Boukhara et la plus belle Samarkande, la ville impériale de Timour-Leng. Je voulais profiter des jours dorés de l'automne en Perse pour voyager encore... Et je me penche sur des cartes, et je compare des itinéraires.

Pour aller à Mesched, il y a la route à voitures qui longe au sud la grande chaîne de l'Elbourz. On y trouve des chevaux aux relais et l'on arrive à Mesched en une dizaine de jours. Mais le trajet est monotone et sans intérêt.

Il est une autre voie plus hasardeuse qui n'est qu'une piste de caravanes. Elle gagne par les montagnes un des petits ports au sud de la mer Caspienne, Mesched-Isser ou Bender-Guez. Là, un vapeur russe, une fois la semaine, vous conduit à Krasnovodsk, tête de ligne du chemin de fer transcaspien. La piste muletière qui part de Téhéran contourne le Demavend et mène par une vallée élevée, étroite, difficile, aux forêts impénétrables du versant caspien, à la jungle et à la plaine fiévreuse et riche du Mazandéran. Cette route est une des plus fatigantes qui soient. Mais elle est célèbre pour la beauté des sites qu'elle traverse et les magnifiques contrastes qu'elle offre au voyageur. Elle s'appelle la route du Mazandéran. C'est elle que je choisis.

Il faut organiser ma petite caravane. La chose m'est rendue facile par les Toumaniantz, riches Arméniens persans de Bakou et de Téhéran qui font de grandes affaires en Perse, en exportent des fruits secs et se servent pour acheminer leurs transports de la route que je vais prendre. Ils me trouvent un tcharvadar qui, pour un prix raisonnable, se charge de me conduire à Mesched-Isser. Le tcharvadar a quatre chevaux habitués à ce trajet. La bête qu'il me destine est un petit cheval bai, mince et robuste à la fois, aux jambes fines, à la tête intelligente. Un cheval portera mon cuisinier ; le troisième mes bagages et mes vivres, et le muletier montera le quatrième. Dans de longues conversations, nous fixons le jour du départ et le nombre des étapes. Il est convenu que nous ferons un détour pour aller voir la très ancienne ville de Demavend qui n'est pas sur mon itinéraire et que j'y coucherai. Le ministre de l'Inté-

rieur, Sardar Assad, me promet deux cosaques persans pour la première étape de nuit en quittant Téhéran. Au lendemain de la révolution, les environs de la ville sont peu sûrs. On y détrousse les voyageurs, à main armée, même dans le quartier européen de Schimran. J'ai trouvé, non sans peine, un domestique à tout faire qui me servira d'interprète et de cuisinier. C'est un grand garçon tout jeune, Elias, qui est juif et m'est recommandé par le directeur de l'excellente école de l'Alliance israélite. Il achète une marmite, des vivres. J'ai une lampe à alcool pour faire la cuisine. Le domestique qui m'a servi jusqu'alors à Téhéran, le petit Morteza, est triste parce qu'il ne part pas avec celui qu'il appelle « mon maître ». Du jour où il entra à mon service, il n'eut plus qu'une idée : venir avec moi à Paris. Une fois, il s'est risqué à me le demander. « N'y songe pas, lui ai-je répondu. Tu peux vendre du français en Perse ; mais du persan à Paris, c'est plus difficile. »

Quand je prépare mon voyage au Mazandéran, je lui annonce que je ne l'emmènerai pas. « Que faire de toi? je serai obligé de te soigner. Tu ne sais ni voyager, ni faire la cuisine, ni préparer les bagages. » Morteza est au désespoir.

Le jour du départ arrive. J'emballe mes vêtements et mes provisions moi-même devant Morteza qui me regarde. A deux heures, les domestiques de mon hôte m'appellent. Ils ont l'air terrifié ! Quel malheur est survenu? Je les suis au jardin.

Miniature persane : sous un grand platane, assises sur l'herbe près d'un ruisseau au bord duquel se dressent de beaux iris sombres, deux femmes vêtues de noir et voilées sont assises et pleurent. A côté d'elles, l'ami de mon nouveau domestique Elias que j'attends est debout, les yeux baissés, la figure triste. Que s'est-il passé? Il s'approche de moi et d'une voix en deuil, il m'apprend qu'Elias est tombé d'un âne ce matin en descendant de Schimran et s'est cassé l'épine dorsale. Il agonise en cet instant et ce sont ses tantes qui là, devant moi, mêlent leurs larmes à l'eau du ruisseau.

Tout aussitôt, je sais qu'il ment, qu'il y a là une scène organisée pour me tromper. Mais que faire? Je ne puis contraindre Elias, caché dans quelque coin du quartier juif, à m'accompagner malgré lui. Qu'est-ce qui a pu l'empêcher

à la dernière minute de faire ce voyage qui le tentait si fort? J'en ai eu peu après l'explication. Le bruit s'était répandu dans Téhéran que des Bakhtyares anciennement au service du chah s'étaient réfugiés au nombre de quelques milliers dans les montagnes au-dessus de la capitale, qu'ils tenaient les routes, tuaient et détroussaient les voyageurs. La peur avait été plus forte en Elias que le désir de voyager... Je me tourne vers Morteza.

— Voici ta chance, lui dis-je. Si tu es prêt à partir dans trois heures, je t'emmène.

— Jusqu'à Paris? dit le petit Morteza tremblant d'émotion.

— Jusqu'à Samarkande, si tu le veux, et pas plus loin. Voici cent francs pour t'équiper. C'est oui ou non, tout de suite.

C'est oui, et à six heures, nous sommes là dans la cour du palais à charger les chevaux. Sur le bât d'un cheval, on met le sac des vivres, puis une grande couverture rouge, molletonnée, immense. Qu'est cela? C'est le lit nuptial de mon jeune domestique. N'osant passer chez lui dire adieu à ses parents qui l'auraient empêché de partir, il a fait voler son lit par un ami. Lorsque, petit enfant, on me lisait dans l'Évangile le récit de la guérison du paralytique et qu'on arrivait à la parole de Notre-Seigneur : « Prends ton lit et marche », je m'étonnais du désir de compliquer ce beau miracle en obligeant le ressuscité à porter un lit incommode et lourd à la façon des nôtres. Depuis que j'ai voyagé en Orient et que j'ai vu le lit de noces de Morteza, je ne suis plus surpris.

Morteza va partir, et, à chaque minute, il tremble à l'idée que ses parents avertis enverront les anciens de la communauté juive le réclamer au moment même où il s'affranchit.

Enfin l'heure est venue, le soleil baisse, les cosaques de Sardar Assad sont là. Je monte à cheval : Morteza se fait hisser sur sa bête par le tcharvadar et nous voilà, au crépuscule, ayant passé la porte de Dochan-Tépé, sur la route du Mazandéran. Elle file vers le nord-est, laissant à droite Dochan-Tépé, « la montagne aux lièvres », une des résidences d'été du chah. Le désert commence aux portes mêmes de la ville. Dès qu'on est hors des murs, ce n'est plus que sables et pierres.

Le gris de la nuit couvre déjà la plaine stérile où nous

sommes. En face de nous, les montagnes sont encore bleues et le cône immense du Demavend que des traînées verticales de neige sillonnent accroche ce qui reste de lumière dans le ciel.

Le tcharvadar a réparti les bagages sur deux bêtes, profitant de ce que nous avons un cheval disponible, car un ami d'Elias devait nous accompagner et, comme lui, tremble de peur au fond du quartier juif. Parfois le tcharvadar monte sur une de ses bêtes, mais, à l'ordinaire, il préfère marcher et les pousser devant lui. Il va d'un pas souple et extraordinairement rapide. La résistance de ces hommes est étonnante. Ils couvrent des étapes de huit à dix lieues, dans le désert ou dans la montagne, par la chaleur ou par le froid. A l'étape, un bol de riz ; aux haltes, sur le chemin, quelques verres d'un thé très sucré leur suffisent et parfois, lorsque la fatigue est trop grande, quelques bouffées d'opium.

Dans la nuit, nous arrivons à la première chaîne de collines ; la lune est aux trois quarts cachée par de petits nuages gris pommelés. La piste maintenant est plus étroite. Devant nous, à une faible distance, des nuages de poussière se lèvent. Mes braves cosaques partent au galop en éclaireurs, le fusil à la main. C'est une caravane qui approche ; une centaine de chameaux avancent lentement, hochant la tête avec cet air de doute mélancolique auquel les siècles n'ont pas apporté d'apaisement. Nos chevaux s'apeurent. A ceux qui pensent que le monde donne le tableau d'une harmonie préétablie, je livre le petit fait suivant. De toute éternité, sur les routes d'Asie, chevaux et chameaux ont cheminé côte à côte. Mais le cheval n'a jamais pu s'habituer à l'odeur que dégage ce quadrupède bossu, et le tient en horreur.

De voleurs, pas l'ombre. Seul un homme armé nous croise fièrement. Vers minuit, nous voici au petit village de Kémard où nous passons quelques heures. Au caravansérail, j'ai une chambre sur une terrasse. Tandis que Morteza étend son lit par terre, je place mon mince matelas de kapok sur une terrasse branlante et trouble le sommeil des poules, légitimes possesseurs de ce lieu.

Avant cinq heures du matin, l'impérieux tcharvadar est là. C'est la nuit encore, une nuit fraîche et splendide qui déjà s'éclaire à l'orient.

Nous nous levons péniblement, faisons nos bagages, roulons nos lits et descendons prendre le thé dans la taverne

à la porte du caravansérail. Nous y trouvons un Persan à la figure grêlée dont la mule est attachée à un piquet. Morteza, tout à sa crainte d'être ramené à Téhéran, tressaille, car il voit dans cet homme un émissaire envoyé par ses parents. Mais non, c'est simplement un marchand de Barfourouche, capitale du Mazandéran, qui veut faire la route sous ma protection. Averti par son ami le tcharvadar, il a quitté Téhéran hier dans la matinée. A Téhéran, j'aurais pu le refuser ; ici, je ne puis que l'accepter, ce que je fais avec bonne grâce. Il m'apprend qu'il a à une étape devant lui une caravane chargée d'étoffes achetées dans la capitale et qu'il vendra dans le Mazandéran. Il est inquiet sur le sort de ses marchandises et ne songe qu'à rejoindre la caravane à laquelle la présence d'un Farengui assurera, pense-t-il, quelque protection. La présence de mes cosaques lui est agréable. Aussi n'est-il pas enchanté lorsque, à peine sorti de Kémard, je les paie et les renvoie à Téhéran. Ici, une fois de plus, Morteza est contre moi et me presse de les garder. Mais la présence de ces soldats me paraît inutile. S'il y a vraiment des Bakhtyares sur la route, mes cosaques s'enfuiront. S'il n'y en a pas...

Nous cheminons ce matin sur une piste assez large, au pied de la première grande chaîne de l'Elbourz. Le soleil s'est levé ; il est brûlant, bientôt presque insupportable. Pas un arbre dans ce désert rocailleux. Nous avançons lentement, en silence. Vers onze heures, nous sommes à une croisée de chemins. A gauche, le sentier monte en lacets sur le flanc de la montagne. C'est la route des caravanes pour Pelaur, seconde étape dans le trajet de Téhéran à Mesched-Isser.

Ici le tcharvadar intervient et je commence à apprendre à le connaître. C'est un homme de peu de mots, mais obstiné et auquel personne ne résiste. Il entreprend de me faire renoncer à la visite de la charmante ville de Demavend. Il était convenu que nous y passerions notre seconde nuit. Mais depuis vingt ans que le tcharvadar va de Téhéran à la Caspienne, il n'a jamais dévié de sa route qui ne passe pas par Demavend. Je le rappelle aux clauses de notre contrat. Demavend est sur notre itinéraire. C'est, au dire de Gobineau, une des villes les plus anciennes du monde. J'y veux finir la journée ; j'y veux passer la nuit dans un beau jardin le long d'un clair ruisseau. Nous aurons fait une étape de sept heures sous un soleil ardent. J'évoque

les eaux courantes et les frais vergers qui me sont dus. Je ne renoncerai pas à Demavend. Morteza est — cela va sans dire — pour le tcharvadar. Je pousse mon cheval à droite et la petite caravane m'obéit dans un silence morne.

Le tcharvadar qui médite sa revanche passe le premier ; le marchand de Barfourouche suit sous son parapluie ouvert ; puis moi, puis Morteza, juché sur son lit nuptial, ses yeux malades cachés sous des lunettes noires. Il tient aussi un parapluie ouvert. Quel parapluie ! Il n'a plus que cinq baleines ; le coton en est déchiré par places, le manche cassé. Le tout tient ensemble par miracle. Parfois Morteza laisse tomber son riflard et, par surcroît, tombe avec lui ! Il faut arrêter la caravane, car le malheureux ne peut regrimper seul sur sa monture.

Trois heures encore de marche dans la chaleur du jour pour arriver à l'étape. A une heure et demie, nous apercevons au loin, au pied des montagnes, dans le plus délicieux des sites, des arbres, des jardins, des maisons. Nous sommes enfin à Demavend, à moitié cuits, à moitié morts, incapables de faire un pas de plus. Nous nous couchons au pied d'un platane dans une clairière où coule un ruisseau. Nous envoyons — fâcheuse inspiration — le tcharvadar nous chercher un gîte pour la nuit. Après une demi-heure de repos, je remonte le cours du ruisseau et je trouve enfin une fontaine profonde dans laquelle un torrent tombe en bloc de trois mètres de haut. Je me baigne, je me douche dans l'eau fraîche qui vient de la montagne. Puis à l'ombre d'un platane, c'est un repas sommaire, quelques biscuits secs, de la confiture, un peu de foie gras, et des verres de thé léger qui n'apaisent pas notre soif.

Maintenant, nous allons visiter Demavend. O l'étrange et charmante ville qui ne ressemble à aucune autre ! Elle se cache au creux des montagnes dont les flancs nus et rocheux l'entourent de toutes parts. De ces montagnes, les eaux coulent abondantes vers la ville. Ce ne sont que canaux, ruisseaux, rivières qui murmurent gaiement sur les pierres. Ce ne sont qu'arbres, arbustes et fleurs, vergers et jardins. Il y a là des chênes et des platanes cinq ou six fois centenaires, aux troncs énormes, couverts de rides profondes, aux branches lourdes, et de jeunes et frémissants peupliers d'une fierté innocente que le moindre vent agite et dont le frais feuillage ne cesse de murmurer. Ces verdures

sombres ou claires s'enlèvent vivement sur les tons ocres, bistres et roux des pierres qui tapissent les pentes des montagnes voisines. Les eaux ne sont pas réservées aux jardins qui entourent la ville. Elles pénètrent tumultueusement au cœur de Demavend et la rue principale est faite de deux chemins étroits en bordure des maisons, le long d'une rivière profonde et noire sous les saules séculaires qui y trempent leurs branches lasses. Voilà une ville unique en Perse et la surprise qu'elle nous apporte au sortir des solitudes désertiques, je la ressens encore à présent.

Demavend a deux mosquées de l'époque mongole qui se terminent non en coupole, mais en pointe écourtée, et sont recouvertes de faïences de briques bleues. Elles me sont fermées comme toutes les mosquées de Perse.

A l'orient, dominant la ville, une colline abrupte forme une sorte de terrasse en blocs cyclopéens. Il me paraît impossible d'y voir l'œuvre des hommes. C'est là un caprice de la nature, un arrangement réussi et régulier dans les millions d'essais qui n'ont eu pour résultat que chaos et désordre. Le comte de Gobineau pense que, quand les Aryens de l'Asie centrale franchirent la grande chaîne de montagnes qui va de l'Himalaya au Caucase et forme l'épine dorsale de la terre asiatique, ils s'arrêtèrent d'abord dans les derniers contreforts de l'Elbourz, aux limites du plateau iranien. Le murmure des eaux et des feuillages les invita au repos et, à la place où je suis aujourd'hui, ils élevèrent leur premier poste avancé aux confins de l'Iran. Sur cette plate-forme de rochers qui se dresse au-dessus de moi, Gobineau évoque les cérémonies quotidiennes de leur culte et voit les hommes de la Pure Doctrine venant sonner de la trompe avant le jour et appeler la venue du soleil, roi de ces pays brûlés.

Tandis que j'erre dans l'ombre délicieuse de la ville la plus ancienne du monde, ma pensée suit les nobles imaginations de Gobineau et se laisse emporter à son tour vers l'époque lointaine où la première civilisation est apparue sur ce sol. Une des grandes étapes de l'histoire s'est faite ici et la fondation de Demavend a marqué le passage de l'état nomade à celui où l'homme s'est fixé et a créé la cité.

Mais je suis brusquement enlevé au royaume des rêves où je me plais. J'apprends soudain qu'il n'y a sur route en

Perse qu'un maître : le tcharvadar. Il a décidé de coucher à Pelaur où, de mémoire de chamelier, les caravanes de Téhéran font leur seconde étape. Ni les charmes de Demavend, ni ma fatigue, ni la sienne, ni l'éreintement de ses bêtes, ne peuvent le faire changer d'idée. Profitant de l'heure de repos que j'ai prise au bord du ruisseau, il a donné le mot aux habitants de la ville, et, où que je me présente, on me refuse le gîte. Morteza n'est pas le valet ingénieux propre à dénouer une intrigue. Il trouve toujours des raisons à ajouter à celles de mes contradicteurs. Les Persans refusent calmement de recevoir un Farengui. Le tcharvadar se tient à l'écart. Quand il me voit lassé de ces refus successifs, il approche et, en quatre mots, expose son plan. Le col que je vois au haut de la montagne, il ne faut que deux heures pour l'atteindre. Derrière le col même est Pelaur ; il m'y assure d'un bon gîte ; des maisons de thé accueillantes m'y recevront. Si nous partons tout de suite, nous y serons avant le coucher du soleil. Cet homme habile et tenace a raison de moi. Malgré l'horreur de remonter sur une inconfortable selle persane aux étriers trop courts, je suis contraint de le suivre, et, à quatre heures, après une trop courte halte dans la ville inoubliable, nous voici de nouveau en file sur le chemin de la montagne.

L'étroite vallée que nous remontons est charmante ; ce ne sont que vergers arrosés par des eaux courantes au bord desquels s'élèvent mille saules tordus. Que de verdure, que de fraîcheur, après la matinée où nous avons failli périr de chaleur dans le désert !

Au sortir de la vallée, nous sommes au pied de la première chaîne qui se dresse droite, d'un seul élan, devant nous. Sur un éboulis de sables et de pierres, le chemin muletier trace un mince lacet qui va et vient en serpentant. Au sommet de la montagne, une petite chapelle, un imamzadé, montre le haut du col. Il est à près de trois mille mètres. Nous grimpons lentement ; le soleil s'abaisse ; l'air prend une transparence ambrée et cristalline d'une merveilleuse pureté. Au-dessous de nous, un paysage toujours plus vaste s'étend devant nos yeux. Dans la vallée fertile que nous venons de quitter, les grandes taches des champs se dessinent régulières et nettes. Voici, blottie à nos pieds, la ville de Demavend, ses mosquées bleues, ses arbres, puis, autour d'elle, un monde troublé et confus de rocs, de collines, de

montagnes, de pics aigus, tout un chaos passionné, fantastique, de formes déchiquetées et de couleurs allant des bruns rouges du porphyre aux traînées jaune vif du soufre. De l'imamzadé que nous atteignons à l'instant où le soleil se couche, c'est une vue étendue sur l'Iran, sur les vallées étroites où les arbres sont serrés le long des rivières, sur les déserts qui s'étendent au loin, sur les montagnes bouleversées qui semblent avoir été figées dans la mort au moment des convulsions les plus terribles d'un monde en formation. Les derniers rayons du soleil presque horizontaux animent la scène immense que je contemple.

Je reste là, dans l'air subitement glacé qui souffle sur le col, à voir la nuit monter du fond de la terre. La petite ville dont les arbres cachent les maisons, les vallées, les champs, s'enveloppent d'un linceul d'un gris délicat. Puis l'ombre fait l'ascension des montagnes et grimpe vers moi. Ici un roc rouge se défend encore et brille d'un feu sombre sur le ciel azuré ; là une coulée de soufre se dessine au flanc d'un pic. Les voiles de la nuit recouvrent enfin le paysage entier. L'Iran dort devant mes yeux.

Maintenant, il faut poursuivre notre chemin. La crête où nous sommes est étroite comme une lame de rasoir. Le terrain au nord dévale dans la direction de la vallée du Lar où je trouverai Pelaur. Mais je n'aperçois ni le fleuve, ni le village promis. Pour nous dégourdir les jambes, nous commençons la descente à pied. Mais bientôt la piste étroite entre dans les rochers et devient difficile. La nuit déjà est sur nous avec la rapidité propre à ces climats qui ne connaissent pas les crépuscules. Il faut remonter à cheval, car nos bêtes y voient mieux que nous dans l'obscurité et nous voici tous en selle, même le tcharvadar, dans un chemin de casse-cou, descendant en pente raide et zigzaguée à travers les rochers par une nuit si noire que je distingue à peine la tête de ma monture et pas du tout le bout de mes jambes. Mon cheval va lentement, cherchant du pied un sol qui ne s'éboule pas ; parfois il glisse des quatre pieds et arrivé au bas du rocher s'arrête un instant. Je ne vois rien, je suis comme sur le bord d'un gouffre, et je sens alors trembler entre mes jambes les flancs du courageux animal. Penché en arrière, je lui laisse la bride sur le cou et, ne pouvant faire mieux, m'en remets à lui. Nous sommes, autant que j'en puis juger, dans une gorge étroite ; parfois, j'entends, au

bruit des sabots de mon cheval, que nous traversons un cours d'eau dont les rives dans ce désert de pierres trouvent moyen d'être bourbeuses. Voilà une heure que nous cheminons ainsi, et nous n'apercevons même pas dans le lointain les lumières de Pelaur. J'apostrophe le tcharvadar. Grâce à son obstination et à ses mensonges, nous voici parcourant en pleine nuit un chemin qui est dangereux même de jour, risquant à chaque pas de nous rompre les os. La fatigue nous accable ; nos malheureux chevaux n'en peuvent plus ; ils avancent lentement en file, chacun le nez sur la croupe de celui qui le précède. En tête, le marchand de Barfourouche dont la bête a fait trente fois la route du Mazandéran, puis moi, puis Morteza, le cheval de bagages, et enfin l'indifférent muletier. Que ne sommes-nous couchés dans un caravansérail à Demavend à écouter le bruissement des saules au-dessus des eaux ! Enfin, au loin, dans un fond de vallée, une lumière brille, c'est Pelaur.

Il nous faut encore plus d'une demi-heure pour y atteindre. Nous traversons un pont en dos d'âne ; au-dessus de nous, le fracas d'une rivière retentissante. Nous sommes au-dessus du Lar. Puis quelques maisons misérables ; nous voici arrivés. Nous avons quitté Kémard avant l'aube ; nous n'avons fait qu'une brève halte à Demavend ; il est passé dix heures. Nous avons eu le soleil et la chaleur en plein midi ; dans la nuit nous sommes descendus aux enfers. J'attends le gîte convenable promis par le tcharvadar. Il m'introduit dans une salle basse, puante, qui sert de refuge à cinq ou six muletiers pouilleux. A-t-il parmi eux quelque petit ânier de son goût? Sinon, pourquoi Pelaur quand nous avions Demavend? Il faudra dormir dans cette pièce où j'étouffe. J'installe ma moustiquaire près d'une porte que j'ouvre et l'air froid de la nuit me rafraîchit. Mais avant de dormir, il faut manger. Pelaur n'a rien pour nous, pas même un œuf. J'ouvre une boîte de saumon et en offre la moitié à Morteza. Mon petit domestique qui a maigri encore à l'étape dure d'aujourd'hui recule devant le mets que je lui présente. Comment se nourrirait-il d'une bête qui n'a pas été tuée suivant les rites de la loi de Moïse? Il faut pourtant manger ; je n'ai pour tout le voyage que des conserves et le malheureux Morteza, après s'en être excusé auprès de Dieu, mange au pied du Demavend du saumon d'Écosse. De l'eau bout dans de petites théières. Nous faisons du thé et une

fois restaurés, c'est le sommeil après de si extrêmes fatigues.

Repos bref sur le sol dur. En pleine nuit, à quatre heures, l'impitoyable tcharvadar me réveille. Je proteste ; je veux encore un peu de repos. Le jour ne se lève qu'à six heures. Mais mon homme a tôt fait d'effrayer Morteza qui, à sa suite, m'explique la nécessité de partir sans retard, car nous devons traverser un passage difficile, le long d'un précipice, et il ne faut pas y croiser les caravanes venant du village de Reney où nous allons.

Nous voici en selle, avant l'aube, lourds encore de la fatigue de la veille. Morteza se plaint d'avoir été la proie de mille moustiques venimeux. Il est couvert de boutons et grelotte de fièvre.

Une fois l'aurore venue, je me rends compte de la position de Pelaur. C'est un misérable village, aux maisons de boue séchée, au bord du Lar. Nous sommes en pleine montagne. A notre gauche, les derniers contreforts du Demavend ; à notre droite, la rivière, puis les crêtes d'où nous sommes descendus hier dans la nuit. Le sentier que nous suivons est escarpé et couvert de grosses pierres qui roulent sous les pieds de nos chevaux. Je m'étonne à voir le nombre de voyageurs qui sont déjà sur route. Nous devançons plusieurs caravanes, et non sans difficulté, car le sentier étroit est serré entre la montagne et un ravin profond. Nous passons, croisant ainsi des files d'ânes aux lourdes charges qui débordent, des troupeaux de moutons et de chèvres, des villageois emmenant avec eux femmes et enfants. Le sentier monte et descend avec brusquerie, accroché aux flancs mêmes du Demavend, dont la masse unique s'élève sans un ressaut. Quelques grands champs de neige le couvrent çà et là. Autour de la tête du vieux volcan s'amassent des nuages légers ; un peu de fumée sort sur le côté de la montagne. A notre droite, un précipice de cinq ou six cents mètres, une gorge étroite au fond de laquelle court le Tchilik, rivière que nous suivrons pendant plusieurs jours. Par places, le soleil éclaire ses eaux tumultueuses qui jettent une clarté d'argent dans l'ombre du ravin. Plus loin, la vallée s'élargit un peu. Les versants se couvrent de gazon et d'arbres. Parfois un village apparaît. Vu de si haut, il semble une taupinière. Les moindres détails et les plans différents du terrain apparaissent avec netteté dans l'atmosphère d'une pureté cristalline.

Pendant toute la matinée, nous suivons le même sentier qui domine de haut la vallée. Et au fond du ravin, à cinq cents mètres plus bas, les eaux bondissantes du Tchilik nous accompagnent dans notre course aventureuse. Vers onze heures, nous sommes à Reney, l'étape brève du milieu du jour. Reney est un charmant petit village sur le flanc de la montagne. Ses maisons sont construites en terrasses, ses jardins retenus par des murs de pierres. Des sources jaillissent dans ses vergers. Une maison de thé nous accueille. Un ruisseau emprisonné court sur les dalles et s'étale dans un petit bassin circulaire au milieu de la salle avant d'aller se précipiter sur le chemin. L'hôtelier courtois a des œufs frais ; le samovar bout. Nous avons une boîte de biscuits secs, un pot de confitures et déjeunons frugalement. Morteza est plus fatigué que moi. Il est malade et couvert de petits boutons rouges. Les habitués du café le regardent avec intérêt et discutent sur sa maladie. Ils finissent par conclure qu'il a été dévoré, la nuit dernière, par les moustiques dangereux aux étrangers, mais contre lesquels ils sont, eux, vaccinés. Le seul traitement est de s'abstenir de viande et de ne boire que du lait. Mais, soudain, je découvre quelle est la maladie de mon malheureux domestique. Il a la poitrine remplie de petites plaques rouges ; ce ne sont pas les moustiques qui l'ont piqué sous ses vêtements. Non, Morteza a la fièvre urticaire, parce qu'il a mangé pour la première fois de sa vie de la chair conservée, de la chair d'un animal qui n'a pas été tué suivant les prescriptions de sa religion. Le saumon en boîte est cause de la fièvre qui agite cet infortuné petit juif.

Mais Morteza, dans son malheur, triomphe. Sa chair malade ne montre-t-elle pas la supériorité de la loi mosaïste? Il l'a bravée, mais Jéhovah a voulu que la punition fût éclatante aux yeux de tous, même de l'infidèle que je suis. Morteza souffre dans son corps ; mais son âme est transportée de joie. Le Dieu des juifs l'emporte sur Celui des chrétiens.

Les gens du pays réunis dans la charmante salle qui s'ouvre sur la vallée profonde nous traitent avec politesse. Ils ne sont pas habitués à voir des étrangers. Qui serait assez ennemi de soi-même pour choisir le chemin muletier du Mazandéran aujourd'hui qu'une route carrossable relie Téhéran à la mer Caspienne par Kazvin et Resht?

Je leur demande la longueur du trajet jusqu'à Baidjoun

où nous devons coucher. Le tcharvadar m'a trompé déjà deux fois. Il ne me trompera pas une troisième. Il faut environ trois heures et demie pour gagner Baidjoun.

Dès midi, l'infatigable muletier veut se remettre en route. Je m'y refuse. Nous partirons juste à temps pour arriver à l'étape au coucher du soleil. Et comme je sais que le tcharvadar ne me laissera pas la paix avant le départ et qu'il trouvera le moyen de mettre le crédule Morteza de son côté, je m'évade du café en compagnie de deux aimables hôtes qui promettent à ma fatigue un frais jardin où reposer. Je les suis de terrasse en terrasse, et Morteza sur mes talons, et je m'arrête au bord d'un ruisseau coulant sous les arbres.

La journée est radieuse. Je vois entre les branches la vallée s'abaisser au-dessous de moi brusquement ; la rivière distante s'en aller au loin en mince filet d'argent qui brille au soleil. Les montagnes en face de moi ferment l'horizon. L'air est chaud, mais sec et léger ; une atmosphère d'un gris tirant sur le bleu baigne ce vaste et tranquille paysage. Je reste étendu, mais je ne puis dormir, car à ma fatigue se mêle un énervement que connaissent ceux qui ont voyagé en Perse. C'est une tension des nerfs telle qu'il semble qu'à chaque instant on va éclater de fureur ou tomber d'accablement.

Morteza, non loin de moi, la figure rougie par la poussée d'urticaire, médite. Il songe à la petite maison du quartier juif qu'il a quittée. Après les crêtes et les précipices qu'il a fallu franchir pour gagner le lieu où nous sommes, Morteza se sent enfin hors de l'atteinte de ses parents. Il en oublie les fatigues et la peur qui, bien qu'il n'ose m'en parler, le poigne, la peur d'être arrêté sur ces chemins déserts par des brigands. Pour l'instant, il ne voit qu'une chose : il voyage avec son maître vénéré ; il va quitter la Perse ; il arrivera sans doute à Paris. Cependant le souci immédiat de se procurer sur la route une nourriture orthodoxe l'accable... Morteza, à cette heure, parlerait volontiers. Il a besoin de prononcer quelques paroles sentencieuses sur nous-mêmes. Mais je n'ai pas envie de l'entendre, et nous restons immobiles dans le silence de ce bel après-midi, tandis qu'autour de nous d'énormes lézards, de véritables monstres, rassurés par le calme de ces lieux, sortent de dessous les pierres et se chauffent au soleil. Ils sont revêtus d'une armure composée de larges plaques vertes et semblent des animaux

préhistoriques à leur place dans un paysage qui n'a pas changé depuis les premiers jours du monde et où nous seuls constituons un vivant anachronisme. Je songe à l'éloignement prodigieux où je suis de ceux que j'aime. Pourquoi les avoir quittés? Quelle est la force mystérieuse qui m'a poussé dans ces aventures lointaines, qui m'a mené à l'extrême de cet isolement et de cette fatigue, quasi perdu dans un repli des montagnes farouches qui séparent l'Asie centrale de l'Iran, sans un ami, sans un compagnon avec qui échanger une parole, en compagnie du seul, misérable et presque repoussant, Morteza. Pourquoi suis-je parti? Je suis couché, avec un peu de fièvre, sur la vieille terre d'Asie dont les secrets enchantements opèrent à la façon d'un dictame. Je suis là, par ce chaud et clair après-midi, sur l'un des plus puissants volcans du monde ancien dont le panache de feu épouvantait dans la nuit et guidait les premiers hommes venus du lointain des terres mongoles. Qu'est-ce que ma vie qui goûte un précaire repos sur le sein dur de cette vieille nourrice des peuples? Comment penser à soi sur cette terre qui murmure le néant des espoirs qui ont bercé les hommes pendant des milliers de siècles? Ne plus bouger?... Attendre?... Quoi?... On ne sait pas.

Et tandis que dans un accablement morne mais qui n'est pas sans charme, je médite ainsi, la grande figure brunie du tcharvadar s'interpose entre moi et le ciel pâle. Cet homme tenace a découvert ma retraite. Mes rêves, il ne veut pas les connaître ; il les repousse du pied. La réalité, c'est l'étape à faire, trois heures encore d'une chevauchée dangereuse. Je n'ai droit au repos qu'à Baidjoun. Ce muletier n'a qu'une idée : arriver au terme du voyage. Il est taciturne et ne desserre pas les lèvres. Il ne cause avec personne d'entre nous. Lorsque l'heure du départ a sonné, il se contente le plus souvent de faire signe à Morteza. Le plus qu'il en dit est : « Il faut partir », ou « c'est l'heure ». Jamais plus.

Ce sont les trois mots dont il interrompt ma rêverie. « Il faut partir. » Il faut gagner l'étape du soir, et, demain, on ajoutera aux étapes passées une étape nouvelle, et ainsi de suite. Ce qui compte, ce sont les pas sur la route...

CLAUDE ANET.

(*A suivre.*)

L'avion de demain

L'ÉTUDE de la situation actuelle de l'aviation, la comparaison entre les résultats déjà obtenus et les buts poursuivis, la mise en parallèle des prévisions théoriques et des réalisations techniques, conduisent l'observateur à des remarques singulièrement attachantes sur les rapports de la science et du réel. Il semble hors de doute que l'empirisme a, dans ce domaine, constamment précédé la science et, qu'en aucun cas, la théorie n'a jusqu'ici fait faire, à cette emprise des airs que l'homme recherche, un progrès véritablement considérable. On peut même prétendre que c'est contre la science que se sont réalisés les premiers vols. Comment cela peut-il être?... Nous touchons un des points les plus obscurs de la philosophie scientifique et, proprement, de sa métaphysique, car il intéresse directement la nature même de ce qu'on appelle la science.

Pour quiconque, en effet, considère que la science est infaillible, qu'elle atteint l'essence et la vérité des choses, que toute loi démontrée par certaines expériences jugées valables est désormais acquise définitivement ainsi que le corps d'hypothèses et de théories dont elle fait partie, le danger sera grand de conclure du particulier au général, d'induire du simple au complexe ; un tel homme n'aura pas présente à l'esprit cette salutaire idée que, la loi scientifique n'étant qu'une représentation, toute extension de cette loi

aboutit non pas à une extension de conquête certaine du réel, mais simplement à donner de celui-ci une représentation plus pâle, moins commode et souvent plus dangereuse.

Nous allons voir comment, faute de ce sens de la contingence, la maîtrise de l'air fut retardée d'un siècle.

C'est le génie de Newton qui fonda les bases de l'aérodynamique comme il fonda celles de l'astronomie générale et celles de l'optique physique.

Les lois de Newton, sous leur forme la plus générale, sont au nombre de cinq et définissent la résistance qu'oppose au mouvement d'une surface plane le fluide qui la baigne. Ces lois furent reconnues exactes par maints expérimentateurs, sauf l'une qui est relative à l'influence de l'angle d'attaque et où l'on dut remplacer l'expression simple d'une ligne trigonométrique par une combinaison complexe où entrent cette ligne et son carré. Ceci était déjà fort instructif ; cela arrive fréquemment. Quelque savant s'est un jour posé le problème suivant, par exemple : si on soumet un corps mobile à une force constante qui lui imprime à chaque instant une vitesse connue, ne pourra-t-on, sans avoir recours à l'expérience, connaître ce qu'on appelle son *accélération*, c'est-à-dire l'accroissement de vitesse réalisé à chaque seconde par ce moyen? Si, sans doute ; il suffit de disposer d'entités mathématiques assez souples pour traduire les résultats des expériences. Or, on possède des expressions algébriques ingénieuses qu'on nomme *dérivées* et qui se déduisent d'autres expressions par des opérations faciles ; chaque dérivée peut engendrer une nouvelle dérivée de degré moindre suivant ce mécanisme. Le savant a pensé que, dans cet arsenal des dérivées, il avait la chance de trouver la forme qui traduirait fidèlement le résultat de l'expérience par rapport à l'accélération. Une expression simple ne donnant rien, on en a pris la dérivée : ce n'était pas cela ; on a dérivé une seconde fois : cela a *collé*. Bien ; la dérivée seconde représentera donc l'accélération. Si la dérivée seconde n'avait pas *collé*, on aurait essayé la troisième, la quatrième... ou cherché parmi des *opérateurs* mathématiques autres que les dérivées celui qui représentait le plus commodément les résultats de l'expérience.

Les expériences instituées pour vérifier la loi de Newton démontrèrent que l'approximation fournie par cette loi

était insuffisante. Dans l'esprit que je viens d'indiquer, mais sans qu'il fût besoin de recourir aux dérivées, on essaya de nouvelles formules et, actuellement, on s'est arrêté à une expression, assez compliquée et confuse, qui, n'éveillant pas d'analogie, ne parle pas à l'imagination et, par suite, ne permet guère de prévoir une théorie simple et commode. Dès ce moment, on aurait dû se méfier. Étudiée sous cette forme, la résistance du fluide ne promettait pas d'hypothèse féconde. Mais, en dépit de sa complication, la formule donnait bien (malheureusement) les chiffres de l'expérience. Et, en vertu du dogme de la concordance de la science et du réel, de cette infaillibilité de la science dont le sceptique Renan fut le représentant le plus tenace et le plus éloquent, on ne chercha pas dans une autre voie. On tenait une loi assurée, on possédait le réel, à quoi bon chercher autre chose?

De cette erreur de conception devait découler une autre tout naturellement. Les lois de Newton concernent le déplacement dans l'air de surfaces planes. Qu'adviendrait-il dans le cas d'une surface *presque* plane? L'habitude de l'induction, instrument familier au savant, fit considérer par celui-ci que la surface plane n'est autre chose que la limite de la surface courbe ; par conséquent, les lois de la surface *presque* plane ne diffèrent de celles de la surface plane que par un iota ; l'adjonction d'un simple coefficient devra suffire pour rendre applicables aux surfaces presque planes les formules établies pour les surfaces planes. On le voit : le désir d'étendre la théorie en affaiblit déjà la valeur et paralyse le chercheur ; le voici inexorablement guidé par des formules sans simplicité (puisqu'il y intervient des coefficients) vers un obligatoire parallélisme entre la surface plane et la surface gauche, entre la voile et l'aile. Et, en effet, tous les essais qui furent faits par les dynamiciens du dix-neuvième siècle aboutirent à des résultats désolants. L'application à l'aile des oiseaux, de ces lois auxquelles présidait la singulière assimilation que nous venons d'indiquer, conduisit les savants à des conclusions si manifestement contraires au bon sens qu'il fallait être un savant pour y ajouter foi. Navier, par exemple, prétendit que la sustentation de l'oiseau réclamait une puissance égale (relativement) à quatre-vingt-douze fois celle d'un homme moyen. D'autres expliquèrent que l'air chaud contenu dans les oiseaux et les canons des plumes devait suffire à la sustentation. On peut, aujourd'hui encore,

s'étonner du fait qu'aucun anatomiste n'ait su, en leur temps, réduire à néant de telles divagations. Le plus grave, c'est que le corps scientifique s'en mêlait. Coulomb et Lalande, deux savants qu'ont honorés d'importantes découvertes, démontraient qu'un homme ne saurait voler s'il ne disposait d'ailes mesurant douze mille pieds carrés de surface et cent quatre-vingts pieds de longueur. Sur quoi l'Académie concluait en détournant les inventeurs « d'entreprises vaines et périlleuses ».

Mais ceux-là ignoraient sans doute l'Académie, car ils poursuivirent leurs recherches empiriques. Ils travaillèrent avec acharnement ; ils crurent qu'une surface plane mue par un moteur assez puissant devait pouvoir évoluer dans les airs et s'y maintenir ; il fallait renoncer à imiter l'oiseau ; soit, mais devant eux l'exemple du cerf-volant n'offrait-il pas un mystère moindre? Ne démontrait-il pas qu'on pouvait créer artificiellement le vent nécessaire à la sustentation? Mais, par une de ces contradictions familières à l'intelligence humaine, si les chercheurs méprisaient le veto de la science officielle, ils ne doutaient point des principes qui avaient dicté ce veto ; l'Académie se trompe, disaient-ils, en quantité non en qualité ; elle dit que jamais un appareil ne pourra s'élever par ses propres moyens en portant le poids d'un homme, et elle doit avoir tort ; mais elle ne peut avoir tort quand elle étudie les lois de la résistance de l'air et fait connaître que le vol ne s'explique que par cette résistance et ne saurait se concevoir sans elle ; elle se trompe peut-être dans ses prévisions puisqu'elle ne juge pas possible l'existence d'un moteur capable d'entraîner une cellule à la vitesse nécessaire au vol, mais elle ne saurait errer quand elle établit ses lois et notamment nous avise de l'infime différence entre les surfaces planes et les surfaces presque planes ; car la science est infaillible ; seules les prévisions de l'homme sur les possibilités de réalisation de la science sont faillibles.

L'étude du cerf-volant conduisait à des théories faciles. La résistance qu'offre l'air croît manifestement avec la vitesse relative de l'appareil ; plus cette vitesse à laquelle on entraîne le cerf-volant est grande, mieux il s'appuie, mieux il est entraîné, plus il s'élève et mieux se stabilise. Le problème du vol revient donc à trouver la vitesse suffisante pour enlever la cellule, vitesse fournie, par exemple, par un

moteur à hélice monté sur l'appareil. Toutefois, ces théories, bien que de conception aisée, entraînaient à des études assez délicates. Il fallait, en effet, pour *réaliser* l'avion, concilier des exigences contraires : car, si un avion ne volait pas, c'était que sa vitesse relative n'était pas suffisante ; mais, pour augmenter la vitesse, il fallait accroître la puissance du moteur et, par suite, son poids, c'est-à-dire accroître la voilure portante, ce qui réduisait aussitôt la vitesse. Renard put établir la relation entre ces éléments opposés et conclure que le vol serait possible avec des moteurs pesant un kilogramme par cheval. L'industrie réalisa de tels moteurs peu après et dès lors l'aviation prit son essor.

Sept villes se disputaient la gloire d'avoir donné le jour à Homère ; c'est pourquoi on ne connaîtra jamais la vraie patrie du poète. Il y a plus de sept imbéciles qui se sont disputé la paternité de certaine boutade assez spécieuse à laquelle on doit sans doute, pour une bonne part, le retard de l'aviation. Ainsi son auteur véritable demeurera incertain. « Il est aussi sot, dit cet anonyme imbécile, d'essayer de réaliser la locomotion aérienne en copiant l'oiseau que de réaliser la locomotion terrestre en imitant la marche de l'homme. » Il n'est pas de jour où l'on ne voie cet aphorisme répété sur le ton badin ou doctoral dans les journaux et les revues ; il suffit pourtant d'un instant de réflexion pour en juger le manque de valeur. Si l'on veut tenir l'homme pour une machine locomotrice, il faut savoir reconnaître que cette machine à mouvement alternatif et à frottement de glissement par patin est la seule universellement possible, la seule adaptée aux déplacements en tous terrains. Les chars à roues se déplacent sur les chemins, mais, pour les terrains difficiles, on a été obligé d'inventer les tracteurs à chenilles, c'est-à-dire à frottement par patin ; et, pour les terrains très difficiles, les tracteurs à patins alternatifs qui présentent absolument la marche de la mécanique humaine : celle-ci se révèle incontestablement la mécanique universelle pour les déplacements terrestres ; seule, la création de chemins a permis de réaliser des moyens de locomotion plus rapides. Mais l'air n'a pas de chemins ; et dans cet air où la route ne saurait exister, l'oiseau est également la mécanique la mieux adaptée. De quoi est composée cette mécanique? D'un propulseur et d'un planeur. La beauté, la perfection de la ma-

chine résident dans le fait que propulseur et planeur ne font qu'un, puisque le mouvement se fait par le battement de la surface sustentatrice. Qu'il soit difficile de construire un albatros artificiel, nul n'en doute. Mais que l'avion soit un vaisseau plus parfait que l'oiseau, c'est folie de le prétendre. Quel homme réfléchi peut, sans une admiration éperdue, étudier le vol de ces grands voiliers qui, suspendus pendant des journées entre le ciel et l'eau, les ailes étendues, sans un battement de ces ailes, *sans dépense d'un kilogrammètre de travail*, par la simple et imperceptible variation de leurs formes apparentes, montent, descendent et se déplacent dans tous les azimuts.

Qu'on n'ait pas, en raison des difficultés mécaniques, tenté de réaliser l'aile battante, cela peut à la rigueur s'admettre, bien que ces difficultés fassent partie de celles dont on a la certitude qu'il n'est que d'en rechercher la solution pour arriver à la trouver : question de temps et d'ingéniosité. D'autre part, le groupe moteur-hélice fournit un propulseur commode et il n'y a pas lieu pour l'instant de chercher dans une autre voie, si ce n'est peut-être dans celle du propulseur à réaction. Mais si on peut, à la rigueur, s'estimer satisfait du propulseur, on ne peut en dire autant du planeur. Et alors, que ce parfait planeur qu'est l'oiseau n'ait pas été imité, c'est ce qu'on ne peut croire ! J'en ai dit la raison : les théories aérodynamiques ont seulement admis la réalisation du vol par appui de la surface plane sur l'air en mouvement relatif par rapport à elle ; et il n'y avait pour elle qu'une différence infime entre la surface plane et la surface courbe ; en sorte qu'on en est encore à des ailes planes ou à peu près, de forme géométrique, de position fixe, semblables en gros à celles qu'employaient les planeurs primitifs de Lilienthal !

Il ne semble pas qu'on ait jamais constaté ou très sérieusement analysé cette chose très grave : l'absence de progrès en aviation. Entre les vols planés de Lilienthal en 1895 et le grand raid Amérique-Irlande, l'aviation n'a fait aucun progrès. Une telle affirmation peut paraître paradoxale et il faut bien entendre que je ne nie pas ce qui n'est pas niable ; les conditions de sécurité, de stabilité, de gouverne, d'utilisation en somme des appareils, se sont considérablement améliorées. Mais les appareils les plus perfectionnés ne diffèrent en rien dans leur principe du grand cerf-volant

sur lequel les pionniers de l'aviation trouvaient la gloire et la mort.

L'industrie de l'aviation est pourtant aux mains d'ingénieurs extrêmement attentifs et intelligents, de constructeurs hardis, de mathématiciens experts, d'expérimentateurs adroits. D'où vient donc cette stagnation? Elle vient de la pauvreté de la théorie. On vit sur les lois de Newton et on établit la navigation aérienne sur le principe de l'appui des surfaces en mouvement contre l'air chassé devant elles; on a, dès le début, tout tiré de cette hypothèse et on n'en peut plus rien espérer. Fondée sur de telles théories, l'aérodynamique balbutie. Les traités de dynamique de l'avion font sourire, tant ils sont enfantins ; ils sont des combinaisons de formules qui ne parlent ni à la raison, ni à l'imagination et n'éveillent aucune idée. On y écrit que l'altitude maxima que puisse atteindre un aéroplane est le produit de telle chose par la racine du produit de telles autres, le tout divisé par le cube d'autre chose : formules de combinaisons, algèbre sans fécondité, bonnes tout au plus à un contremaître de dernier ordre pour préparer un avant-projet purement empirique et approximatif.

La tyrannie de notre éducation scientifique est telle que nul pourtant ne touche à la base sacrée. Dans les laboratoires d'Eiffel où l'aérodynamique a fait les quelques progrès que son vice fondamental lui permet, on a surtout réalisé et mis au point des procédés commodes de calcul. On a donné des définitions utiles, précises, intelligentes et des tables commodes pour tout ce qui concerne les aires de voilure, les angles d'attaque, les courbes métacentriques, etc. Mais dès qu'il a fallu aller « plus oultre », on s'est heurté à l'incompréhension. Cette absence de théories nouvelles pour remplacer une théorie défaillante est rendue plus pathétique par le fait que nul ne semble se rendre compte de cette carence et que nul ne cherche à y pourvoir.

Les avertissements pourtant ne manquent pas. Les théories de la résistance ne parviennent pas à expliquer d'une façon satisfaisante les phénomènes de sous-pression par la face intérieure, de surpression par aspiration à la face supérieure, la convenance de certains profils, la nécessité de certaines incidences optima, etc. Timidement on a, dans les laboratoires, fait des expériences sur les formes d'aile ; on a constaté d'énormes différences dans le rendement, suivant l'in-

dice de courbure et même suivant le profil extérieur : tout cela inexplicable par la théorie habituelle. Les constructeurs ont naturellement fait leur profit des expériences mais l'aérodynamique n'en a guère avancé. Les accidents récents de Romanet et de Sadi Lecointe démontrant qu'aux vitesses horaires supérieures à 300 kilomètres l'approximation de notre aérodynamique n'est plus suffisante, conduisent l'ingénieur à prévoir des armatures plus puissantes mais ne lui en donnent pas la cause rationnelle. L'expérience conduit à certaines formes de coque que la théorie ne justifie pas. On arrive ainsi peu à peu, dans la forme de la coque, la courbure et l'épaisseur de l'aile, à imiter l'oiseau sans s'en rendre compte, mais on ne sait pas pourquoi ; on va en tâtonnant dans les ténèbres du calcul, l'embûche de la théorie, le risque de l'essai périlleux, à la recherche d'une forme inconnue. Dans quelques années, l'expérience nous aura peut-être conduits, en dehors de toute théorie, à une forme excellente et nous nous apercevrons avec étonnement que cette forme est celle de l'oiseau. Ne vaudrait-il pas mieux étudier celui-ci, construire, en l'imitant, un avion, bâtir une théorie vaille que vaille, et perfectionner peu à peu la théorie et la machine?

Mais, dira-t-on, l'oiseau n'a-t-il pas été étudié? Que si ! et par quels admirables chercheurs ! Depuis Mouillard et Marey jusqu'au docteur Cousin, des centaines d'expérimentateurs ont passé leur vie à suivre dans l'espace le vol du rapace ou du passereau. Leurs conclusions sont assez différentes puisqu'elles sont de ce domaine de l'hypothèse où toutes les conjectures sont permises. En tout cas, leurs observations aboutissent à un tout cohérent et exempt de contradictions ; il ne s'agit que d'en tirer l'enseignement.

On distingue généralement, au point de vue locomoteur, trois sortes d'oiseaux : le rameur, le planeur et le voilier. Cette classification correspond d'ailleurs à la grosseur de l'oiseau ; l'oiseau-mouche est un rameur, l'albatros est un voilier. Le rameur ne se soutient que par le battement d'ailes ; l'oiseau-mouche, dès qu'il ne bat plus des ailes, tombe comme une pierre ; l'alouette tombe en glissant ; le faucon se maintient horizontal ; l'albatros monte, descend, évolue à son gré. L'avion est semblable à l'alouette ; il ne peut même pas utiliser comme le faucon la vitesse acquise, car il n'a jamais de vitesse acquise ; dès que le moteur s'arrête, il descend. Et pourtant, toutes choses égales d'ailleurs, sa puissance

est au moins décuple de celle de l'oiseau. Ici apparaît nettement cette influence de la forme que connaissent bien les nageurs. Placez-vous dans le courant et étudiez toutes les variations de profondeur, de vitesse, de sustentation, de direction, que, suivant la forme que vous prenez, c'est-à-dire la direction que vous imposez aux filets d'eau, vous parviendrez à obtenir. Le professeur Houssay a fait, sur la forme des poissons en mouvement, un travail que tous les constructeurs d'avions devraient connaître. Que ne conduit-on de même un semblable travail sur les oiseaux en vol ! On en voit déjà deux avantages : la petitesse de la puissance nécessaire pour le vol et la sécurité.

La faiblesse de la puissance de vol viendrait de ce qu'on utiliserait le vent comme le fait l'albatros qui ne bat jamais des ailes qu'à l'essor ou pour chercher le courant qui lui est favorable ; la sécurité proviendrait de cette adaptation parfaite à l'atmosphère. Mais, on le voit, l'oiseau ne vole pas par création d'une résistance portante de l'air, sa puissance n'y suffirait point. S'il ne vole pas contre l'air comme l'avion est construit pour le faire, c'est qu'il fait comme le bon nageur, il est porté par les veines fluides qui s'écoulent autour de lui. Cela est *certain*.

Ce qui n'est pas certain, c'est le mode de cette sustentation. Nous savons seulement que la forme des oiseaux voiliers est telle que les filets d'air soient obligés de suivre certaines directions et par réaction assurent la propulsion et la sustentation. Ce problème de forme conduit à un problème de longueur de trajet des filets d'air, c'est-à-dire finalement de volume ou plutôt de rapport de poids au volume. Ce que nous ne savons pas du tout, c'est choisir les caractéristiques de ces formes. Et c'est cela qu'il faudrait expérimentalement chercher.

Mais voici qui est intéressant. M. Painlevé, dont on doit regretter qu'il ne consacre pas entièrement à la science le cerveau le plus extraordinairement doué qui soit pour la mécanique, professa, au cours de l'année 1910, à l'École supérieure d'aéronautique, des leçons, d'ailleurs trop difficiles pour ses élèves et où il mit pour la première fois en valeur l'hypothèse de tourbillons de fluide autour des ailes causés par le mouvement. M. Painlevé délaissa ensuite la mécanique pour la politique. D'autres reprirent son œuvre sans y ajouter grand'chose. L'un des disciples les plus clairs

et les plus attentifs fut M. de Bothezat. Après maintes recherches, celui-ci en est venu à considérer comme la partie la plus importante, et de beaucoup, de l'aérodynamique, l'étude des phénomènes d'écoulement autour de la surface en mouvement. Il reprend en la développant la théorie des tourbillons et la rattache à la notion d'une *circulation* établie autour du mobile. Ainsi tourne subitement l'aérodynamique ; l'aile en mouvement n'est plus un plan qui, giflé par l'air, se sert de la résistance même de celui-ci pour se soutenir ; elle est un corps immergé dont l'équilibre dépend de la circulation du fluide autour de lui ; théories, dira-t-on ; oui, mais extrêmement intéressantes, car nous avons au mois de septembre appris une chose passionnante qui semble les corroborer.

On sait que les modèles d'ailes sont essayés dans des sortes de tunnels où un ventilateur fait régner un courant d'air à vitesse variable et connue. Dans un laboratoire, à Mac Cook Field (E.-U.), on constata par un jour d'été très humide la formation d'un brouillard au voisinage de l'aile en expérience. L'étude de ce brouillard révéla qu'il s'agissait des tourbillons latéraux et extrémaux prévus par la théorie de le circulation, et ainsi fortuitement rendus visibles par condensation de vapeur ; ces tourbillons vont être étudiés aux États-Unis par la méthode stroboscopique ; souhaitons que nos laboratoires entreprennent la même étude.

Nous voici donc en possession d'éléments intéressants pour l'aérodynamique ; mais cette science nous doit maintenant de repartir sur de nouvelles bases et de créer une nouvelle théorie du vol fondée sur ces phénomènes de circulation ; que cette nouvelle théorie ne soit pas la dernière, cela est plus que sûr, mais elle sera certainement féconde et nous ne demandons pas davantage. Que de chemin pourtant inutilement parcouru pour avoir voulu imiter le cerf-volant, alors qu'on connaît l'oiseau ! Et comme les erreurs ont la vie dure !

Il faut donc penser que l'avion de l'avenir sera à ailes fixes, à puissance minima relativement faible, à gouvernes analogues à celles d'aujourd'hui, mais qu'il sera caractérisé par de nouvelles formes de la coque et des ailes, ces formes pouvant probablement être modifiées dans une certaine mesure pendant le vol. Les progrès seront dus à l'étude empirique au laboratoire de maquettes bâties sur le modèle de l'oiseau et aux recherches issues de nouvelles théories

aérodynamiques où les lois de Newton n'interviendront qu'à leur place, c'est-à-dire pour calculer les pièces soumises à la résistance de l'air, l'étude de l'équilibre et du mouvement se fondant sur de nouvelles théories relatives à la circulation du fluide.

Ces idées nous permettent une opinion rationnelle sur les questions qui ont intéressé le public ces derniers temps ; l'aviette, le planeur, l'avion sans moteur. Le concours allemand des planeurs et le récent exploit de Poulain ont provoqué des commentaires dont la plupart témoignaient de plus de bonne volonté que de réflexion.

La performance de Poulain offre une importance considérable en ce sens qu'elle nous donne la certitude que *l'essor* est possible avec un moteur extrêmement faible ; c'est tout. Et ce n'est pas peu. Elle met également en évidence la nature même du vol réalisé, c'est-à-dire du vol plané ; et nous pouvons constater qu'à ce point de vue elle n'apporte aucun progrès. Ce qui est essentiel dans la leçon qui se dégage des exploits de Poulain et des planeurs du Rhön, c'est qu'elle peut nous permettre des conclusions sur la perfectibilité de nos aéroplanes cerfs-volants. Car l'aviette de Poulain et les planeurs allemands ne diffèrent d'un avion que par l'absence du moteur. Pour donner des résultats ils réclament seulement des modifications de forme dont l'exemple ne sera pas perdu pour le constructeur d'avions cerfs-volants. Mais ces expériences de vol plané appartiennent au passé.

Cependant elles auraient pu avoir une autre utilité si, observées et relatées par des ingénieurs attentifs et compétents, elles avaient fait dans la presse l'objet de comptes rendus intelligents ; si on avait expliqué au public que tout cela ne réalisait que du planeur, c'est-à-dire un ensemble poids-surface fatalement destiné à descendre et non un appareil de vol à voile semblable à l'oiseau, un ensemble poids-forme-volume utilisant les phénomènes de réaction et de circulation. Il ne manque pas en France d'inventeurs hardis, sportifs, entreprenants qui, ayant bien compris la différence entre le vol plané et le vol à voile, auraient travaillé cette question où les frais d'expérience sont presque nuls et l'auraient considérablement avancée.

J'ai déploré l'erreur de principe scientifique sur laquelle vit l'aviation actuelle. Est-ce à dire que tout soit à bouleverser? Non, loin de là. Nos avions actuels ont permis

des exploits remarquables qui exigeaient d'eux des qualités d'autant plus extraordinaires que leur conception est plus irrationnelle. Si l'on a résolu des problèmes particulièrement scabreux comme la construction de l'aéroplane métallique, la découverte et l'utilisation d'alliages légers d'aluminium à haute résistance, les grands écarts de vitesse par éclipse en vol des surfaces portantes et des trains d'atterrissage, etc., on a facilité par là la construction future de l'aéroplane rationnel construit pour le vol à voile. Les courses de vitesse ont fourni les éléments du calcul de résistance et l'indication des points faibles de l'avion et de la théorie. Celle-ci une fois transformée, il y aura, au point de vue industriel, à procéder à une adaptation et non à un bouleversement. A voir ce qu'on a obtenu avec l'appareil cerf-volant, on peut deviner ce qu'on obtiendra avec l'appareil oiseau.

Car l'aviation est devenue une chose simple, commode, courante. Des services réguliers fonctionnent sur des lignes repérées, à horaires fixes, qui mettent le voyageur français à deux jours de Varsovie ou de Casablanca. L'aviation commerciale améliore chaque jour ses méthodes et parvient à résoudre les multiples problèmes qui lui sont posés.

Le premier de ces problèmes est celui de la sécurité. Bien que celle-ci ait augmenté dans de grandes proportions, il y a encore des accidents ; l'expérience montre qu'ils ne proviennent jamais de l'avion proprement dit, mais du moteur ou du pilote. Le moteur à explosion est malheureusement sujet à des pannes fréquentes ; le moteur d'aviation en particulier est construit légèrement ; d'autre part, en raison des stocks considérables de tels moteurs, on n'en construit guère de nouveaux, en sorte que les progrès réalisés par les moteurs d'automobiles ne profitent pas aux moteurs d'aviation. Ainsi ceux-ci tournent encore à 1 800 tours alors que ceux-là atteignent des régimes de 4 000 tours. A poids égal, on pourrait donc disposer d'une puissance double, c'est-à-dire d'une marge inemployée qui réduirait les efforts et l'usure et pratiquement éliminerait la panne. D'ailleurs, on réalise maintenant très bien des avions multimoteurs bien équilibrés qui accroissent la sécurité. On peut espérer aussi que le groupe moteur-hélice fera place au moteur à réaction où les chances de panne sont à peu près nulles.

Les fautes de pilotage sont assez rares, elles proviennent du manque d'habitude ou d'entraînement ou, au contraire,

d'un excès de confiance en soi. Presque toujours, elles traduisent une inexacte appréciation du temps qui est nécessaire à l'appareil pour obéir à une commande, temps variable avec le tonnage et le type de l'avion. Mais la plupart des accidents se produisent à l'atterrissage en mauvaise condition ; à cela un seul remède : des terrains de secours échelonnés à faible distance sur des parcours bien situés et parfaitement reconnus. Ajoutons un service de reconnaissance atmosphérique par sondages et communications par T. S. F.

Pour les très grands avions, on aboutira fatalement au poste double de pilotage. Il est hors de doute qu'on trouvera également le stabilisateur parfait ; des stabilisateurs excellents existent déjà qui ont permis de faire voler par ondes hertziennes un avion sans pilote.

Ainsi on peut prévoir que la locomotion aérienne arrivera prochainement à présenter une sécurité au moins égale à celle de la locomotion terrestre. Par mesure de prudence, on pourra munir chaque voyageur d'un parachute et rendre les parois des cabines ouvrantes par pression d'un simple bouton.

D'autres problèmes se posent à l'aviation commerciale : ceux du vol de nuit, du ravitaillement, du rendement économique, problèmes qu'il serait trop long de traiter. Nos constructeurs ne redoutent rien. Déjà l'un d'eux prévoit la réalisation prochaine d'un avion susceptible d'une vitesse horaire de 1120 kilomètres. Un voyageur pourrait ainsi aller à New-York dans le temps qu'il va maintenant au Havre. Sur le parallèle de Paris sa vitesse relative serait supérieure à celle du soleil. S'il tournait dans le sens inverse de celui de la terre, il rajeunirait, nous dit quelqu'un qui, pour se dire einsteinien, confond le temps et le calendrier. Il oublie qu'à ce compte un Esquimau voyageant sur son parallèle dans le sens convenable serait éternel. Il l'oublie ou n'en sourit point. Peu lui importe, tant est féerique cette heureuse perspective. Heureuse ou redoutable? Ah ! lecteur, je vous le demande, qu'en eût dit Pascal?

LUCIEN FABRE.

Aimée Collinet [1]

(ROMAN)

IV. — La demande en mariage.

La mort de Madeleine a enfiévré la ville. Il est décidé que ses funérailles seront une manifestation populaire. De toutes parts des témoignages montent vers sa mémoire. C'est un élan spontané, venu d'inconnus, de la foule remuée jusqu'à l'âme par l'évocation de son courage, de son impétuosité, de ses vertus alertes et vivantes. Tout l'inexprimé d'une résistance morale se muait en gratitude pour celle dont le babil ardent aux pires heures avait agi à l'égal d'un réconfort.

Le voiturier Baibay vint dire à Désiré :

— Mme Madeleine savait si bien vous « attraper » quand on pensait mal de la fin de la guerre. C'était un grand bonheur que d'être secoué par elle.

Et la veuve et la sœur des deux fusillés affirmèrent l'une et l'autre :

— C'est chez elle que nous avons appris à sécher nos larmes.

Il n'y eut pas de discours à la maison ni au cimetière. La morte n'avait pas droit aux honneurs d'une héroïne officielle. Cela scandalisait les petites gens.

— On aurait dû la décorer. Elle a fait bien plus que les dames du ravitaillement.

Mais à l'église le doyen célébra sa foi dont la signification patriotique et le sens religieux n'avaient jamais été mieux de pair. On

(1) Voir la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre 1921.

reparla dans tous les foyers de la grandeur et de l'immortalité de la lutte.

Pourquoi Mme Favresse choisit-elle le lendemain de ces hautes funérailles pour aller demander au grand-père Collinet la main de sa petite-fille? Sans doute son fils Charles avait paru à son avantage au cours de la cérémonie. L'ancien notaire, avec toute la dignité et la gravité requises, entendit la demande, prononça les phrases flattées et reconnaissantes de rigueur et promit d'interroger Aimée. Il réunit à cet effet, dans sa vieille demeure, son fils, sa belle-fille, et Hortense Debarsy. Devant cet aréopage, la jeune femme comparut, encore nerveuse et impressionnée. Elle sentit tout de suite l'accord préalable et concerté. Avant qu'elle n'eût eu le temps de répondre à la mise au fait d'Antoine Collinet, Cécile fit avec vivacité :

— Je te félicite, ma chérie. C'est un magnifique mariage et nous sommes tous enchantés.

Louis fit un signe d'approbation. Hortense se tenait sur la réserve. Interdite, Aimée ne savait comment parler. Antoine, toujours méthodique, se mit à énumérer les avantages de l'union. Car Mme Favresse ne lui avait laissé ignorer aucun chiffre. Cécile montra une agitation particulière. Elle interpella Mlle Debarsy :

— Mais dites-lui donc, Hortense, que vous approuvez son choix.

La vieille fille ne se retint pas d'observer :

— Pourquoi la presser? On dirait que vous avez peur de la voir hésiter. Ce mariage sera sans doute pour vous, Cécile, et pour vous, Louis, d'un précieux atout. Il intéresse la seule Aimée. Elle est assez grande fille pour apprécier les qualités de Charles Favresse. Peut-être, pourtant, tiendra-t-elle à réfléchir.

Sous l'insinuation à l'adresse du couple désassorti et sujet encore à bien des hostilités perçait chez Hortense une vraie inquiétude. Elle n'était pas sûre du tout qu'Aimée allait acquiescer. Son cœur battait à se rompre quand sa filleule fit lentement :

— Oh ! c'est tout réfléchi. Seulement, cela m'ennuie de vous décevoir.

— Si tu refuses, c'est que tu en aimes un autre !

L'exclamation venait de Cécile dont l'agitation était à son comble.

— Je n'aime personne.

— Parbleu ! Alors tu ne peux avoir de prévention. Qui n'a pas aimé ne sait pas...

— J'ai aimé... Grand-père et marraine savent qui, où et comment et ce qu'il serait indispensable de faire connaître à Charles Favresse si jamais je pouvais envisager la perspective de l'épouser. Mais je n'ai aucune intention de ce genre.

Il y eut un silence atterré. Cécile se leva et prit sa fille à part :

— Te rends-tu compte, Aimée, de ce que tu refuses?.... Ces Favresse sont ce qu'il y a de mieux à Stavelot. Leur alliance consacrerait notre propre situation.

— Mais elle n'est pas en question et d'ailleurs...

— C'est ce qui te trompe. Je m'en voudrais de te parler de moi quand il s'agit de ton bonheur. Tu sais à quel point je le souhaite et c'est pourquoi je voudrais tant te voir prendre au sérieux la demande de Charles Favresse. Mais enfin tu devines que mon retour ici n'est pas une chose que tout le monde accepte... Je sens bien des préventions. Ton père aussi est discuté... Un mariage brillant dissiperait toute équivoque.

Cécile devenait rouge sous la poudre qui lui couvrait le visage. Visiblement, elle se retenait d'en dire davantage. Aimée gardait le regard baissé. Un malaise incroyable lui faisait désirer mettre fin à la plus pénible des discussions. Elle continua de se taire, ce fut le grand-père qui vint à son secours.

— Il est bien évident que notre Aimée est tout à fait libre. Si elle est décidée à ne pas épouser Favresse, mieux vaut le dire et traiter la chose directement.

Hortense intervint :

— Vous voyez bien, au contraire, qu'elle n'est pas décidée. Et comment le serait-elle? Favresse ne lui a pas fait vraiment la cour. Il est tout de même un peu trop infatué de sa personne et de son prestige. C'est ça qu'il faut lui faire répondre : « Nous ne demandons pas mieux, mais c'est à vous de plaire, de réussir. » Toute pression de notre part est déplacée et je comprends qu'elle soit odieuse à Aimée. Quel droit avons-nous du reste à l'influencer?...

La phrase fut lancée à l'adresse de Cécile. Celle-ci releva l'allusion :

— Si c'est mon droit que vous contestez, Hortense, je ne vous le permets pas. Ma fille est venue librement, à votre insu, me retrouver à la guerre ; c'est apparamment qu'elle n'avait pas en exil, auprès de vous, de quoi contenter son désir. C'est à elle que je dois d'être rentrée à Stavelot. C'est pour elle que j'y reste, malgré bien des affronts. Et personne ne m'empêchera de lui dire que pour elle et pour moi ce mariage est une chose souhaitable.

— Il nous ferait du bien à tous, osa dire enfin Louis Collinet.

Mlle Debarsy pinça les lèvres, étouffant les mots acerbes que lui suggérait l'évident intérêt de l'épouse, poursuivie par le fardeau de son passé, et l'industriel, accusé par la rumeur populaire de faiblesse à demi complice à l'égard de l'ennemi.

L'ancien notaire, las de cette pénible confrontation, cherchait à conclure :

— Ne disons pas de paroles inutiles. La question est simplement de savoir ce qu'il faut répondre à Mme Favresse : oui, non, ou peut-être.

— Grand-père, voulez-vous dire simplement que j'aimerais avoir une conversation moi-même avec Charles Favresse.

Aimée avait relevé le front et s'adressait à Antoine seul. Les autres respirèrent. Ils firent presque ensemble : « A la bonne heure ! »

Mais la jeune femme s'approcha du vieillard et lui dit à voix basse :

— Je vais tâcher d'arranger les choses. Je n'épouserai pas Charles Favresse. Du moins je ne m'en ferai pas un ennemi. C'est cela qu'ils veulent, n'est-ce pas? Je pourrai le voir chez toi ; ici, quand tu voudras. Ne parle plus aux autres. J'ai l'âme meurtrie. Si tu savais...

Et ses lèvres effleurèrent le front de l'aïeul dont les bons yeux n'étaient pas inquisiteurs. Elle sortit ensuite sans un regard à Hortense ni à ses parents.

— Elle acceptera, déclara Cécile.

— Ce ne sera pas votre faute, lança Hortense.

Et comme une violente dispute se préparait entre les deux femmes, Antoine s'effondra dans un fauteuil en disant :

— Je me sens fort fatigué et je vous prie de me laisser seul.

En remontant la grand'rue vers la villa des Sorbiers, Cécile n'adressa pas la parole à Louis. Mille ferments anciens lui travaillaient l'esprit. Elle répondit à nouveau au salut des gens avec cette raideur hautaine qui lui avait fait naguère tant d'ennemis.

Si Aimée avait pu fixer à sa guise les conditions de l'entrevue qu'elle avait décidé d'avoir avec son prétendant, elle aurait stipulé : « Qu'il vienne se promener avec moi à la campagne du côté de Wanne. » La perspective d'avoir en tête à tête avec lui une conversation limitée par le temps et par l'espace lui était désagréable. Aussi, à peine fut-il entré dans le cabinet de l'ancien notaire où Antoine avait laissé la jeune femme seule qu'elle déclara :

— Si nous allions au jardin? Il n'est pas grand, mais nous serons plus à l'aise et il fait si étouffant et triste ici.

Charles Favresse acquiesça. Il s'était vêtu avec soin et avait vraiment belle allure dans le complet gros bleu dont la boutonnière s'étoilait de rubans multicolores. Il arrivait convaincu qu'il sortirait fiancé de la maison. Quand il avait quitté son logis, tout le monde chez lui : mère, frères et sœurs, domestiques, le salua comme tel et des voisins, parmi les plus humbles, ne tarderaient pas à être mis dans la confidence.

Aimée et son compagnon ont commencé de marcher dans le chemin qui fait le tour d'une pelouse en désordre et passe devant les ormes et le banc. Sans aucun trouble, elle parla la première :

— J'ai demandé à vous voir, Favresse, parce qu'il m'a semblé qu'entre nous la convention créerait ou laisserait naître un malentendu. Nous avons appris, vous et moi, devant les rudes réalités de la guerre, à dédaigner les situations fausses. Vous avez voulu marquer, je suppose, par la demande en mariage qui m'a été transmise de votre part que vous aviez pour moi une estime, une considération particulières, même des sentiments d'affection...

Et comme le jeune homme voulait surenchérir :

— Non, ne dites pas un autre mot. Cela embrouillerait les choses et m'obligerait à dire moins bien ce que je crois que vous pouvez

entendre sans équivoque. Votre désir de m'épouser ne me laisse pas indifférente. J'apprécie hautement ce qu'il contient de sérieux, d'honorable, d'avantageux même. Je vous en sais gré. Je reconnais aussi qu'il devrait rencontrer chez moi, comme chez bien des jeunes filles, de l'empressement à voir en vous un fiancé, un mari, un compagnon digne d'estime et d'affection. Toutes vos qualités, je les devine, j'y rends hommage et je n'oublie pas que celle qui a le plus de prix à mes yeux : votre constance, votre courage, votre grandeur pendant la guerre... Comment vous expliquer alors ce que la loyauté m'impose à votre égard : un refus où il y a, croyez-le bien, un sentiment reconnaissant, et qui, si vous le voulez, sera le commencement d'une amitié?...

Aimée Collinet a dit plus de paroles qu'elle n'en a pensé. La surprise peinte sur le visage de son interlocuteur est si sincère qu'elle redoute d'avoir à en dire davantage. Et qu'est-ce lorsque Charles Favresse se met à protester :

— Mais je croyais que vous auriez mieux compris ma démarche. Elle est inspirée par mon cœur, mon cœur seulement ! Il vous a nommée depuis longtemps tout bas sa fiancée et il n'attend qu'un signe de vous pour vous montrer que vous l'emplissez tout entier. Je vous ai bien observée ; je me suis enquis du mieux que j'ai pu... Vous n'aimez personne. Il n'y a d'ailleurs personne à Stavelot, où vous êtes revenue pour de bon, qui puisse prétendre à votre main. Moi, je sais que je suis à même de vous assurer une existence, une situation, un bonheur que vous attendez, que vous devez attendre. Je ne prétends pas mériter de votre part un grand élan. Tout de même, c'est quelque chose que de fixer en soi toutes les ambitions, tous les espoirs d'un homme qui n'est pas le premier venu...

L'irritation, perçant déjà sous la déception du fils Favresse, tira Aimée de l'embarras où la mettait un plaidoyer inattendu.

— Eh bien ! Favresse, c'est beaucoup en effet, ce devrait être tout. Mettons, sans aucune fatuité et comme une chose absurde, que, pour moi, ce n'est pas assez.

— Et que vous faut-il donc? On est d'une famille qui a fait ses preuves, on s'est gardé honnête, sans faiblesse, sans concessions, même de celles pour quoi tout le monde a le plus d'indulgence, on a vécu dans l'horreur de la guerre, on a risqué cent fois sa peau, on revient enfin plein d'illusions, d'énergie et d'ambition féconde ; et quand on offre tout cela à une femme pour qu'elle en dispose de plein droit et à son gré : « Merci bien » est la réponse. « Portez votre cadeau à d'autres, j'attends le prince Charmant ! »

Le dépit du jeune homme rassérénait Aimée. Elle écoutait avec sympathie la plainte de son amour-propre. Elle avait, malgré tout, redouté chez lui une tristesse, une amertume dont elle était prête à s'affliger. Elle répliqua en riant :

— Mettons que je suis une sotte et que la vie m'en punira. Mais

il n'y a pas de quoi m'en vouloir. Et puis, peut-être que vous vous êtes trompé sur mon compte. Je me connais mieux que vous, malgré votre petite enquête. Au fond, je suis plus vieille que vous ne le croyez et l'expérience s'acquiert quelquefois tout d'un coup. Je ne vous ai pas laissé prononcer tout à l'heure un mot que vous alliez dire. L'amour, Favresse, ce n'est pas une récompense.

Il eut envie de répliquer : « Que savez-vous de l'amour? » Mais elle s'était assise sur le banc entre les deux arbres. La lumière de l'après midi dessinait sur sa silhouette le grillage des branches entremêlées. Cela mettait entre elle et lui une distance dont il s'aperçut en même temps que du ton dont elle avait dit les derniers mots. Maintenant qu'il savait qu'elle ne serait pas sa femme, elle lui parut soudain grandie. Il subit un prestige différent de la beauté et de la force jeune qui l'avaient attiré vers elle. Elle souriait cordiale, sûre de soi et avec un peu de mélancolie.

— Et maintenant, si nous parlions d'autre chose...

Mais il prit congé. Elle vit qu'il demeurait irrité. Sans doute ne garderait-il point pour lui son dépit. Elle insista :

— Ne soyez pas fâché. Je vous assure que notre camaraderie, notre amitié si vous voulez, doit survivre.

Il prit la main qu'elle lui tendait, très cérémonieux et compassé. Elle demeura sur le banc tandis qu'il rentrait dans la maison. A sa marche, elle observa à quel point il souffrait dans son orgeuil et son parti pris. Mais loin de le plaindre alors, elle se leva et courut dire à son grand-père que tout s'était fort bien passé.

V. — **Au cœur violent de la Fagne.**

Le printemps tardif éclate tout à coup en Ardenne. Il affecte les allures de l'été. Une vague chaude passe sur les vallées dont les vapeurs embuent la voûte d'un ciel alourdi. La fraîcheur des rivières ne réussit pas à empêcher l'ombre elle-même de se charger de moiteur. Mai connaît ainsi quelques jours qui suffisent à faire éclore tous les vergers. Le paysan leur fait grise mine et le forestier aussi. Ils savent la traîtrise d'une gelée de juin, au creux des vallons les mieux abrités. Le gibier affolé brame dans les brouillards tièdes de l'aube ou du crépuscule. Mais en Belgique cela ne fait le compte que des braconniers. Schröder de Thirimont triomphe devant l'officier belge de liaison venu en éclaireur et qui commandera le détachement envoyé pour remplacer les troupes anglaises dont le départ est imminent. « Ah ! Ah ! voilà une loi qu'il faut nous prendre. La chasse au *pirsch* est la seule vraiment noble. » Et le propriétaire du « bien seigneurial » voit non sans malice s'épanouir sur le visage du nouveau maître une passion fraternelle. Il ajoute aussitôt en

manière de compliment : « Nous n'avons pas, par contre, de tireurs qui vous valent. »

L'autorité réclama une battue. Elle ne pouvait avoir lieu que du consentement du pouvoir militaire. Ce fut la dernière opération de Briddle, à la veille de son départ. On remit des fusils aux chasseurs du pays. A vrai dire, il en sortit de toutes les fermes et la traque engloba le versant « allemand » de la forêt, épargné systématiquement par la cognée prussienne, alors que le côté belge avait été rasé en grande partie.

Guillaume Franquinet était de la chasse. Il avait fui depuis huit jours la vallée. L'horreur de rencontrer l'officier anglais et Aimée l'avait déterminé, au lendemain de la scène de « Mon Bijou », à quitter la paisible maison de Bevercé pour demander asile à ce frère de son père, demeuré paysan, dont la ferme non loin de l'église de Sourbrodt s'abrite des vents par une si curieuse haie de hêtres taillés à hauteur du toit de chaume. On n'y parlait que wallon. Jamais personne n'y avait appris l'allemand et les enfants cessèrent de fréquenter l'école le jour où cette langue devint obligatoire. Le vieux curé, héros lui-même de l'irrédentisme, les grondait pour la forme de cette « méconnaissance de leur intérêt ». Il les retenait après le catéchisme pour leur apprendre, en français, l'indispensable.

Le neveu fut le bienvenu. Il se retrouvait vite chez lui. L'atavisme paysan perçait sous l'écorce de l'intellectuel, fils du marchand de fourrage de Bevercé, pourvu par l'héritage paternel de petites rentes. Il n'était pas question d'oublier Aimée. Rien ne lui en évoquait la pensée comme ce printemps dans la Fagne. Mais il y attendait avec moins de haine l'inévitable, ce départ prochain, dont il ne pouvait douter...

Et voici que de l'auto amenant les « fusils » de la battue, Franquinet a vu descendre Briddle et deux autres officiers avec Schröder tout de vert habillé. Il s'est dissimulé aussitôt parmi les gens de Sourbrodt et le colonel n'a pu le reconnaître, au milieu des cinq paysans notables qu'un garde forestier va poster à travers le bois. L'oncle lui a confié un fusil de guerre sur l'origine duquel il est demeuré sibyllin. « Celui qui l'a laissé chez moi n'aurait plus envie de s'en servir, allez ! Et c'était le moment où il y avait beaucoup trop de soldats prussiens pour que la partie fût égale avec ceux de France et de Belgique ! » Sur la face tannée et ridée du paysan sans pays, quel éclair avait passé? Guillaume regardait ses compagnons. C'étaient tous des hommes aussi rudes. La perspective d'abattre un « cochon » les enflammait. Ils se racontaient en patois des prouesses cynégétiques que le *forster* faisait semblant de ne pas comprendre car il y était question de cerfs, de brocarts et même de biches... Il dut pourtant rappeler durement à l'ordre deux des nemrods pour la manière imprudente dont ils maniaient leurs armes. N'avait-il pas dit à Schröder avec une déférente inquiétude : « Parmi ces braconniers-là,

ce n'est pas la peau des sangliers qui court le plus de danger »? Et le seigneur de Thirimont avait averti Briddle : « Surveillez vos voisins et faites-vous toujours reconnaître... »

Le tir à balle d'ailleurs, et avec un fusil de guerre surtout, a une trajectoire qu'un chasseur d'occasion est vraiment inapte à mesurer d'avance. Posté au bas d'une pente, à l'angle d'un coupe-feu offrant sur un animal traqué qui y déboucherait à mi-côte le plus beau champ de tir, un homme de sang-froid serait fondé, sans doute, à risquer de viser la cible mouvante, même si tout en haut il y a un autre chasseur dont la silhouette jaune se détache sur le ciel... Tout de même, en entendant siffler à son oreille le projectile meurtrier, Briddle a fait un brusque saut de côté. C'est une musique dont les mitrailleuses ennemies lui ont appris à éviter le désagrément. Il a poussé en anglais une malédiction familière : « Quel est le damné imbécile !... » Et puis, sans demander son reste, il a abandonné la traque... Aussi bien n'offre-t-elle rien du beau sport traditionnel et l'Anglais à présent est bien dégoûté de tout. La région elle-même lui a paru, dès le matin, sombre, désolée, primitive et misérable. Il sait qu'une présence la transformerait comme la baguette d'une fée. Mais cette présence, il ne peut plus ni la provoquer ni la souhaiter. Pour longtemps, peut-être pour toujours, il se l'est par sa faute interdite. Avec une gratitude triste il songe à l'ordre qui lui commande de quitter demain ces lieux où les gens sont impossibles à contenter et où les chasseurs sont les plus maladroits du monde...

Aimée Collinet, empêtrée dans les soucis de famille depuis son refus d'épouser le fils Favresse, a appris ce départ plusieurs jours après. Il ne pouvait l'émouvoir autrement que parce qu'il ravivait le regret en elle d'un passé où il lui semblait de plus en plus voir mourir la jeunesse de son cœur. Que défendait-elle alors contre les commentaires de la ville entière? La nouvelle de l'échec de Charles avait tôt fait de courir les rues. Mais c'était contre Cécile qu'elle avait eu à soutenir un conflit qui lui laissait une brûlure intolérable.

Au lendemain de l'entrevue avec le prétendant, Mme Collinet avait osé mêler à ses reproches une récrimination personnelle :

— Tu oublies que moi aussi j'ai fait des sacrifices pour revenir à Stavelot. Si tu as un souvenir à étouffer, j'en ai aussi et auxquels des larmes délicieuses sont mêlées. Ne me fais point regretter d'y avoir voulu renoncer à cause de toi...

De quelle voix passionnée et violente Cécile a-t-elle jeté ce regret ! Sa jeunesse n'a jamais frappé comme à cette minute la pauvre Aimée. Une vision repoussée jusqu'alors se dresse à ses côtés. Il y a, en effet, tout ce passé trouble, coupable auquel l'enfant s'est interdit de songer, qu'elle n'a jamais voulu connaître en dépit des insinuations et des offres complaisantes venues de plus d'un et même de la rancunière Hortense. À présent que sa mère elle-même ose

l'évoquer, il lui faut placer les deux mains sur les yeux pour ne pas le voir ; et comme elle voudrait aussi pouvoir se boucher les oreilles pour ne pas entendre Cécile répéter :

— Nous avons aimé toutes les deux. Si tu me l'avais avoué plus tôt, je t'aurais mieux comprise et je t'aurais aidée à oublier. Car ce qu'on a laissé dans la tourmente ne doit pas empêcher de regarder la vie nouvelle qui s'ouvre. Elle n'apporte peut-être pas une passion équivalente, mais il y a du bonheur dans un avenir tranquille et assuré...

Aimée ne pouvait que secouer la tête. Elle eût voulu supplier sa mère de se taire. Mais celle-ci tentait de la prendre dans ses bras. Elle se recula jusqu'au fond de la chambre contre la fenêtre ouverte. Cécile renversa dans sa poursuite la haute photographie encadrée. En la relevant pour la replacer sur la table, elle se mit à la regarder en souriant...

— C'est lui, n'est-ce pas ? Oh ! j'avais bien pensé quelquefois...

Mais la veuve a arraché l'objet des mains de sa mère et a crié, hors d'elle :

— Laissez cela et ne parlez plus... Je vous le défends... Vous n'êtes pas... Vous n'êtes pas... non, vous n'êtes pas digne...

Le mot avait fini par passer les lèvres. Aimée avait dû s'y reprendre à trois fois. Maintenant, elle demeurait hagarde et pantelante, épouvantée de ce qu'elle avait osé dire, fixant, au delà du visage qu'elle ne cherchait pas à voir, le vide, le vide affreux d'une détresse affreuse...

Dans le silence qui suivit, Cécile Collinet connut le châtiment de sa faute. Elle en accepta l'amertume, se trouvant sans colère, réduite à merci, impuissante et comme anéantie.

Ce fut Aimée qui finit par dire avec beaucoup de douceur cette fois :

— Laissez-moi, maintenant, voulez-vous? je vous en prie...

Elle ne tutoierait plus jamais sa mère. Elle la poussait dehors d'une pression ferme. Quand elle eut franchi le seuil, la clef tourna d'elle-même dans la serrure, tandis que, sans une larme, la veuve de Guy Stanhope demeurait devant la fenêtre où le printemps étalait sa grâce insolente.

En rentrant dans la belle villa des Sorbiers, dont la peinture neuve rutilait au soleil, Cécile Collinet trouva Louis préoccupé et nerveux et plus expansif que d'habitude...

— Ils sont revenus, fit-il.

Elle connaissait le souci de son mari. Il avait doublé sa colère quand elle avait su, à l'attitude de Mme Favresse, refusant de voir son salut, qu'Aimée avait signifié son congé à Charles. Elle s'était même dit à elle-même : « Si ça continue, je n'aurai plus qu'à repartir. » Mais cette fois, elle fit sans acrimonie :

— Ah ! et qu'ont-ils demandé?

— Rien. Ils ont emporté les livres.

L'enquête judiciaire était donc ouverte. La rumeur publique avait atteint son but. On demandait compte à l'industriel de ses profits réalisés, malgré la réquisition allemande. N'était-ce pas pour Cécile le moment de s'en aller? Qu'est-ce qui pouvait la retenir encore? Le refus d'Aimée achevait de mettre contre elle l'opinion importante de la ville et, en échange, quelle solidarité suspecte lui imposerait l'acceptation du domicile conjugal? Des voix étaient aisées à entendre. « Allons, Cécile, va-t'en. Il n'y a rien pour te retenir, beaucoup moins qu'autrefois. Ton enfant t'a jugée et tu peux juger ton époux. » Mais Cécile Collinet pèse des forces nouvelles et s'asseyant au bureau de Louis elle déclare de cette voix ferme et gaie qui faisait merveille au chevet des blessés :

— Il faut vous défendre, Louis. Tout ça n'est pas bien grave et les choses doivent pouvoir s'expliquer. Voyons un peu...

Hortense Debarsy a su prendre sur elle de ne rien dire à sa cousine et filleule. L'effondrement de son projet de mariage l'a moins surprise qu'autre chose. Au contact de la jeune femme elle a senti se développer curieusement cette vie parallèle intérieure inaugurée à son insu en Angleterre et alors que la petite fille s'était révélée tout à coup un être vibrant et pathétique. Pour les autres elle a gardé des trésors de fiel et de reparties agressives. Il faut l'entendre déclarer à qui l'interroge sur la demande Favresse. « Mais il n'y a rien eu. Pourquoi y aurait-il eu quelque chose? Ce jeune Favresse, c'est un ami d'enfance. Et si Aimée devait épouser tous les enfants avec qui elle a joué !.. Aimée a eu des occasions en Angleterre... Nous voyions là-bas du grand monde... Elle n'a pas à se presser et n'est pas à un Favresse près. »

Mais elle épie passionnément la mélancolie de la jeune femme. Elle est frappée de l'attitude humble de Cécile en sa présence. L'action nouvelle d'Aimée sur les enfants de la pauvre Madeleine Misonne l'étonne et l'émerveille. Hortense n'a jamais su prendre les enfants, qui se mettent à pleurer quand elle croit les câliner. Si on sonne après le déjeuner, elle a tôt fait de dire :

— C'est un Misonne, naturellement.

Et la jeune femme de sourire, car elle a percé maintenant l'écorce de la vieille fille.

— Oui, et vous allez me donner votre clef de l'armoire à provisions. J'ai promis à la petite Claire, qui se met à tenir le ménage de Désiré, de vos conserves de fruits rapportées de Londres. Cette enfant est étonnante d'initiative et d'énergie.

— Dame, elle est dressée par toi. Ils subissent tous ton empreinte. Il n'y a que Désiré pour ne pas s'en apercevoir.

— Le pauvre homme est encore bien désemparé. Savez-vous

qu'un jour Madeleine m'a confié tout le lot. Je n'aurais pas cru que c'était si facile de les aider...

Mais elle ne dit pas, après ses heures de charité, son goût violent de la solitude. Elle l'avait toujours un peu, depuis la mort de Guy. Mais de plus en plus pesait sur elle l'attention de la ville. Elle était classée créature d'exception. Une légende se formait autour de sa beauté. D'où lui venait cet air sûre de soi, indifférent et comme absent qu'on lui découvrait? Pour dédaigner un parti du pays, elle devait avoir ailleurs connu un autre homme ou être prise par une vocation supérieure. Et selon la tournure de leur esprit, les bonnes gens, par qui l'opinion se crée, répandaient le bruit de sa prochaine entrée au couvent ou de ses attaches irrégulières avec Dieu sait quel personnage extraordinaire.

Les ennemis de Cécile hochaient la tête en disant : « Telle mère, telle fille. » Mais les fervents de Madeleine Misonne protestaient avec violence. « Voyez-la avec toute sa marmaille d'adoption, c'est une sainte. Elle se fera carmélite. » Il y avait une « question Aimée Collinet ». Elle se greffait sur l'évolution des mœurs et des idées inaugurées par la guerre. Pour certains, de sa solution dépendait l'orientation de leur confiance dans l'avenir. « Si c'est une sotte, je désespère de la jeunesse », affirmait un médecin, poète à ses heures et dont l'indépendance politique tourmentait autrefois les dirigeants des partis locaux. « S'il faut prendre ses allures pour celles de la génération qui nous refera une vie acceptable, j'aime autant renoncer à entrer dans la société nouvelle », vaticinait par contre un petit homme futé, autoritaire et susceptible en qui s'était incarnée longtemps la rigueur des « vrais principes ». Et dans les familles, si un garçon faisait mine de célébrer le charme de la nouvelle venue, c'était de secrets conciliabules pour le détourner de toute vélléité matrimoniale. « Il y a un mystère dans la vie de cette petite... »

Aimée ne percevait que confusément l'atmosphère où elle se mouvait. Elle savait plutôt gré aux gens de leur réserve. Les enfants de Madeleine suffisaient à peupler sa solitude. De temps à autre, il lui fallait chercher pourtant l'air du large.

Guillaume Franquinet ne serait-il pas un bon compagnon d'excursion?

Et le Wallon, qui, dans sa sauvagerie de Sourbrodt, était en train de retourner à la terre, reçut un jour, ébloui et frémissant, une lettre renvoyée de Bevercé, et où Aimée, qu'il croyait enlevée par Briddle, lui disait :« Je réclame les honneurs de la Fagne que vous m'aviez promis. Si jeudi vous convient, j'arriverai par le train du matin à la halte de Hockai. »

En voyant débarquer sur le quai de la gare, à ce point culminant de la voie ferrée entre les vallées de la Hoegne et de l'Eau-Rouge, celle qu'il avait cru perdue, Guillaume Franquinet demeura comme

pétrifié. Aimée s'était vêtue commodément pour la marche, un tricot de soie mauve moulait son buste et, sous sa jupe courte de souple lainage gris, la jambe gainée de fine laine d'Écosse découvrait de nerveuses chevilles par-dessus les épais souliers de cuir brun. Pas ds chapeau, un large ruban serrait simplement autour des tempes les ondulations naturelles de ses cheveux noirs relevés depuis le front. Mais une canne solide retenue au poignet par une cordelière de cuir.

Franquinet avait écrit : « Ne vous embarrassez pas de provisions. » Elle avait obéi. Elle arrivait les mains vides, déjà très amusée par la perspective de l'excursion.

— Il est bien entendu que vous ne me ménagez pas. Je suis venue pour marcher et je sais que votre domaine est grand. Ne perdons pas de temps.

Tout de même, une fois la passerelle franchie au-dessus de la tranchée du chemin de fer, l'église laissée à droite avec un souvenir ému au curé que l'autorité allemande fusilla après un jugement sommaire, il fallut s'arrêter pour admirer le spectacle de la Fagne découverte tout à coup dans sa grandeur sauvage.

Dans tout le pays belge, il n'y a pas de région comparable à ces quelques kilomètres de lande déserte et de végétation exceptionnelle entre les hameaux de Hockai et de Mont. Aujourd'hui on ne rencontre même plus les douaniers qui faisaient naguère la chasse aux fraudeurs le long d'une frontière hypothétique, dont le tracé suivait un fossé incertain creusé dans la garrique et que des tourbières, des marécages et des sapinières interrompaient. Une route, achevée depuis peu, relie la halte du chemin de fer à la chaussée de Malmédy à Eupen. Elle a remplacé un mauvais chemin qui se perdait tout à coup dans un creux de la Fagne, comme au flanc d'une vague dressée sur un horizon tout semblable à celui de la mer. Le gravier neuf ne détruit pas l'impression. C'est encore, c'est toujours la sente, dévalant vers la tourbe spongieuse, parmi la bruyère, les myrtilles et les rares airelles. Car selon l'heure et la saison le gonflement de la Fagne contre le ciel érige son mystère tragique ou souriant. Elle seule règne et domine, si proche et enveloppante parfois qu'on sent contre soi son souffle qui halète et oppresse, si lointaine et si large d'autres fois qu'on se perd à la vouloir embrasser du regard. Elle désoriente qui la fixe et cherche à la posséder. Au bout d'un quart d'heure de marche et de contemplation, Aimée Collinet dit à son compagnon :

— C'est singulier. Je ne sais déjà plus d'où nous venons et vers où nous allons. Où est le nord?

— Ah ! oui, c'est ainsi. Qui n'a pas l'habitude perd vite conscience des points cardinaux. Et même quand on s'y connaît, il y a des jours de brume et de neige où l'on doit revenir sur ses pas si l'on a voulu prendre au court. J'ai bien compté là-dessus pour dépister les patrouilles allemandes. Elles n'aimaient pas battre la Fagne, qui

n'a pas bonne réputation à Malmédy. Il y a des soldats qui ont erré trois jours et qui sont rentrés à demi morts de faim et de soif. Et j'avais choisi une cachette qu'ils n'ont jamais réussi à découvrir. C'est là que nous allons.

Le Wallon avait, en effet, fait quitter la route à la jeune femme. Il marchait devant elle, à même la brousse. Ils atteignirent un repli où, sur des pierres grises, moussait une eau rousse.

— Ce ris descend jusqu'au Roanney. Une de mes ravitailleuses avait le courage de le remonter à pieds nus quand il y avait de la neige, pour éviter de marquer la trace de ses pas.

Aimée se rappela avoir lu naguère ce trait de vaillance.

— Je sais cela. Vous l'avez écrit dans un de vos rapports secrets. Quelqu'un me l'a donné à lire et je dois avoir encore le feuillet détaché où vous en parlez avec d'autres détails romanesques et héroïques.

Franquinet la rejoignit. Il continua de marcher à côté d'elle parmi les myrtilliers épais, ce qui les força à ralentir.

— Comment cela a-t-il pu aboutir entre vos mains?

— Voilà, c'est un secret. Vous ne vous doutiez pas que vous écriviez alors à l'intention d'une petite réfugiée belge...

L'homme s'arrêta tout à fait. Son visage s'était enflammé d'une émotion soudaine.

— C'était donc, fit-il lentement et comme avec effort, c'était donc déjà pour vous que je chantais la gloire de ce pays. Ah! vous ne pouvez pas savoir à quel point cela m'est doux. Mais qui donc a été le généreux intermédiaire?

Elle fit lentement aussi et d'une voix un peu mélancolique :

— Quelqu'un qui fut un grand, un vrai, un sûr ami.

Pourquoi Guillaume Franquinet a-t-il senti aussitôt fondre et disparaître toute sa joie? Son visage s'est rembruni. Il s'est remis à marcher en silence derrière sa compagne et quand Aimée s'est retournée pour lui demander une indication sur la direction à prendre, elle est frappée par son air farouche et malheureux.

Il demanda avec une sorte d'égarement :

— Vous voulez toujours savoir où j'ai vécu à l'époque où je faisais la guerre?

— Mais certes. Nous en devons être loin. Rien ici ne me paraît avoir pu servir à...

Il écarta brusquement une simple branche d'épicéa qu'il retint de ses deux bras tandis qu'Aimée pénétrait sur son invitation dans la sapinière. Il s'agenouilla ensuite à ses côtés dans l'ombre du bois où bruissait malgré le calme du jour une rumeur confuse. Faisant le gros dos, il la fit passer sous sa poitrine arc-boutée. Le sol descendait rapidement. La jeune femme se trouva dans le boyau étroit d'une tranchée où son compagnon la rejoignit. Ils avancèrent pendant deux cents mètres dans la nuit odorante des résineux. Elle s'éclaira

enfin, tandis que la voie souterraine débouchait dans une sorte de vaste entonnoir encombré de morceaux de grès dans les flancs duquel s'ouvrait un abri commode. L'air et la lumière régnaient. D'instinct, on levait les yeux vers la voûte du ciel tendue d'écharpes cotonneuses.

Une surprise attendait les promeneurs. Sur le seuil de l'abri, un homme vêtu de gris était vautré, une longue pipe recourbée à la bouche.

Franquinet rugit :

— Qu'est-ce que c'est? Ah ! la brute. Hors d'ici !

L'homme se leva lentement. Il était maigre et pâle. Le col de son veston se boutonnait sous le menton et tout indiquait dans son vêtement l'uniforme à peine démarqué, mais usé et terni par un long service. Un feutre civil à courts bords rabattus couvrait insuffisamment une tête qu'on apercevait rase et comme soudée au cou maigre et dur. Le Wallon, hors de lui, répétait d'un ton menaçant en allemand cette fois :

— Dehors, chien de cochon !

L'autre fit, passivement, dans la même langue :

— Doucement, Wilhelm Franquinet. La guerre est finie. Ce pays est à tout le monde. Je regrette pourtant si je vous dérange.

En en français à l'adresse d'Aimée :

— Mademoiselle, la place va être libre. Vous voyez pourtant que ce n'est plus un secret.

Mais déjà Franquinet était sur l'homme et d'un coup de poing avait fait choir le feutre. La jeune femme redouta une rixe. Elle cria :

— Laissez-le, Franquinet, et qu'il s'en aille.

Le Wallon ne frappa plus. Il demeura tout contre son antagoniste évidemment supérieur à lui et tout grondant d'une colère inexplicable. Celui-ci ramassa sa coiffure et marmotta entre ses dents :

— Je m'en irai, madame, si je veux, et Franquinet n'a pas le droit de m'outrager. Ce pays est encore le nôtre. Moi aussi je suis malmédien et j'entends le rester.

Mais sans bouger de place, Franquinet s'écria :

— Tu n'es qu'un Boche et de la pire espèce. Attends un peu que les choses soient dans l'ordre ici et qu'on ait fini de tergiverser avec ceux dont tu reçois le mot d'ordre. Je te jure que tu ne feras plus long feu et que si tu ne repasses pas la frontière de bonne volonté, il y aura des gens pour te jeter dehors.

— Mon père est né à Malmédy.

— Oui, comme les petits des loups dans le poulailler qu'ils viennent ravager. C'est à cause de Malmédiens de votre espèce que le peuple aurait perdu le sens de ses origines s'il n'avait pas une âme d'une autre essence que la vôtre. Mais l'Allemagne est battue et...

— L'Allemagne n'est pas battue. Jamais aucun peuple au monde n'a soutenu comme elle un effort aussi colossal. J'ai fait toute la

guerre. Sans la trahison de l'intérieur, notre front serait encore intangible. Ce sont des lâches et des espions, comme vous, Franquinet, qui ont tiré dans le dos aux troupes impériales. La leçon nous servira. Et voilà toujours un coin de la frontière qui sera mieux gardé...

— Tais-toi ou je t'étrangle. Si je ne savais, entends-tu, que ton empire est définitivement écrasé et que les Alliés le tiendront pour des années à la gorge, je te tuerais, ici, sur place, comme un chien. C'est ta faute si, contre toi, la guerre n'est pas, ne sera jamais finie. Pour garder ta frontière, va plus loin. Ce sera moins commode. Va relever la ligne des bruyères et des bois de l'autre côté d'Elsenborn et laisse respirer à ce pays qu'on t'a arraché une autre odeur que la tienne.

— Je vois bien. Mais il y a des parfums qui corrompent jusqu'à l'ivresse de la victoire. A ton aise, Franquinet, fais l'amour à la française ! Voilà qui nous prépare une revanche plus sûre que dix ans de bataille.

La phrase du Teuton fut hachée en deux par la ruée de son adversaire. Aimée épouvantée les voit rouler sur la litière de brindilles de sapins que leur lutte soulève en poussière. L'Allemand a tout de suite le dessous et demeure comme mort sur le dos, les bras en croix.

— Guillaume ! crie la jeune femme, qu'avez-vous fait?

Le Wallon se relève et regarde le vaincu un instant.

— Ne vous effrayez pas, Aimée, il n'a rien. Il fait le mort comme les autres faisaient camarades devant une mitrailleuse. Laissons-le, cela lui aura enlevé l'envie de recommencer.

Déjà il prenait la jeune femme par la main. Elle était énervée et tremblante. Il goûta une satisfaction intense à tenir dans sa paume encore brûlante les doigts glacés de sa compagne. Pour la première fois, elle l'avait appelé par son prénom et il avait fait de même. Il ne songeait plus à lui faire les honneurs de son ancien abri. Il devinait son désir de fuir le lieu de la querelle. Son grand frémissement devant l'insulte du Boche se muait en une conscience délicieuse de sa force et de son cœur.

Quand ils émergèrent de la sapinière, il continua de la mener par la main et ils marchèrent assez longtemps à travers la brousse jusqu'à ce que la Fagne apparût à nouveau entre les troncs espacés de vieux sylvestres rabougris.

— Et maintenant, il s'agit de déjeuner.

Franquinet, avec un soin infini, a fait asseoir sur une pèlerine emportée à cette intention la jolie Stavelotaine. Il y a à cette saison sur les mousses de la garrique une floraison charmante de saxifrages. Elle couvre les deux plis de la vallée creusée entre les lèvres de la Fagne comme un sourire par le mince filet d'un ruisseau. La paix et le silence sont chargés d'une surabondance de vie dont l'émoi d'Aimée Collinet, encore secouée par la scène du bois, se décuple. Elle a peine à s'en défaire...

— Pourquoi avez-vous été si brutal avec cet homme? Son insolence ne valait pas la colère où elle vous a mis.

Franquinet se mit à rire :

— Je le connais le Fritz. Il n'entend que le langage de la force. Et puis, je le confesse, il m'a mis hors de moi. Mais c'est fini. N'y pensons plus. Avez-vous faim?

Elle secoua la tête et continua de parler avec reproche.

— Je n'aime pas votre violence. Elle me gâte un peu ce beau paysage qui incite à la mesure et à la générosité.

— Comme on voit que vous n'y avez pas vécu ! C'est un conseil d'exaltation et de frénésie qu'il donne. Que de fois j'y ai puisé le renouvellement de ma haine et de ma ténacité. Sans lui, allez, je crois que je ne serais rien. J'aurais sombré dans l'acceptation commode et veule des gens de la vallée. Ma patrie, ma vraie patrie, c'est lui et il a été longtemps tout mon amour...

— Eh bien ! parlons donc de lui.

Aimée accepta d'entamer les vivres que le Wallon étalait devant elle. Un bien-être physique succédait à l'énervement et à la fatigue. Ils firent l'un et l'autre joyeusement pique-nique tout en chantant et en écoutant l'éloge du paysage qui les rapprochait.

Mais l'inévitable les guettait, l'insidieuse et fatale échéance du crédit consenti par l'amour. Car tout à coup Guillaume Franquinet s'arrêta de dire la louange de la lande, de l'air et du site, pour crier à Aimée avec un élan où elle s'épouvanta de reconnaître une violence analogue à celle qui le jeta contre l'homme de la carrière :

— Depuis que vous êtes ici, tout ça n'existe plus, la seule beauté, à mes yeux, c'est celle d'Aimée Collinet.

Le coup est si brusque, si inattendu, que la jeune femme en demeure tout étourdie. Au hasard, elle dit, sans se douter que l'appellation fouette l'espoir de Franquinet :

— Guillaume, il ne faut pas dire cela.

— Et pourquoi non? Au contraire : ici, il n'y a plus moyen de se taire, de mentir. Je m'étais bien juré que je ne parlerais pas. Mais je vous sens si bonne, si près de mon cœur qu'il faut que je le décharge. Je vous aime, voyez-vous, depuis toujours.

Pourquoi Aimée le laisse-t-elle aller, pourquoi, alors qu'elle a interrompu si brusquement l'autre soir son cher Briddle, alors qu'elle n'a pas permis à Charles Favresse de prononcer le nom du sentiment qu'il prétendait lui vouer, offre-t-elle au Wallon de Malmédy l'ivresse de dire son pathétique amour? Sans doute éprouverait-elle, à cause de l'engourdissement qui l'environne, une difficulté à l'arrêter, à se lever, à rompre leur accord et à retourner à la banalité d'une excursion pédestre. Et puis l'homme n'est pas près d'elle. Il se tient assis sur la mousse contre le ruisseau. Elle peut éviter le feu de son regard, confondre sa voix nette et un peu grasseyante avec le murmure de l'eau, le bruissement des herbes et le chant mystérieux qui

émane du grésil de l'atmosphère. Et Franquinet dit le rêve de toute sa vie, son attachement à la grandeur des choses par-dessus les petitesses de la réalité. Il parle de la nature, de la poésie et de Dieu. Où pourrait-on, dans l'univers, trouver une passion plus respectueuse et plus désintéressée? Il a fallu l'extraordinaire isolement de ce pays qui n'est à personne, qu'une frontière absurde isolait de l'occident et qu'une appropriation sacrilège n'a pas réussi à rallier au germanisme. Ah! si l'on pouvait arrêter la vie, se construire un séjour chimérique et palpiter d'un frôlement d'aile, ce serait pour Aimée Collinet l'occasion ou jamais de tendre la main et de dire : « Dressons ici tous les deux la tente de nos espoirs et tâchons d'y fixer le bonheur. » Mais déjà la jeune femme se demande avec anxiété comment elle va pouvoir rappeler à la réalité ce compagnon dont elle se reproche d'avoir sans y penser favorisé l'ambition.

Et voici que la Fagne elle-même vient à son secours. De l'extrémité de l'horizon, un souffle glacé accourt. De quelle réserve permanente d'humidité et de froidure s'est-il levé en ce sommet étrange demeuré, depuis les origines, inculte et imperméable comme les régions polaires? Il se fait précéder d'une inclinaison rythmique de toutes les herbes, il émerge de la combe où il a plongé, et il atteint les voyageurs comme un frisson. Aimée y a été sensible.

— J'ai froid, dit-elle. Il se fait tard, la route est longue encore, je crois. Si nous marchions?...

Et d'elle-même, comme si le pays lui était devenu soudain familier, elle a trouvé au delà des sylvestres la ligne du gravier jaune. Franquinet l'a suivie. Il ne sait que croire de son mouvement. Pourquoi, au bout d'un temps de marche accélérée, s'est-elle mise à lui parler de l'avenir de Malmédy, du rôle qu'il va avoir à y jouer et de la perspective d'une vie publique difficile mais féconde? Il se résout à dire obstinément :

— Tout cela, oui, mais pour vous, avec vous...

Ils ont gravi le dernier tournant de la route dans le désert. Déjà le regard plonge dans les déclivités harmonieuses des sapinières qui défendent l'accès du plateau. Dans un instant, le clocher de Xhoffraix apparaîtra et le toit banal de la maison des douaniers. Adieu, alors, le prestige exaltant de la Fagne, adieu, cet air où persiste toute la jeunesse du monde.

— Quel âge croyez-vous que j'aie, Franquinet?

L'étrange question et comme elle répond peu au désir de l'amoureux. On n'attend pas la réponse.

— Vous, vous êtes un enfant que j'envie et devant lequel je me sens très émue. Votre élan, votre ivresse je les ai connus. Il me semble tout à coup en les confrontant ici avec ce que j'ai été, que je suis devenue plus vieille.

Aimée parle lentement, douloureusement. Son éclatante silhouette sru le paysage primitif est un tel démenti à ses paroles que le Wallon

va protester, s'insurger, crier à nouveau la force de son amour. Mais comme il marche en tête à son ordinaire, une main ferme et douce se pose sur son front, parmi la chevelure emmêlée et une voix prononce, qui pourrait être celle de la vie elle-même, montée de la vallée, réfugiée dans la nuée qui s'accumule à présent au-dessus des sapinières, une voix dont la vibration contraste avec l'accent désabusé.

— Il ne faut pas m'en vouloir. Il faut me plaindre et m'obéir et chercher dans l'action la revanche de l'amour.

Ils se sont remis à marcher. La route pour rejoindre Malmédy est encore longue. Elle suit en descendant les méandres de la Warche qui apparaît par intervalle profondément encaissée. L'âpreté de la Fagne est loin. Le clocher de Xhoffraix est seul à recevoir, avec l'humble population qui vit autour de lui, sa sauvage caresse. Aimée Collinet regrette un peu comme un caprice inutile cette occasion qu'elle s'est donnée de connaître le fond du cœur sauvage et ingénu de Guillaume Franquinet. Elle voudrait muer en force féconde l'élan dont elle est l'inutile aliment. Elle cherche des mots, des phrases, des arguments. Elle est à présent si maîtresse de son esprit... Et voici qu'elle entend à ses côtés une étrange rumeur. Ce sont des propos indistincts entrecoupés de lamentations et d'injures. Elle écoute et s'arrête et regarde un peu inquiète cet homme qui se frappe la poitrine et répète :

— Pardon... pardon... je suis un criminel, un homme sans honneur et sans foi. J'ai voulu tuer... Il ne faut plus me voir... quittez-moi... laissez-moi sur la route... je ne suis digne de rien...

Combien de temps et de patiente interrogation faut-il à la jeune femme pour aboutir à une révélation qui lui fait horreur d'abord et qui la laisse ensuite si singulièrement lasse ? On aperçoit entre la magnifique futaie qui dévale sous la route la perspective de la ville où elle doit se hâter de rentrer pour ne pas manquer un train que nulle auto complaisante ne pourrait aujourd'hui remplacer. Mais elle a fini par savoir toute la vérité. Franquinet a tiré dans la direction de Briddle un coup de feu qui aurait pu, qui aurait voulu l'atteindre, et cela parce qu'il voyait en lui un rival détesté.

Que dire et comment relever le malheureux qui se vautre dans la poussière, hurle son repentir et implore un pardon qu'elle ne se sent pas la force de donner? Elle prononce un mot pourtant avec force et netteté, elle le répète trois fois, comme un ordre : « Il faut expier... »

Et puis elle se met à descendre d'un pas rapide qui se précipite au moment où elle devine qu'elle échappe au regard du coupable. Elle finit par courir tandis que l'ombre des arbres se ferme en voûte au-dessus de sa tête. Ce n'est plus qu'une chose haletante et lasse à mourir qui tombe épuisée sur la banquette du compartiment au moment où le train s'ébranle vers Stavelot.

ÉPILOGUE

Quand les clairons ouvrirent le ban...

Le dimanche 24 août, un général belge fit son entrée officielle à Malmédy. Depuis plusieurs semaines, le cercle était occupé militairement par des troupes du roi Albert. Mais l'entrée en avait été sans cérémonie. Il s'agissait de solenniser ce premier contact destiné à devenir définitif, prélude du retour tant attendu de la marche wallonne à la mère patrie.

Devant l'affluence des soldats, la conviction des chefs et tout un appareil administratif et militaire s'installant par-dessus les services régionaux, un mouvement se dessina dans la population. A défaut du drapeau tricolore, l'étendard malmédien fleurit les fenêtres. Il n'y en eut aucune qui refusa de s'ouvrir quand, sur la place, les troupes ayant formé le carré, la musique militaire entonna une marche guerrière. On n'a jamais résisté sur les bords de la Warche à des rythmes alertes. Tous les visages s'épanouirent au moment où les cuivres et les bois résonnèrent des chants malmédiens. Déjà, derrière la haie de curieux, les enfants formaient des rondes. Ils agitèrent bientôt des drapelets belges en papier au nez des maîtres du « gymnasium ». Franquinet et ses amis les distribuaient à foison en narguant les pédagogues à lunettes qu'une large *Brabançonne* acheva de mettre en déroute. Il était descendu dès l'aube des hauteurs de la Fagne. Il ne quittait plus Sourbrodt, où il redevenait âprement un paysan.

Une grande foule d'excursionnistes venus de Stavelot, de Spa, de Verviers, de Liége, et de plus loin encore, encombraient les rues d'autos et de chars à bancs. Elle était fort inégale à l'importance de la cérémonie. La plupart s'excitaient à rire de la réserve des gens du pays où ils voyaient une hostilité sourde. Quelques-uns seulement sentaient à quel point la victoire recevait ici enfin son vrai couronnement.

Parmi ces derniers il y avait toute la bande des enfants Misonne conduite par Aimée Collinet. L'excursion leur avait été promise et expliquée de longue date. Ils avaient orné eux-mêmes le break du voiturier Baibay loué par Désiré. Leur deuil s'éclairait de cocardes éclatantes. Pour conduire les deux mules, achetées par lui à la récupération britannique, Baibay avait arboré le plus invraisemblable chapeau haut de forme. Cela avait fait le bonheur des enfants tout le long du chemin, car des coups de vent insidieux menaçaient à chaque moment de l'envoyer dans la rivière.

L'éclat de rire du père se mêlait à ceux de la jeunesse. Aimée était la plus grave, mais elle savourait comme un bonheur personnel la

joie de son entourage. Ne la lui devait-il pas? Depuis le garçonnet de trois ans assis sur ses genoux jusqu'au grand homme de quarante perché sur le siège et qui ne cessait de se retourner vers elle, ils étaient tous tributaires de son impulsion, de sa force morale, de sa vie ardente et disciplinée. Car depuis trois mois elle s'était tout entière vouée à la tâche laissée par Madeleine. Comme elle y réussissait mieux que son héroïque amie ! Elle s'en voulait presque de n'avoir qu'un mot à dire, un regard à jeter, une expression à prendre pour obtenir sur la gamme de ces enfants impressionnables des sonorités différentes. Mais ils réagissaient diversement aussi aux impulsions qu'elle leur donnait : tel en larmes à la moindre observation, tel en efforts véhéments et taciturnes à tout appel à sa volonté, tel en silencieuses câlineries dès qu'elle lui ouvrait les bras, tel en mystérieuse obstination aussi longtemps qu'elle se refusait à une attention particulière. Aucun ne lui marquait la moindre réserve ni hostilité. Elle se sentait accaparée, adoptée par eux. Et Désiré n'avait fait que suivre la filière en se rangeant, lui aussi, sous son égide.

— Vous mettrez votre décoration demain, j'espère, lui avait-elle dit la veille de l'excursion.

— Oui, si vous vous habillez en infirmière. Je ne vous ai jamais vue sous l'uniforme, celui de votre photographie, et ce sera le jour ou jamais.

Elle avait obtempéré et l'ancien déporté l'avait presque serrée dans ses bras dans son enthousiasme. Il avait répudié toute récrimination contre les « scandales » de l'après-guerre depuis qu'elle avait fait devant lui une profession de foi optimiste. Aujourd'hui encore, il affirma en se hissant à côté du rutilant Baibay :

— Nous allons entendre sonner les clairons de la victoire.

Aimée regardait le grand Misonne sur qui l'épreuve de la déportation n'avait guère laissé de trace physique, qui avait eu une si belle folie de sacrifice à l'idée de nuire à l'ennemi, et chez lequel elle trouvait un si rapide écho à toutes les suggestions qu'elle faisait. N'était-ce pas elle qui avait eu l'idée d'aller tous ensemble à Malmédy pour cette entrée solennelle? Avec quel empressement il avait organisé le voyage ! Que pensaient les gens de Stavelot en voyant dévaler après la messe hâtive le break pavoisé de touffes de bruyères en fleurs et de branches de sapins avec tous les enfants agitant des drapeaux sur les banquettes et le père endimanché, décoré, se tournant avec un air de triomphe vers l'infirmière au visage rose et souriant? Peut-être ce que le boulanger de Masta, le hameau à mi-chemin entre Stavelot et Malmédy, avait traduit en voyant la bande dégringolée du véhicule envahir sa boutique :

— Hie ! la belle famille que vous avez là, monsieur et madame.

C'est quand la cérémonie militaire atteignit son apogée que la signification du voyage de Désiré Misonne et d'Aimée Collinet avec

les enfants de Madeleine imposa sa réalité. Baibay avait arrêté le break devant la rue qui forme l'angle nord-est de la place. Tous les enfants, même le dernier, avaient réussi à se hisser sur le siège et le vieil Ardennais, ayant mis bas sa « buse », les tenait serrés entre les bras comme un bouquet. Le père et l'amie étaient debout dans la wagonnette. Ils pouvaient suivre sans peine l'un et l'autre ce qui se déroulait, au centre d'un carré formé par les troupes, sur une estrade décorée de guirlandes. Mais Désiré se mit tout de même à le décrire pour sa compagne.

— C'est le bourgmestre qui parle. Il lit un papier... Il a des gants de peau noirs et porte une buse plus belle que celle de Baibay... Il a l'air agité... ses mains tremblent... Autour ce sont les conseillers... J'en connais... Il y a des tanneurs... Ce sont nos anciens concurrents... A présent ils seraient peut-être fort contents de s'associer avec nous... Quelques-uns ont dû rudement oublier leurs platitudes envers les Boches pour être là... ah ! ah !... à la bonne heure, voilà qu'avant de répondre, le général a fait monter près de lui les deux abbés (1)... Il va les décorer... Pourquoi ne crie-t-on pas : hourrah !... Nous crierons, nous, tout à l'heure, n'est-ce pas, Aimée?... Voyez-vous, je suis tellement content de voir ça avec vous... Depuis mon malheur, je n'ai jamais senti une telle confiance dans la vie... Et c'est à cause de vous... je le sais bien... Et puis que seraient devenus les enfants sans vous?... Ah ! voilà le moment émouvant... L'aide de camp a fait un geste, le général a tiré son sabre... Et tous les soldats à cheval aussi... Aimée, Aimée... regardez donc... donnez-moi la main... voulez-vous... Vous êtes peut-être la seule ici à comprendre ce que j'éprouve... Attention, les clairons ouvrent le ban... C'est magnifique...

Et dans le déchirement des cuivres, quelles paroles sont sorties encore des lèvres de Désiré? Aimée Collinet a pu ne pas les entendre. Elle ne lui demandera pas de les répéter. Peut-être n'en a-t-elle pas deviné le sens précis et sait-elle qu'elles sont prématurées. Mais les clairons belges ont transporté par-dessus un échange de vaines tendresses le cœur ardent et meurtri de celle qui achève aujourd'hui de connaître sa destinée.

Il n'est plus question d'amour ni d'amitié, l'un et l'autre sont des maîtres égoïstes qui déchirent, exigent et ne savent pas créer. Que la vie s'émeuve et cède à leur délicieux tourment, c'est, hélas ! une loi commune. Quand il s'agit d'un devoir à remplir, d'un foyer à relever, d'un pays à agrandir, rien n'équivaut au don désintéressé et lumineux d'une âme.

Henri Davignon.

(1) Pietkin et Bastin, prêtres wallons emprisonnés par les Allemands.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ALLEMAGNE DÉCOUVRE LE NATIONALISME FRANÇAIS

En psychologie, les Allemands sont tous Autrichiens, et toujours d'une idée en retard. Les voici qui se mettent, avec le sérieux qui les caractérise, à considérer, que dis-je ! à découvrir le nationalisme français. Dès 1915, Hans Heiss étudiait « la pensée de la revanche dans la littérature française » ; en 1919, un catholique pangermanisant assez partial mais assez bien informé, Hermann Platz, composait *le Nationalisme dans la pensée française d'avant-guerre,* qu'on retrouve dans un recueil plus complexe, édité en 1920 par J. Kuhn sous le titre de : *le Nationalisme dans la vie de la troisième République.* Tout récemment enfin, un essayiste de valeur, Ernest-Robert Curtius, qu'il ne faut pas confondre avec le journaliste du même nom, Frédéric, publie un ouvrage très digéré sur *Maurice Barrès et les fondements spirituels du nationalisme français.*

Est-ce à dire que la matière soit entièrement nouvelle, ainsi que les préoccupations qu'elle suscite, de l'autre côté du Rhin? Certainement non. Les journaux de Berlin, de Hambourg, de Francfort et de Munich tonnent pareillement, et depuis des années, contre les folies, les frénésies, les crimes du nationalisme français. Ce qui est nouveau, c'est l'aspect sous lequel on commence à regarder ce nationalisme. Pour la très grande majorité des Allemands, les nationalistes français sont encore des énergumènes, des agitateurs gagés, des poli-

ticiens de bas étage, sans lustre et sans politesse. Beaucoup d'entre eux se représentent certainement Maurice Barrès, leur bête noire, sous les traits d'un démagogue verbeux et tonitruant, à peine admis dans les bons salons. Cette bouffonnerie pitoyable aurait-elle fait son temps? Peut-être. En tout cas, fatiguée d'avoir espionné en vain nos ressources matérielles, l'Allemagne inspecte maintenant les trésors d'âme qu'elle avait imprudemment négligés. Elle entre dans un domaine immense qui lui était inconnu et dénombre avec avidité les valeurs spirituelles du nationalisme.

Révolution vraiment et révolution considérable. C'est à peine en effet si, avant 1914, quelques Viennois, ou quelques Poméraniens campés à Strasbourg appréciaient l'œuvre du nationalisme français et la pensée de Maurice Barrès. Grâce à Robert Curtius, cette lacune est en partie comblée. Son livre est consciencieux, franc, objectif, honnête ; c'est le livre d'un lettré qui s'adresse à d'autres lettrés. Il peut abominer Barrès, le méconnaître, il a du moins étudié l'homme et scruté sa philosophie, sa sensibilité.

Un lecteur français, à vrai dire, n'y apprendra rien de nouveau. Mais ce qui importe, c'est de noter comment, au contact du nationalisme français, l'Allemand et le penseur réagissent en Curtius et quel accueil surtout on a fait à son ouvrage. Chose curieuse : il note bien la caractéristique la plus significative de l'évolution barrésienne qui est « l'abandon du relativisme sceptique de 1880 pour le nationalisme des dernières années d'avant-guerre », mais il s'empresse de considérer cette démarche comme une chute. Tous les péjoratifs lui sont bons pour exprimer son désespoir — faut-il dire vrai *ou* feint, faut-il dire vrai *et* feint? — en face d'un pareil retournement.

Une bonne moitié de la préface et le dernier chapitre tout entier (le plus intéressant pour nous, puisque c'est un chapitre de mise au point) sont même employés à échafauder une théorie pour mettre en mauvaise posture, pour minimiser, plus exactement, la valeur du nationalisme français en connotant de bâtardise ses origines.

Ce bon critique, ce pur critique, ce pauvre critique de Robert Curtius en arrive à faire sienne la thèse célèbre, outre-Rhin, de Spengler sur le « criticisme créateur » considéré comme un des symptômes les plus sûrs de la décadence intellectuelle, ce criticisme créateur où excelle, remarque-t-il, la France du dix-neuvième siècle, avec ses Stendhal, ses Sainte-Beuve, ses Taine, ses Renan, ses Barrès, ses Maurras. « Le culte du passé est la substance de son œuvre, dira-t-il de Barrès. Même les ressources intellectuelles qu'il met au service de son programme pédagogico-national sont celles d'une époque

révolue : l'historicisme, le déterminisme, le positivisme du dix-neuvième siècle. » A un autre endroit, il qualifie encore plus brutalement le nationalisme de *passatismus* :

Ce n'est qu'en France, dit-il encore, que pouvait se réaliser pleinement ce type du critique créateur, parce que c'est un pays plus riche et plus chargé de traditions que les autres ; parce que l'empreinte culturelle décisive, celle du classicisme au dix-septième siècle, n'est pas une expression sincère de soi-même, mais seulement un compromis stylistique conclu par les lettrés avec la Rome d'Auguste... Le critique créateur commence toujours par les rébellions. Il lui faut de la place pour remuer les bras. Ainsi Sainte-Beuve, Stendhal, se révoltent contre Boileau et Racine sous la Restauration. Ainsi Renan brise avec ses maîtres de Saint-Sulpice, et Taine démolit de ses sarcasmes l'école spiritualiste de 1850. Et toujours le critique créateur finit par la reconnaissance de la tradition, par le culte du passé.

L'énumération recommencera alors, mais à rebrousse-poil. A ce compte-là, tout est criticisme créateur en France. Procédé sommaire ! Ne faudrait-il pas plutôt définir exactement ce qu'est le culte du passé? Il ne suffit pas non plus, pour étayer ce frêle échafaudage, de réfuter le nationalisme français par une citation de Rabindranath Tagore et une autre de Romain Rolland. Ici, le procédé, déjà plus que facile, devient indigent. Il serait nécessaire surtout de montrer que Barrès n'a pas de disciples et que l'école de Maurras est vide. Se battre dans les espaces célestes avec des mots n'a jamais conduit très loin. C'est en vain que Robert Curtius entasse les affirmations : « Le cri de rassemblement du nationalisme, s'écrie-t-il, est l'appel d'un éternel retardataire et le nationalisme lui-même n'est qu'un processus d'appauvrissement » ; on est en droit, par la même et identique méthode, de lui prouver que ses dénégations ressemblent au chant de mort de la dernière Walkyrie, cherchant à se rassurer sur son trépas en niant la puissance de son ennemi.

Aussi bien la meilleure manière de répondre à Robert Curtius me semble-t-elle être d'emprunter le langage d'un de ses compatriotes, qui, après avoir lu sa biographie, arrive, par ce document, à des conclusions diamétralement opposées à celles que je viens de résumer. Le cas vaut d'être rapporté.

Dans le *Leipziger Neueste Nachrichter* du 12 septembre, un professeur de Dresde, M. Victor Klemperer, publie, d'après le travail de Curtius sur « l'esprit du nationalisme français », un article extrêmement sensé.

Après avoir mis en garde ses compatriotes contre l'idée ridicule qu'ils se font du nationalisme en France, lorsqu'ils le considèrent comme une manifestation « privée d'intellect » (*etwas Ungeistiges*) « à l'usage de politiciens sans conscience », après leur avoir rappelé

que cette mésestime leur a déjà coûté cher, puisqu'ils fondaient sur elle leur conviction, avant 1914, que la grande majorité des Français ne rêvait que paix à tout prix, M. Klemperer prophétise aux Allemands de 1921 un rival aussi désagréable que celui de 1918 s'ils persistent à ne pas tenir compte des faits, dont le nationalisme français fait rigoureusement partie...

J'ai évité jusqu'ici de parler d'un ouvrage précédent de Robert Curtius, paru en 1919 : *les Pionniers littéraires de la nouvelle France*, où il est fait état, démesurément, des tendances pacifistes et internationalistes d'une certaine école parmi nous. Les conclusions de cet ouvrage, combinées avec celles dont je m'occupe ici plus spécialement, prouvent à l'évidence que M. Curtius se fait de notre pays une image où l'élément caduc se trouve symbolisé par le nationalisme, tandis que les germes féconds sont abrités par des œuvres dans le genre de celles de Romain Rolland. Si M. Curtius mettait les pieds dans certains cercles littéraires parisiens, il serait bien étonné de voir quel peu de cas l'on fait, littérairement, de ce compilateur d'idées.

Mais ce n'est pas tant là le point de vue de M. Klemperer ; M. Klemperer considère la question sous l'angle de l'*existence* et de la force. De la lecture de Curtius, il sort convaincu que le nationalisme français possède « de puissantes racines spirituelles », loin d'y reconnaître la physionomie pâlissante d'une France qui meurt. Schématisant à son tour l'analyse de Curtius, il découvre dans notre nationalisme le cachet de la vie intense. Là où Curtius dénonce une rupture, c'est-à-dire dans la volte-face exécutée par Barrès et les intellectuels patriotes aux environs de l'affaire Dreyfus, il discerne un lien et un gond. Notez qu'il nous déteste autant que Curtius, mais sa haine ne le rend pas aveugle.

Au fond, l'ouvrage du romaniste de Marburg — car telle est la qualité de Robert Curtius — a cet avantage de poser le nationalisme français vis-à-vis de l'Allemagne, en dépit de ses conclusions fallacieuses et grâce à la conscience de ses comptes rendus, comme quelque chose de respectable parce qu'*organique*. La tournure d'esprit germanique ne prend guère en considération que les forces dont elle peut suivre de loin la genèse et les développements. Rien pour elle n'est authentique sans cette filiation où la matière et l'histoire jouent autant de rôle, sinon plus, que la logique et la raison absolues.

L'attitude de l'Akademiker de Dresde marque bien la réaction qu'une grande partie du public cultivé, lecteur de Curtius, ne manquera pas d'offrir à ses suggestions. En constatant, de l'aveu même de Curtius, que le nationalisme est fortement enraciné, qu'il possède des antécédents qui le situent dans une généalogie serrée d'événe-

ments, de sentiments et de réflexes, elle refusera de croire à sa faiblesse, à sa superficialité.

C'est en tout cas la persuasion très nette de M. Klemperer. Il fait au surplus remarquer que Barrès n'est pas un isolé. (M. Curtius ne connaît au surplus qu'une partie de l'histoire du nationalisme français, la partie *affective*. Le côté *national*, offert par Maurras, lui échappe presque totalement ; quant au côté économique, de Georges Valois, il ne paraît pas même le soupçonner. M. Klemperer, qui, sur ce point, ne semble guère mieux renseigné, a des soupçons et des éclaircies.) Barrès, dit-il, est sorti de l'*être* français, il possède en soi-même sa forme vitale et sa justification. Ce n'est pas un mort, mais un des Français les plus vivants. Il continue à produire les plus belles créations esthétiques et humaines. Il a eu en outre le bonheur, dans son retour à la tradition, de se baigner profondément dans les formes françaises de la religiosité, le catholicisme.

Les derniers mots de M. Klemperer valent d'être rapportés intégralement : « Je ne crois pas que cela nous mène très loin de continuer à regarder le nationalisme français simplement comme quelque chose de vil, d'immoral, d'inintellectuel ; nous ne serons pas plus avancés en le tenant pour quelque chose de mort. Il n'est ni bon ni mauvais, *il sort de l'essence du peuple français; nous devons faire effort pour le comprendre et compter avec lui.* »

Voilà des paroles de bon sens. Plus haut, répondant toujours à Curtius, M. Klemperer lui disait à peu près : « Mort, le nationalisme français? Où voyez-vous cela? La seule différence que j'aperçoive, c'est qu'avant la guerre, il réclamait l'Alsace-Lorraine, et que maintenant il exige le Rhin. Voilà tout ce que nous y gagnons. »

L'article de M. Klemperer aurait besoin lui-même de recoupements. Dans le *Neue Merkur*, M. Otto Flake rabat également la superbe de Curtius. Comparant les situations respectives de la France et de l'Allemagne, il note à notre avantage ce fait qu'en reprenant contact avec notre tradition, nous n'y trouvons pas le désordre de la Réforme, mais la belle continuité romaine : « Si le chemin de Barrès a pu constituer, en quatre ou cinq étapes, un cycle fermé, c'est à cause du passé catholique de la France, tandis que nous-mêmes, à cause du *plus grand de nos malheurs nationaux, la Réforme, nous ne savons sur quoi nous appuyer dans le passé.* Ni Luther, ni Fichte, ni Hegel ne peuvent nous aider, pas plus que le père universel Wotan, dont le souvenir hante les têtes de Cimbre du parti royaliste bavarois. »

Le plus curieux de cette aventure n'est pas encore dit. Avez-vous remarqué la finale de l'article de M. Klemperer? « Il faut

comprendre le nationalisme français et compter avec lui. » En bon allemand, cela veut dire : « Tâchons de faire notre paix avec la France nationaliste. » A son tour, M. Flake énonce un désir analogue : « Le salut, dit-il, est dans la situation commune à la France et à l'Allemagne et ces deux pays tiennent l'un à l'autre par des affinités plus profondes que beaucoup ne le soupçonnent. » On ne nous parlait pas ainsi en 1915.

Curtius fait écho à ces deux appels. La presse française, Albert Thibaudet, André Gide ont commenté un de ses récents articles, paru également dans le *Neue Merkur*, et consacré aux « problèmes intellectuels germano-français ». Il y confirme ses conclusions barrésiennes, mais invite les intellectuels de France à faire les premiers pas pour une conversation d'entente avec les intellectuels allemands. Il a été répondu affirmativement à cette demande par André Gide. On peut rester sceptique sur les résultats du colloque.

René Johannet.

Le prince Tokugawa.

Vers la fin du seizième siècle, le coucou ayant observé, un certain printemps, un silence qui provoqua une panique populaire, le poète Shôka s'inspira de cet incident pour résumer en trois *haikki* demeurées célèbres la politique des trois grands hommes d'État qui dégagèrent le Japon de la féodalité et jetèrent les bases de l'empire : Nobounaga, le héros redoutable de l'époque, — Hideyoshi, en qui s'incarne l'esprit militaire, — et Iyeyaçou, le premier des Shoguns, connu pour sa finesse et sa patience.

Et Shôka fit parler ainsi ces trois personnages devenus légendaires :

Nobounaga. — *S'il ne chante pas,*
Tuons-le tout de suite,
Le coucou!

Hideyoshi. — *S'il ne chante pas,*
Faisons-le chanter,
Le coucou!

Iyeyaçou. — *S'il ne chante pas,*
Attendons qu'il chante,
Le coucou!

Or, Iyeyaçou était l'aïeul du prince Iyesato Tokugawa, chef de la mission japonaise à Washington, qui possède, assure-t-on, toute la finesse, toute la fermeté et toute la patience imperturbable de son illustre ancêtre.

L'histoire de la dynastie des Tokugawa, fondée en 1542 par Iyeyaçou, le premier Shogun, fut, à proprement parler, pendant deux siècles et demi, celle du Japon même. Le prince Tokugawa naquit

au moment où s'opérait l'écroulement de sa famille ; son père fut le dernier Shogun, et, en 1867, Mutsuhito renversa définitivement la dictature des Tokugawa qui avait assuré au pays une si longue période de paix et de prospérité. Les innombrables résidences des anciens dictateurs furent pillées par les classes ennemies de Choshu et Satsuma, et le jeune prince Iyesato dut fuir avec ses tantes éplorées du palais en flammes.

Pourtant devant toutes les catastrophes qui s'abattirent sur les siens, le prince Iyesato fit preuve, dès sa jeunesse, d'une patience digne de son ancêtre. En attendant que le coucou chantât pour annoncer des temps meilleurs, il se consacra à la littérature et aux arts, que tous les Tokugawa se sont toujours plu à encourager.

Le prince Iyesato subit de bonne heure l'influence intellectuelle de l'Angleterre. Il acquit une connaissance très approfondie de la langue et de la littérature anglaise, et les œuvres de Huxley, de Spencer, de Darwin, aussi que celles, moins ardues, des poètes de l'ère victorienne, lui sont aussi familières que celles de sa propre littérature. Du reste, le prince est chez lui à Londres, où, vêtu de la redingote et du huit reflets traditionnels, il se plaît, tout gentleman impeccable qu'il est, à se mêler à la foule ; du reste les mœurs et les coutumes de l'Occident ne sont pas pour lui déplaire ; il ne déplore dans la civilisation occidentale que deux choses : « la gazoline et le bruit. » Mais il est probable que ces visages de la foule de Londres, stigmatisés par la douleur et la passion, ont plus d'une fois causé de l'appréhension, voire même une certaine aversion à cet arrière-petit-fils de Iyeyaçou, dont l'âme véritable se dissimule, comme le veut l'étiquette de sa race et de sa religion, derrière un masque de placidité souriante. Lorsqu'il avoua la déception qu'il eut en constatant qu'il pouvait se promener pendant toute une heure à travers Londres sans rencontrer une seule personne portant une fleur à la main, peut-être faudrait-il voir dans ses paroles quelque chose de plus profond, de plus significatif que le simple regret d'un esthète.

Le prince Tokugawa préside au Japon la Chambre des Pairs ; sa situation est extrêmement délicate ; elle exige de lui un tact infini ; il doit se garder de tout mot, de tout geste qui puissent être interprétés soit comme le regret du passé, soit comme le désir de le faire revivre. Il n'a jamais fait de tentative pour recouvrer le pouvoir dont sa famille fut dépossédée à l'avènement de l'ère du Meiji. Il fait de temps à autre des pèlerinages aux tombes de ses ancêtres, mais il a soin de s'y rendre *incognito* afin que l'on ne puisse le soupçonner de vouloir éveiller l'imagination populaire par le spectacle de ses dévotions... Mais, malgré toutes ses précautions, on l'a surpris plus d'une fois pieusement recueilli devant le sanctuaire de Shiba à Tokyo, — où reposent ses aïeux, — et où son père, le dernier Shogun, avait droit d'accès à l'autel le plus secret que hantent encore les esprits de grands Tokugawa de jadis.

Mais le prince se tire avec une habileté remarquable des difficultés multiples qui entourent une situation particulièrement compliquée. Il a refusé jusqu'ici tous les honneurs purement politiques qu'on a voulu lui conférer. On se souvient qu'il déclara un jour à ses collègues de la Chambre des Pairs que le Shogunat était éteint ; rien dans son attitude ne leur a jamais permis de soupçonner que telle n'est point sa conviction la plus intime. Il exerce, du reste, sur les princes qui appartiennent à la haute assemblée une influence qui s'appuie fortement sur sa connaissance unique de l'histoire de l'étiquette et des institutions japonaises. Il observe l'étiquette dans les moindres détails des innombrables formes cérémonieuses applicables à chacun de ses collègues selon son rang, sa famille ou même selon la saison, sans jamais froisser de susceptibilités, sans jamais commettre de solécisme. Mais le prince Tokugawa n'oublie pas que dans son fameux *testament*, Iyeyaçou, le grand ancêtre, déclara que « le peuple est la base de l'empire », et recommande à ses officiers d'user de la plus grande douceur, de la plus grande affabilité vis-à-vis du populaire. C'est peut-être pourquoi on voit souvent le prince circuler comme un simple citoyen au milieu des foules de Tokyo, dont il parle couramment le patois compliqué, que beaucoup d'aristocrates affectent de dédaigner. C'est peut-être aussi une des raisons pour lesquelles il abandonne ses droits héréditaires sur certaines terres en faveur des paysans qui les cultivent, bien que quelques mauvais esprits se plaisent à voir dans ce geste le désir de faire de la « popularité » en vue d'une restauration possible.

La résidence du prince Tokugawa à Tokyo est bien un peu délabrée, mais cela ne sied-il pas à la demeure d'un souverain déchu? Certaines pièces sont meublées à l'occidentale, plutôt par politique que par goût, sans doute. Mais ailleurs, dans les salons purement japonais, se révèle le goût exquis et légendaire des Tokugawa, dont le long règne marqua la renaissance artistique au Japon. Le prince Iyesato a hérité du goût de ses ancêtres et, dans son for intérieur, il estime, dit-on, qu'en tuant le Shogunat, l'esprit moderne a annihilé le charme du vieux Japon.

Dans sa jeunesse, le prince Tokugawa, dont les cheveux sont aujourd'hui grisonnants, dont les yeux mélancoliques s'abritent derrière des lunettes d'or, mais dont le menton et la bouche n'ont rien perdu de la fermeté pour laquelle il a toujours été célèbre, a connu et pratiqué les secrets du jiujutsu. Il fut même initié au *judo*, la forme ésotérique du jiujutsu, et dont les mystères ne sont livrés qu'à des âmes élevées, tant il serait funeste que des êtres sans scrupules en eussent connaissance... Est-ce le secret de sa force? Ou bien n'est-ce pas plutôt dans l'application quotidienne du principe de conduite de son ancêtre? Comme Iyeyaçou, ne dit-il pas : « S'il ne chante pas, — Attendons qu'il chante, — Le coucou? »

MARC LOGÉ.

LES LETTRES

LES ROMANS DE M. ANDRÉ SALMON

Tandis que M. André Thérive fait dans *l'Expatrié* le meilleur usage d'une formule littéraire connue, M. André Salmon nous apporte avec *l'Entrepreneur d'illuminations* une œuvre évidemment plus originale. M. André Salmon a des qualités de pittoresque, de fantaisie, de couleur, une disposition à la truculence, un sens du mouvement, dont nous pouvons, de moins en moins, accepter l'absence, dans un roman de la vie contemporaine. Ce sont, empressons-nous de le dire, des qualités qui, du moins, ne sauraient s'acquérir ; elles sont le signe d'un don. Ces qualités, M. Salmon les possède incontestablement. Lui sera-t-il possible d'en faire, quelque jour, un meilleur usage, d'éviter de n'opérer que sur le gâté et le factice ; de s'élever au-dessus de cette réalité de cauchemar moyen qu'il exprime avec des procédés de naturaliste qui aurait fréquenté les derniers symbolistes?... Nous voudrions pouvoir le souhaiter. Un avenir, sans doute prochain, nous l'apprendra. Ce qui peut nous donner des espérances, c'est que M. André Salmon a commencé par n'être qu'un poète et il n'a pas renoncé à la poésie en devenant romancier.

Quand on parle de lui, il ne faut jamais négliger qu'il est le poète du *Calumet* et des *Féeries*. M. André Salmon fut même, un des premiers en date, de ces poètes qui se proclamèrent fantaisistes, pour former dans la suite un groupement charmant, honneur de la jeune poésie d'aujourd'hui, dont firent partie le délicieux Jean-Marc Bernard que la guerre nous a ravi et qui se serait élevé plus haut, Jean Pellerin mort récemment, et qui compte aujourd'hui René Bizet, Francis Carco et ce Tristan Derème dont M. Marc Lafargue entre-

tenait récemment les lecteurs de cette revue. Mais de ce que M. André Salmon a été un des premiers en date de ces fantaisistes, il faut bien dire qu'il en est résulté que s'il apporte dans sa fantaisie plus de raffinement que d'autres plus récents, sa poésie a moins de pureté, et plus d'artifice y apparaît.

Enfin, ce poète et ce romancier est aussi un critique d'art qui fut très mêlé au mouvement de la jeune peinture de ces dernières années. M. André Salmon qui fait se rejoindre l'atelier au cénacle littéraire nous reporte assez bien aux « Jeune France » de la seconde fièvre romantique. Il est demeuré, en somme, très « impasse du Doyenné », mais c'est au Montparnasse ou au Montmartre que se sont transportés les « Jeune France » d'aujourd'hui ou plutôt déjà d'hier, dont M. Francis Carco nous a même raconté les veillées pittoresques au *Lapin Agile*. Je ne dirai point que M. André Salmon est le Théophile Gautier d'un temps qui ne possède pas son Hugo et n'a pas eu sa première d'*Hernani;* qui, en peinture, a possédé les peintres cubistes au lieu d'un Delacroix s'opposant à un Ingres. Il ferait plutôt penser à Petrus Borel. Il a comme lui des qualités d'observation, d'originalité, et même à l'occasion de l'esprit ; son observation ne manque pas de mordant ; malheureusement, il a moins de style. Plus tard, on pourra peut-être rechercher *les Tendres Canailles*, *Bob et Bobette en ménage*, *la Négresse du Sacré-Cœur* comme des témoins des mœurs. Le premier de ces trois ouvrages, qui est très supérieur aux deux autres, nous évoque toute une pègre colorée du carrefour de Buci que coudoie une bohème insouciante et pittoresque. *Bob et Bobette en ménage* nous fait assister à des scènes de la bohème artiste dans les derniers mois de la guerre, mais lui est nettement inférieur. *La Négresse du Sacré-Cœur*, qui nous transporte dans les milieux bohèmes de Montmartre avant la tourmente, devrait être un roman d'une lecture intéressante. Malgré tant de personnages singuliers qu'on y rencontre, comme cet étonnant Planteur de Montmartre, par exemple, on ne saurait cependant dire que ce n'est pas un roman ennuyeux. Il s'y trouve un mélange de personnages vivants et d'autres d'un pittoresque conventionnel qui déconcerte. Ah ! comme M. André Salmon aurait profit à méditer ce qu'écrivait tout récemment dans la *Revue de la semaine* M. Paul Bourget, sur la crédibilité et la vraisemblance. Enfin, dans tous ces ouvrages, règne un désordre qui fatigue ; sans compter qu'ils paraissent écrits vraiment un peu trop hâtivement. Souvent, avec quelle syntaxe ! Je sais bien que dans certains milieux d'aujourd'hui, le mépris de toute syntaxe est la marque d'une grande originalité et le signe qu'un auteur a été touché par l'esprit nouveau. Il a même été créé, récemment, une

revue qui a pris pour titre *l'Esprit nouveau*, et qui a soutenu cette opinion barbare, bien qu'il n'y ait rien de moins nouveau que la barbarie puisqu'elle est antérieure à la civilisation. M. Jean Epstein y a écrit récemment un article intitulé « le Phénomène littéraire ». Il juge admirable que des écrivains, la plupart très instruits, de notre temps, écrivent en un français qui a les défauts de l'allemand et de l'anglais, c'est-à-dire qui n'est plus du vrai français. Et il ajoute :

En lisant les auteurs modernes, on remarque une mobilité de syntaxe, une laxité (?) de grammaire très apparente et pouvant aller jusqu'à, par moments, l'illusion d'une absence complète de grammaire et de logique grammaticale. Pour un grammairien, c'est un défaut. Pour un écrivain, c'est une qualité ou une possibilité de développer des qualités, car il pourra ainsi exprimer plus exactement sa pensée, en calquer mieux avec les mots le contour ondoyant, illogique et mobile.

Comme M. Jean Epstein a raison de juger que cette absence complète de grammaire et de logique grammaticale chez un écrivain, c'est le signe que sa pensée a un contour ondoyant, illogique et mobile ! Mais qu'il s'en réjouisse, c'est cela qui est vraiment étrange. Une pensée au contour ondoyant, illogique et mobile, est le signe de la régression évidente d'un homme vers l'animalité. Un homme qui ne vit tout entier que dans la minute présente, offerte à lui comme un ensemble de sensations mobiles et fugitives, dont la pensée sans liaison avec le passé même le plus proche n'a pas de prolongement dans l'avenir même le plus immédiat, qui n'organise pas ses acquisitions de chaque instant, cet homme est déjà près de n'être plus qu'un animal. Naturellement, quand il veut essayer de fixer cette pensée sans cesse fuyante et les images mobiles de la vie qui se succèdent pêle-mêle en lui, il n'éprouve plus le besoin de tenir compte des notions de temps et de durée qu'il n'a déjà guère plus qu'une bête, d'où, en effet, cette mobilité de sa syntaxe, cette laxité (?) de sa grammaire, pour employer le mot de M. Epstein.

Je possède une petite chienne charmante dont l'intelligence presque humaine fait l'admiration de tous ceux qui la connaissent ; mais cette petite bête témoigne précisément de son effort touchant vers l'humanité chaque fois qu'elle est surprise qui s'essaye, inconsciemment peut-être d'ailleurs, à organiser ses sensations, à dépasser le stade d'une connaissance mobile, illogique et ondoyante. J'en demande bien pardon à M. Epstein, mais elle me paraît dans une bien meilleure voie de perfectionnement que lui ; et je ne doute pas que si cette humble bête avait le moyen de s'exprimer, elle reconnaîtrait bientôt l'utilité de la logique grammaticale qui n'a jamais consisté,

quand il s'agit de la syntaxe des verbes, par exemple, à enfiler des temps et des modes, mécaniquement, comme des perles.

Mais je crois comprendre ce que voudrait dire M. Epstein qui déclare :

Grâce à la vitesse spatiale, à l'esprit cosmopolite, un sentiment nouveau est entré dans la littérature ; le sentiment du monde. La terre n'est plus une abstraction d'astronome. On en a fait le tour assez souvent pour palper sa rondeur. Et s'il est vrai que la terre est ronde, peuplée, tiède et vivante depuis longtemps, du point de vue sentimental, cette tiédeur et cette vie ne datent que d'hier, que du jour où l'homme a vu, grâce aux promiscuités des vitesses, ses désirs et ses craintes absorber l'espace, s'en nourrir et en dépendre.

Ce que doit vouloir dire M. Epstein, c'est qu'il y a, aujourd'hui, une beauté nouvelle à exprimer, qui est proprement celle de notre temps. Selon la parole de Stendhal, à laquelle il faut penser souvent : « La beauté dans chaque siècle, c'est tout simplement l'expression des qualités qui sont utiles. » Aujourd'hui, c'est le mouvement qui nous est utile ; c'est dans l'expression de la vie mouvante de notre temps qu'il faut chercher la beauté dans notre siècle, bien qu'on puisse lui en préférer une autre. Voilà bien à quoi tendent obscurément les sectateurs des écoles modernes les plus récentes, depuis les futuristes jusqu'aux dadaïstes déjà si vieux. Mais il leur manque les moyens. Ils restent de jeunes barbares qui ne savent pas organiser la représentation, qui reste d'ailleurs confuse pour eux, de cette époque complexe, colorée, mouvante qu'est la nôtre. C'est que pour parvenir à ce qu'ils voudraient, ils n'auraient jamais trop de toutes les ressources d'une culture qu'ils dédaignent. Plus les sensations qui les assaillent sont complexes, plus leur serait nécessaire une forte raison, qu'ils méprisent, pour les mettre en ordre et les organiser. Jamais une syntaxe précise n'aura été aussi indispensable qu'aujourd'hui à l'écrivain qui veut nous faire part de sa représentation du monde actuel et nous toucher par elle ; faute de quoi, il ne nous apporte que de pauvres balbutiements à la façon des enfants qui n'ont à leur disposition que d'insuffisantes ressources.

Prenons, par contre, l'exemple d'un écrivain, à la fois de forte culture et très artiste, P.-J. Toulet, qui eut, au plus haut point, le sens aigu du monde moderne. Dans *la Jeune Fille verte*, il a réussi à nous faire pénétrer dans la vie intime d'une petite ville des Pyrénées, en tenant compte de ces conditions nouvelles de la vie contemporaine qui nous ont habitués à une vision presque simultanée d'actions, d'événements les plus différents dont notre intelligence nous fait percevoir les rapports et les dépendances. C'est bien certainement le roman le plus complet qu'il ait écrit : celui où le poète, le moraliste,

l'observateur de la vie extérieure et de la vie intérieure, l'esprit balzacien qu'il portait en lui, réussirent le mieux à faire chacun sa partie, dans l'ensemble déjà vaste d'une œuvre écrite avec toutes les ressources de son expérience de la vie et de l'art. Or, Toulet, pour exprimer précisément cette vie mouvante et mouvementée d'un village, sans perdre de vue celle des âmes qui l'habitent, a utilisé tous les secrets de la langue française, à telle enseigne qu'on pourrait presque lui reprocher d'en avoir abusé, au risque de tomber dans une préciosité dont le besoin ne se faisait pas toujours sentir. Pas un instant, il n'a cessé de respecter ce génie français qui peut permettre un nombre indéfini de possibilités à qui sait le pénétrer et s'en servir après s'être reconnu en lui.

Si *l'Entrepreneur d'illuminations* fait penser à *la Jeune Fille verte*, au moins autant que les propositions de M. Epstein, c'est que M. André Salmon nous raconte, lui aussi, la vie d'une petite ville : Château-Briard. C'est bien certainement le meilleur des romans de M. André Salmon, et c'est aussi un des plus originaux de ceux qui ont paru ces derniers mois, bien que l'on retrouve de nouveau, trop à notre gré, dans le grouillement de l'étrange faune humaine qu'il nous présente, ce goût du gâté et du factice qu'il affectionne, et qui, il faut le dire, date un peu. Il y a dans ce roman un bizarre personnage, nommé Marat, sentimental, passionné, un peu fou, qui collectionne les souvenirs révolutionnaires et qui est entrepreneur d'illuminations ; une femme, ancien monstre de foire, qui possède des pinces de homard en guise de mains et une fille à qui sa joliesse devient fatale ; un brigadier de gendarmerie plutôt inquiétant, et qui, avant d'être gendarme, fréquentait le carrefour de Buci, où l'on imagine qu'il ne devait pas soutenir l'autorité ; un coureur de grands chemins, ravisseur de la vertu des bergères, Farigoul, sorte de faune assassin qui est peut-être bien le personnage le mieux dessiné de l'ouvrage ; un marquis ridicule aux idées socialistes et qui fait de la politique ; toute une galerie de types de province, et même un évêque. Nous assistons à un assassinat ; nous rencontrons de jolies filles qui ont des histoires ; nous voyons une exécution capitale qui attire à Château-Briard des messieurs de Paris dont les silhouettes sont reconnaissables ; nous nous amusons d'une élection ; à la fin, Marat, l'entrepreneur d'illuminations, tombé dans l'anarchie, fait sauter le marquis qu'il surprend en galante conversation avec la fille du monstre, dont il s'était épris après l'avoir sauvée des mains redoutables de Farigoul, le faune assassin.

Vous imaginez qu'en voilà assez pour créer un cauchemar provincial qui peut ne pas être dépourvu de mouvement, d'intensité. Il y

manque malheureusement une observation humaine plus profonde, devrait-elle être moins pittoresque ; on y désirerait plus d'ironie qui viendrait d'une pensée qui assurerait à l'œuvre des dessous ; une langue plus sûre, plus savoureuse, que gouvernerait cette pensée même ; et aussi un texte mieux corrigé qui ne ferait, par exemple, pas dire à M. Salmon : « Senextre » pour « senestre ». Nous voudrions encore que ce mouvement, cette intensité que nous trouvons dans *l'Entrepreneur d'illuminations* ne fussent pas obtenus aux dépens de certaines qualités de beauté, d'harmonie sans lesquelles aucune œuvre ne peut nous apporter une satisfaction complète. Nous cherchons une pensée qui régularise ce mouvement, assure un aliment à cette intensité. Ce n'est pas seulement avec les nerfs que peuvent s'écrire les vrais livres. Par contre, il y a dans cette œuvre de M. Salmon de précieux croquis qui nous obligent à nous souvenir de l'influence exercée sur lui par les peintres les plus modernes. Nous croyons nous trouver devant un tableau de Vlaminck quand nous lisons par exemple :

Un réverbère, le dernier du faubourg, plaquait à vif sa flamme étroite et jaune sur une longue botte de tôle rouge, toute plate, fichée dans la muraille et sur quoi la gouttière disloquée, crevée, vomissait sans relâche une eau qui, ainsi, coulait rouge, entre la botte et la lumière. Un volet, primitif mais hermétique, masquait la fenêtre, l'aveuglait. A peine un mince filet de lumière filtrait-il, par dessous. Il fallait se baisser, se courber en deux, pour le remarquer.

Malgré tout, M. Salmon est dans une voie intéressante. On ne peut dire encore où elle le conduira. Peut-être seulement à écrire de nouveaux *Mystères de Paris.* Il peut laisser espérer mieux, bien qu'un Eugène Sue plus moderne, moins bête, plus artiste, ne serait point négligeable. Évidemment, un Balzac serait préférable ; mais de nos jours, il ne faut pas se montrer trop exigeant. S'il y avait cependant des souhaits à formuler, à l'endroit de M. Salmon, ce serait, je le répète encore une fois, qu'il cessât de ne s'intéresser qu'à l'exceptionnel et à l'étrange, par amour d'un pittoresque de peintre qui nuit à l'inspiration plus profonde du poète. Nous attendons aussi une pensée pour gouverner ses futures pages, affermir et régler sa langue trop trépidante et à qui il arrive de trébucher. Et puis, on se lasse vite d'un réalisme, si artiste qu'il soit, que ne domine pas cette idée préconçue de beauté dont a parlé M. André Gide, un jour qu'il pensait bien, dans une formule saisissante. Enfin, ce dont nous avons besoin, c'est d'œuvres dont on puisse dire, si libres qu'elles soient, qu'elles profitent à la civilisation.

GEORGES LE CARDONNEL.

L'HISTOIRE

M. JEAN BRUNHES ET LA GÉOGRAPHIE HUMAINE

Depuis Vidal-Lablache, la géographie humaine a trouvé en France sa terre d'élection. Il a inspiré ou dirigé une série de thèses et de monographies régionales très remarquables où se trouvent mis en lumière les rapports complexes qui unissent la terre et l'homme. Citons, presque au hasard, *la Picardie* de Demangeon, *le Poitou* de Passerat, *la Flandre* de Blanchard, *les Paysans de la Normandie orientale* de Sion, *la Basse-Bretagne* de Vallaux. M. Brunhes est lui-même l'auteur d'un minutieux ouvrage sur l'irrigation en Espagne et en Afrique du Nord, mais, dans ses cours du Collège de France et dans ses livres récents, il a surtout cherché à établir les principes de classement et les vérités générales qui seront les cadres et les fondements de la science nouvelle. Dans la *Géographie de l'histoire*, il se propose, en collaboration avec M. Vallaux, de montrer comment l'histoire se traduit dans la géographie et, surtout, comment la géographie se traduit dans l'histoire.

La question, bien souvent posée, a été résolue tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, mais toujours avec une singulière intrépidité. On ne voulait admettre qu'une réponse absolue et un parti extrême.

Lisons ce que Taine a écrit de la formation du peuple grec :

Jetons les yeux sur une carte. La Grèce est une péninsule en forme de triangle, qui, appuyé par sa base sur la Turquie d'Europe, s'en détache, s'allonge vers le midi, s'enfonce dans la mer, s'effile dans l'isthme de Corinthe, pour former au delà une seconde presqu'île plus méridionale encore, le Péloponèse, sorte de feuille de mûrier qu'un mince pédoncule relie au continent. Joignez-y une centaine d'îles, avec la côte asiatique qui fait face : une frange de petits pays cousue aux gros continents barbares, et

un semis d'îles éparses sur une mer bleue que la frange enserre, voilà la contrée qui a nourri et formé ce peuple si précoce et si intelligent. Elle était singulièrement propre à cette œuvre... Un peuple formé par un semblable climat se développe plus vite et plus harmonieusement qu'un autre ; l'homme n'est pas accablé ou amolli par la chaleur excessive, ni raidi et figé par la rigueur du froid. Il n'est pas condamné à l'inertie rêveuse, ni à l'exercice continu ; il ne s'attarde pas dans les contemplations mystiques, ni dans la barbarie brutale.

Et cette phrase d'Hegel qui est comme une réplique :

Qu'on ne vienne point me parler du ciel de la Grèce, puisque ce sont les Turcs qui habitent maintenant où autrefois habitaient les Grecs ; qu'il n'en soit plus question et qu'on nous laisse tranquilles.

Entre ces propositions contradictoires, comment choisir? Le seul moyen est de regarder autour de soi. La géographie est une science descriptive. Son domaine propre est la surface terrestre, le lieu où se rencontrent et se combattent l'eau, l'air, le feu, la terre et l'homme, les forces créatrices et les forces destructives. Jetons un regard sur un petit canton de notre planète, examinons-le et demandons-nous ce qui, dans son aspect, révèle l'action humaine.

Voici un coin de campagne : un village, des champs, des prairies et, dans le lointain, une ville. Tout ce paysage, c'est de l'histoire matérialisée. On laboure et on sème là où autrefois s'étendait une épaisse forêt. Le défrichement a été l'œuvre de quelque monastère cistercien ou prémontré. Au onzième ou au douzième siècle, les moines se sont établis dans cette contrée alors marécageuse et boisée ; ils ont abattu les arbres, brûlé les souches, arraché les arbustes, défoncé et assaini le sol. Ils ont bâti une chapelle et attiré des paysans par des libertés et des franchises. Autour de leur cloître et de leurs granges, des maisons se sont élevées. Les religieux sont partis, mais le hameau est resté. Les champs de pommes de terre sont, à leur manière, la manière géographique, des témoins permanents de la découverte de l'Amérique, tout comme le maïs dont sont gorgées les plaines basses de la Saône, de la Save et du Danube. La culture de la betterave est une conséquence du blocus continental qui a contraint la France à se passer de la canne à sucre importée des îles. L'introduction du trèfle et de la luzerne dans les assolements date du dix-huitième siècle. Les végétaux, comme les animaux et comme les hommes, se disputent entre eux les continents. Les espèces les plus résistantes, c'est-à-dire les mieux adaptées au climat et au sol des diverses régions, l'emportent sur les plus faibles. Mais l'homme est intervenu, depuis les origines, pour bouleverser à son profit les résultats et même les conditions de cette lutte. Il a repoussé ou détruit les espèces nuisibles, protégé

et développé les espèces utiles, recherché et élevé les variétés les mieux appropriées à ses besoins. Cultiver, c'est modifier le tapis végétal naturel, c'est, dans le détail, changer l'aspect du globe.

Cette action humaine devient beaucoup plus évidente si l'on regarde non plus les campagnes, mais les agglomérations urbaines et industrielles. Le sol disparaît sous les constructions ; les reliefs sont nivelés, déformés ou empâtés par des travaux de déblayage et d'exhaussement ; les rivières canalisées et domestiquées ; la végétation a disparu ; le ciel même est terni par les fumées qui flottent dans l'air. Les premiers habitants de ce lieu s'étaient établis autour d'un carrefour, sur le bord d'un chemin, sur les rives d'un fleuve, près d'un gué ou d'un pont. A mesure que la population s'est accrue, le réseau de la circulation s'est développé. Routes, rues, voies d'eau, chemins de fer, tramways, fils télégraphiques et téléphoniques, secteurs électriques de force et de lumière, conduites d'eau, égouts, c'est aujourd'hui un monstrueux système de tuyaux, de fils, de rails, de chaussées, un tissu énorme et inégal de pierre, de feu, de fonte, de cuivre et de plomb, dont les mailles enchevêtrées sont, par excellence, l'expression matérielle de ce qu'il y a de commun, de lié, de solidaire, dans ces amas de vies individuelles qui, juxtaposées et serrées en un point de l'espace, créent « cette tache bigarrée, cette espèce de tumeur géographique que nous appelons une ville ».

L'homme est un agent géographique au même titre que le vent, la gelée, la pluie et les glaciers. Par une activité continuelle, par une indéfinie multiplication de petits gestes, les seize cents millions d'êtres humains modifient, transforment, bouleversent, reconstruisent une très grande partie de la surface terrestre et leur histoire se traduit sur la carte par des faits que des causes purement physiques ou mécaniques ne suffiraient pas à expliquer.

Cette puissance cependant n'est pas infinie. Ses manifestations sont limitées et orientées par les traits généraux du relief, la distribution des terres et des mers, les conditions climatériques, les richesses du sous-sol et la nature du terrain. Dans le détail même, elle se laisse guider par de menus avantages de site, des facilités d'approvisionnement en eau, en bois ou en matériaux de construction.

La ville de Laon est établie sur une butte isolée, une table naturelle de calcaire grossier. C'est, en plan, une sorte d'accent circonflexe limité de toutes parts par l'abrupt de la pente et qui dominait autrefois une zone malsaine mais très protectrice de marécages. Cette situation privilégiée ne prédestinait-elle pas la ville à devenir une place forte? N'était-il pas logique que cette commune aussi nettement délimitée ait eu la première une assez forte conscience de sa réalité

collective pour se rebeller contre son évêque suzerain? Sur une échelle plus grande, la répartition des combustibles, conséquence de lointains bouleversements géologiques, domine la vie économique et politique de l'Europe et de l'Amérique. Les gisements de pétrole étaient, dès avant 1914, l'objet de redoutables convoitises qui n'ont fait que croître et s'aigrir depuis la paix. Est-il besoin de rappeler l'importance des gisements de fer lorrain dans l'élaboration du traité de Francfort ou les origines de la guerre mondiale? Est-il besoin de montrer comment la situation maritime, les richesses souterraines et les aptitudes industrielles de l'Angleterre ont, en grande partie, déterminé sa politique extérieure depuis deux siècles?

Au total, il y a entre l'histoire et la géographie une double série de rapports, une suite compliquée d'actions et de réactions. L'histoire d'un pays s'inscrit sur son sol par certains traits de géographie et réciproquement sa géographie a une influence très grande et très continue sur le développement de son histoire.

De cette constatation simple et, pourrait-on dire, élémentaire, il résulte que l'histoire doit s'appuyer sur la géographie, mais sur la géographie comprise d'une certaine manière, une géographie très souple, tout à fait débarrassée des théories déterministes et des généralités vagues, décidée à ne jamais s'écarter des faits d'expérience soigneusement étudiés, décrits et classés.

Nos premières recherches devront porter sur les phénomènes de peuplement. Pour interpréter les mouvements des masses humaines organisées en États, les ruptures d'équilibre entre ceux-ci et leurs transformations, il faut avoir présents à l'esprit les rapports numériques des masses, la pléthore des uns, l'appauvrissement des autres, et les courants généraux qui s'établissent entre elles. Certes, le nombre n'est pas l'unique loi de l'histoire. Mais il est une des lois souveraines. Ses effets, souvent contrecarrés, se font toujours sentir d'une manière complète ou d'une manière partielle. En aucun cas, ils ne peuvent être négligés.

Au premier coup d'œil, deux faits essentiels apparaissent sur la carte et sur les documents statistiques : la population du globe augmente très rapidement depuis un siècle ; cette population est très inégalement répartie sur la surface habitable ; les deux tiers de l'humanité vivent sur un espace qui ne dépasse pas en étendue le septième des continents.

On pourrait penser que cette fraction représente les terres naturellement les plus favorisées, les plus riches en ressources utilisables pour la nourriture, le logement et le commerce. Il n'en est rien. Car, si la terre fait l'homme, l'homme fait aussi la terre par son travail.

A la réserve de quelques zones désertiques absolument inhospitalières, il peut vivre, se nourrir et se multiplier partout. Tel pays au grand renom de fécondité n'est devenu riche et populeux que par l'effort obstiné de nombreuses générations : la Flandre en offre un exemple. Au contraire, il existe encore sur le globe des régions accueillantes, fertiles, bien arrosées et de climat doux, qui sont à peu près vides d'habitants. C'est le cas de presque toute la zone tempérée de l'hémisphère sud : Argentine, Afrique du Sud, Nouvelle-Zélande et Australie. Sur 15 millions de kilomètres carrés, on ne trouve que 26 ou 27 millions d'habitants, dont les neuf dixièmes viennent d'arriver ou descendent de gens qui s'y sont fixés depuis cinquante ans à peine.

En fait, il y a trois grands centres de peuplement : l'Inde, la Chine et l'Europe. Les deux premiers sont des terres chaudes et humides, parcourues par de très grands fleuves, encadrées par de hautes montagnes, terminées sur la mer par de vastes plaines alluviales imprégnées d'eau. La végétation croît dans une atmosphère de serre chaude ; un même terrain donne deux ou trois récoltes par an, les cultures atteignent des rendements inconnus partout ailleurs. Ces deux foyers de concentration sont très anciens et très stables, mais ils ne possèdent qu'une force d'expansion tout à fait limitée. A plusieurs reprises déjà, semble-t-il, ils ont atteint leur maximum, leur *point de refus*, au delà duquel la multiplication de l'homme devient impossible faute de nourriture. L'Europe, au contraire, s'est peuplée lentement et dans des conditions assez difficiles. Les régions les plus anciennement civilisées ont été les lisières maritimes de la Méditerranée et ce n'est que peu à peu que les fortes densités se sont déplacées vers le nord-ouest. L'Europe est le pays de la *lutte* et de l'effort *triomphant*, tandis que la Chine et l'Inde sont les pays de l'effort *limité* et *incomplet*. Aussi possède-t-elle une force d'expansion incomparable : c'est elle qui a conquis, colonisé, mis en valeur l'Amérique, l'Afrique et l'Australie sur lesquelles elle a déversé le surplus de sa population.

Si importantes que soient les considérations précédentes, le lien qui les unit à l'histoire resterait un peu vague, si nous ne faisions intervenir une notion nouvelle : la notion d'*État*. L'organisation graduelle des États et la précision croissante de leur dessin géographique se présentent à nous comme une phase distincte de l'aménagement du globe par l'homme. Tant que la société n'a pas posé sur le sol de larges et solides assises, les faits de peuplement conservent un caractère anarchique et instable : la fixation demeure incertaine et précaire ; le mouvement ne se canalise pas et ne s'oriente pas, il se fait sans but et sans direction précise.

Les sociétés politiques naissent d'un désir de protection contre les causes de désordre et de dissociation venant du dedans ou du dehors. Tout groupe de sédentaires laborieux cherche à mettre à l'abri les individus qui le composent et les fruits de son travail, ainsi que le territoire qu'il occupe, source originelle de toute richesse. Dès que l'utilité d'une défense commune se fait sentir, elle se traduit par des mesures pratiques qui constituent tout de suite, si embryonnaires soient-elles, l'ébauche d'une organisation d'État. Le premier stade de cette formation, c'est l'instinct et le besoin de la sécurité collective. Le second, c'est l'instinct et la nécessité de la lutte. MM. Brunhes et Vallaux posent donc en ces termes le problème fondamental de la géographie politique :

Quelles sont les régions terrestres où, par suite de l'existence de faisceaux de causes dues à la nature physique et au peuplement humain, les chances de conflits de tout ordre se multiplient assez pour créer les milieux favorables à l'éclosion et au développement des États?

Et voici la réponse :

Ce sont d'une manière générale les régions les plus riches en éléments de vie différenciés, c'est-à-dire celles où dans un minimum d'espace se rencontreront à la fois les formes les plus diverses de la vie terrestre et humaine, aux points de vue du climat, du relief, de la nature du sol, du régime des eaux, des productions, des voies de communication naturelles, du peuplement, du genre de vie, des races, des institutions familiales et sociales opposées.

Représentons-nous, par exemple, la zone de contact d'un massif montagneux et d'une plaine. La montagne est un pays de forêts et de pâturages, avec, peut-être, quelques mines de fer, de cuivre ou de plomb. Elle est coupée par un ou deux cols peu élevés, par où se glissent les routes. La plaine a une population beaucoup plus dense. C'est une terre à blé, facilement pénétrable, où la circulation ne rencontre, pour ainsi dire, aucun obstacle. Entre ces deux mondes, des rapports commerciaux se nouent tout naturellement. Les montagnards apportent du bois, des minerais, des peaux, du bétail, des produits de laiterie ; les gens de la plaine des grains et des objets fabriqués par leurs artisans. De petits marchés s'établissent au pied des monts. Au débouché des grands chemins se créent des foires périodiques qui, chaque année, mettent en mouvement tout un monde de marchands et d'acheteurs. Mais ces passages n'ont pas seulement une importance économique, ils ont aussi une importance militaire de premier ordre. Les relations d'affaires se doublent de relations politiques. Là pourra naître un État. Sur le flanc nord des Alpes, en bordure du plateau suisse, s'est formée au quatorzième siècle la Confédération helvétique. Sur le flanc sud, à la rencontre de la

montagne et de la plaine du Pô, s'est constitué l'État de Savoie-Piémont, devenu plus tard l'État italien. Tout à côté, le Dauphiné n'a pu se développer, ni même maintenir son indépendance, parce qu'il était purement alpestre, parce qu'il ne disposait pas de cette zone de différenciation plaine-montagne, qui a fait la fortune de son voisin. Pour la même raison et de la même manière sont morts les États pyrénéens de la Navarre et du Béarn.

Voilà, sans doute, un exemple très simple. Il en est de plus compliqués. Nous pouvons imaginer une population de pêcheurs et de marins, serrée le long de l'océan, sur une étroite frange de côtes, en contact avec une population de terriens cultivateurs, éleveurs, bûcherons ou industriels. C'est le cas de la Hollande, du Danemark et de la Norvège. Nous pouvons aussi nous représenter une région découverte et riche, un carrefour de routes fluviales et terrestres, où, depuis vingt siècles, deux civilisations opposées et souvent en guerre sont en contact. C'est la vallée du Rhin et la vallée inférieure de la Meuse. Là s'est fondé l'État belge. Là étaient les capitales et le cœur du Saint-Empire romain-germanique. Toute proche est la capitale de la France. Et si la capitale de l'Allemagne moderne ne s'y trouve pas, c'est qu'elle a été établie comme chef-lieu d'une marche frontière, dans une autre zone de contact longtemps disputée entre les Slaves et les Germains.

On sent tout ce que réclament de science, de prudence et de mesure les réflexions de cet ordre, car enfin, en matière politique, la géographie n'offre que des possibilités et ce sont les hommes qui les transforment en faits et en réalités par leur sagesse et leur esprit de suite ou, au contraire, les laissent se perdre sans en tirer parti.

Ces vérités générales une fois posées, commentées et illustrées, MM. Brunhes et Vallaux en font l'application à ce grand événement historique qu'est la guerre de 1914-18. Cette dernière partie contient une foule d'observations ingénieuses, de développements nouveaux, de remarques fermes et profondes, mais aussi quelques pages indécises qui ne laissent pas la même impression de force et de lumière,

Il y a un siècle, les grands États d'Europe, avec une population moitié moindre qu'aujourd'hui, des cultures plus variées, une industrie moins exigeante, produisaient à peu près tout ce dont ils avaient besoin. Il n'en est plus de même de nos jours ; des liens de dépendance entre l'Europe et les autres continents se sont établis. Ceux-ci lui donnent son complément d'alimentation et de matières premières, et absorbent les hommes et les objets fabriqués qu'elle produit en surnombre, double mouvement d'êtres et de choses dont la régularisation et la mise à profit par les organismes nationaux sont à

la base de toute la politique commerciale ou coloniale du siècle.

De là, l'importance des océans, dans la géographie politique moderne, ou tout au moins de certaines parties des océans par où se fait la liaison de l'Europe avec ses fournisseurs et ses clients ; la Méditerranée et Suez pour les relations avec l'Extrême-Orient et l'Algérie ; l'Atlantique nord et les mers du socle continental, Manche, mer d'Irlande et mer du Nord pour les relations avec l'Amérique. Toutes les routes de vapeurs et de voiliers qui, vers le large, font l'éventail sur des directions divergentes se groupent en faisceaux de plus en plus serrés à mesure qu'elles approchent de la terre, à cause de la nécessité où se trouvent les bateaux, au sortir de l'immensité océanique, de connaître un point avancé du continent pour fixer leur position, ce qui s'appelle *atterrir*. Ces points d'atterrage : Malin Head en Irlande, le Lizard, Ouessant..., ont été, dès le premier jour, étroitement surveillés par les flottes alliées. Cependant l'Allemagne n'a pas été exclue totalement des mers. Elle aussi posséda dès le début son domaine maritime qu'aucun effort ne réussit à lui arracher : la mer Noire et la mer Baltique. En étendue, c'était bien peu de chose, mais sa situation lui donnait une valeur de premier ordre. L'Allemagne put, à son tour, bloquer la Russie et elle continua, sans la moindre difficulté, à faire du commerce avec tous les États baltiques.

L'état-major allemand essaya bien de s'emparer de Calais, position particulièrement importante, qui lui aurait donné le contrôle du détroit. Ce fut en vain. Inversement, l'Angleterre, oublieuse des désastreuses expériences du passé aussi bien que des règles enseignées par ses amiraux, s'imagina au moins une fois, aux Dardanelles, que sa flotte suffirait à forcer un barrage constitué avant tout par des forteresses. La Grande Guerre a montré une fois de plus la vanité des tentatives de cette sorte. Si la terre est impuissante contre la mer, la mer, à elle seule, est impuissante contre la terre. On a dit et répété que « le trident de Neptune est le sceptre du monde ». C'est une erreur. Le trident ne devient un sceptre qu'après s'être élevé à cette dignité sur les champs de bataille du continent.

On a écrit parfois que les puissants moyens matériels dont disposaient les armées avaient rendu à peu près négligeables les conditions géographiques, dont il fallait tenir grand compte autrefois. Au vrai, la bataille s'étant étendue sur des espaces énormes, les voies de communication ont eu plus d'importance que jamais. La mobilité des effectifs a été un facteur de victoire et cette mobilité a été obtenue principalement par l'organisation des réseaux ferrés.

Dans les grands comme dans les petits engagements, on tendait toujours d'une manière soit immédiate, soit plus lointaine, à s'assurer

la possession d'un chemin ou à menacer les communications arrière de l'ennemi. Les offensives de Ludendorff en mars et mai 1918 étaient dirigées l'une contre la ligne Paris-Calais, l'autre contre la ligne Paris-Avricourt. Si, depuis l'automne 1914, on s'est tant battu, au nord puis au sud du saillant de Saint-Mihiel, aux Éparges, ou au bois Le Prêtre, c'était pour contenir, puis menacer les forces allemandes qui avaient poussé jusqu'à la Meuse ; et le dernier terme de tout ce labeur était d'atteindre enfin le chemin qui conduisait de Metz à Saint-Mihiel par Thiaucourt. Toutes les luttes de l'Argonne : bois de la Gruerie, Fontaine-Madame, Four de Paris, et de la partie accidentée de la Champagne qui avoisine l'Argonne : Perthes-les-Hurlus, Mesnil-les-Hurlus, ferme de Beauséjour, etc., se trouvent comprises entre deux routes nationales d'un intérêt majeur : la route 46 de Marle à Verdun et la route 77 de Nevers à Sedan. Se saisir de la route a été partout et toujours, sous mille formes, l'objectif du commandement.

Ces réalités géographiques, dont on avait pu sentir tout le poids pendant la guerre, sont-elles entrées en ligne de compte dans les stipulations de la paix, en particulier dans le tracé des nouvelles frontières. Au fond, MM. Brunhes et Vallaux ne le croient pas. Pour délimiter les « États successeurs » de l'empire austro-hongrois, on a amalgamé le « droit historique » et le « droit de libre disposition » !

Mais cela ne suffit pas. Il ne s'agit pas seulement de constituer des États, mais des États viables, c'est-à-dire assez forts pour se défendre eux-mêmes. Problèmes d'autant plus épineux, que la dispersion politique européenne ne peut donner naissance qu'à des États faibles, qui n'ont ni assez de territoire, ni assez de ressources. Les grands juges du traité n'ont pas entièrement ignoré cette cause profonde de caducité de leur œuvre ; ils ont cru la conjurer au moyen du pacte de la Société des Nations ; nous verrons... qu'ils se sont trompés. Parfois, ils l'ont senti eux-mêmes ; les États qu'ils appelaient à la vie le sentaient encore mieux...

Parmi les petites républiques créées il y a deux ou trois ans, l'une, l'Autriche, est à l'agonie depuis sa naissance ; une autre, la Tchécoslovaquie, est dans la dépendance économique de l'Allemagne ; d'autres, la Pologne et la Hongrie, ont de si mauvaises frontières qu'il n'y a pour elles aucune sécurité.

En fermant l'ouvrage de MM. Brunhes et Vallaux, je m'excuse de n'avoir pu donner qu'une idée incomplète de ses richesses et de son intérêt. Si l'on met à part *le Déclin de l'Europe* de M. Demangeon, je ne connais pas de livre de géographie ayant pour support l'actualité qui soit, au même degré que celui-là, séduisant, agréable intéressant, propre à faire penser et réfléchir.

Pierre Gaxotte.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL GÉRALDY

Avez-vous déjà, dans les revues, lu beaucoup d'articles sur Paul Géraldy? Non, n'est-ce pas? Vous ne l'avez jamais vu figurer parmi ceux que les chapelles littéraires encensent au nez du bon public? Et quand un de ces messieurs qu'on appelle critiques..., comme leur cas, fait une étude sur de jeunes poètes ou de jeunes auteurs dramatiques, il ne vous souvient point que son nom soit tombé de leur plume avertie?... Alors?... Ne trouvez-vous pas que cela est d'excellent augure? Et ne serait-ce pas la marque d'un vrai et grand talent? Voulez-vous que, pendant dix minutes, je vous parle de lui?

Géraldy est un isolé et un indépendant : mes chers contemporains, saluez! Géraldy ne s'est jamais demandé comment on devenait quelqu'un dans notre société si comique, mais il fut toujours anxieux de réaliser quelque chose, sans souci de ce que les pontifes, qui n'y connaissent rien, pourraient en dire. Il a la passion du beau; il est intransigeant; je l'ai connu tel en sa vingtième année, et j'ai envie de dire un peu pompeusement comme Me Bridaine : « C'est mon ami! »

Je l'ai connu au régiment. Le régiment est propice à la découverte des grands amis, car l'uniforme rehausse les visages qui ont un sens vraiment humain. Ils attirent et s'imposent : on ne leur échappe pas. C'était curieux, dans une cour de quartier, d'apercevoir soudain les yeux songeurs de Géraldy, entre un ouvrier de Pantin et un paysan de la Brie, apostrophé par un adjudant qui s'égosillait :

— Vous, derrière vos lorgnons, commencez à me taper sur l'haricot!

Il n'avait positivement pas l'air d'entendre. Ce métier de soldat lui

pesait au point que le détail le plus violent n'aurait pas animé sa mélancolie. En ville, nous avions loué une chambre tous deux. Nous nous y lavions; nous faisions du chocolat; nous travaillions; nous oubliions. Mais l'heure était cruellement pressée. Tout à coup, tandis qu'on parlait poésie, il fallait remettre baïonnette et ceinturon, puis remonter en hâte vers le quartier. Nous passions la grille de la caserne, en silence. La grande cour était vide et noire. Géraldy me serrait le bras, et il murmurait : « Benjamin, quelle tristesse! »

Je ne répondais rien, ne souffrant pas au même degré que lui. Le spectacle que m'offrent les hommes m'a diverti toujours. Le comique de la vie est le plus grand de mes soutiens, au lieu qu'il est pour Géraldy une aggravation à son amertume. Lui ne savait pas sourire de la colère d'un sous-officier. Il ne voyait là qu'un gêneur à ses rêves. Et il disait le soir en soupirant : « Ah! dîner dans un jardin, par un soir d'été, près d'une femme jolie, avec des fleurs sur la table! » Telles étaient les préoccupations de sa sensibilité au 31e d'infanterie.

Je les rappelle, car l'homme n'a pas changé. Il néglige volontairement de la vie tout ce qui ne l'embellit pas. Et il m'écrivait, il y a quelques jours : Cette vie, qui vous enchante, je ne l'aime guère ! La vie pour moi, c'est du minerai, un aggloméré d'or, de diamants et de boue : je voudrais ne garder que les diamants et l'or. *Cette phrase, où se résume l'ambition d'un poète, explique comment Géraldy a limité son travail. Notez qu'il a l'œil aigu et l'esprit mordant. Il arrive que sa conversation soit la plus drôlement méchante que je sache. Il sent avec finesse la bêtise innombrable du genre humain. Mais si elle peut lui être un sujet de causerie passagère, il n'entrevoit pas le moyen d'en faire de l'art durable. Cela parce qu'il a le travail lent et torturant, et que la compagnie prolongée de personnages imbéciles lui est insupportable à l'esprit comme au cœur. Il n'a plus le courage d'en rire. Il étouffe... Le comique, dès qu'il s'y attarde, lui paraît de la laideur. Il la fuit. Il aime les femmes, si elles ont de la race; les jeunes filles, quand elles sont pures; les enfants, pourvu qu'ils soient marqués d'une beauté mystérieuse; les paysages, lorsqu'on y voit la main de Dieu. Jamais je ne l'ai entendu exprimer une idée basse. Cela seul devrait suffire à le faire aimer. Mais le contraire est humain; et, en effet, on ne l'aime pas démesurément.*

Je dirai toutefois que bien des femmes qui ne le connaissent point parlent de son talent d'une voix de tendresse où se cache mal la curiosité qu'elles ont de sa personne. Ayant lu ses vers Toi et Moi, *elles n'ont pas résisté à leur vérité intime et prenante. Jusque dans de petites villes de l'extrême nord de la Norvège, j'ai trouvé son livre, et toujours sur la table préférée, là où le soir, à l'heure du recueillement, on allume la lampe. N'est-ce pas le succès le plus troublant pour un poète? Mais*

le monde n'est pas fait que de lectrices émues. Il faut compter, dans les lettres, avec les confrères, qui ne pardonnent pas qu'on travaille à l'écart, sans rien combiner avec eux. Or, Géraldy n'a jamais regardé comment faisaient les autres. Lorsque lui-même a publié son livre, il n'a pas appelé à l'aide. Personne, je crois, personne n'en parla, sauf Georges Duhamel qui écrivit un méchant article. Et doucement, le livre partit, et depuis près de dix ans il n'a cessé de se vendre, sans réclame, par sa seule force, qui est le talent.

Le jour où Géraldy a abordé le théâtre, pour tenter de l'enrichir d'une analyse un peu poétique, il l'a fait avec la même sûreté, une volonté pareille, le même isolement. En délicat qui n'aurait pas souffert certains accueils légers ou imbéciles, tels que tant de directeurs à Paris sont capables d'en réserver à l'homme qui ne leur apporte pas la marchandise mondaine, Géraldy, tout de suite, a visé haut, et il a pu annoncer sans ridicule à vingt-cinq ans : « J'écris une pièce pour le Théâtre-Français. » Il prévoyait les railleurs. Il les laissa dire, et ferme en son avis, il me confia : « Malgré toutes les blagues dont on accable cette grande maison, c'est encore ce que nous avons de mieux! » Il a fait lentement sa première pièce : les Noces d'argent. *C'était une peinture cruelle de l'ingratitude et de l'inconscience des enfants quand ils se marient. Tous les esprits falots qui n'ont pas le goût de la vérité, mais préfèrent le convenu, se sont ébroués, disant : « Quelle muflerie! » Ils n'avaient pas senti l'accent d'âpre sincérité, dont on peut dire que Géraldy ne se départit jamais.*

Il a la même dans la vie. Il est dur à ses amis comme à ses personnages. Il n'a pas de lâcheté. Il ne dissimule jamais ce qu'il pense. Et il se fait des ennemis avec naturel et résignation.

— Pourquoi publiez-vous tant? me disait-il un jour, du ton dont Boileau me l'aurait dit. Qui vous force à publier? Vous nous donnez des livres hâtifs. Ce n'est pas bien, je vous jure. Vous êtes impardonnable!

Il me reprochait presque ma joie au travail.

— Mauvais indice, Benjamin! En étant heureux, vous bâclez votre besogne. Tout se paie ici-bas. Il faut peiner. Si vous saviez comme je peine!

Il avait alors en train cette seconde pièce que le Théâtre-Français va représenter. Elle est trop personnelle, trop riche, trop élevée, pour ne pas encore augmenter ses adversaires. Il me disait récemment : « La passion que j'ai du parfait a éloigné de moi beaucoup d'amis; je vois mon petit paradis se rétrécir; je songe souvent que je finirai par rester seul. »

Et pourtant, il est frémissant, chaleureux, enthousiaste, dès qu'il

croit sentir qu'une chose est réussie. Ceux qui le détestent pour sa franchise vont répétant qu'il est ingrat et sec : il est nerveux et passionné, il n'est pas homme de salon. J'avoue que, pour moi, je goûte son intransigeance, même lorsqu'elle m'accable. Nous vivons en des temps démagogiques où le laisser-aller des mœurs, la confusion des idées, la promiscuité des classes brouillent le sens des valeurs. Nous trouvons tout « charmant », exquis, plein de génie, et ce tout passe et tombe dans l'oubli en moins de six mois. Une heure avec Géraldy, si amère et désabusée qu'elle soit, m'a retrempé toujours, car j'y sens — ce qu'il y a de plus précieux dans l'humanité — une personne. Il est parfois excessif, souvent injuste. Il est toujours original, toujours rare, toujours fin, toujours remarquable, et quand je le quitte, je me dis toujours avec fierté, comme Me Bridaine, « que je suis son ami ».

RENÉ BENJAMIN.

« *L'Envers d'une sainte.* »

Le théâtre représente un intérieur bourgeois de petite ville. Une scène rapide nous apprend que Mme veuve Renaudin attend l'arrivée de sa fille Julie, qui revient du couvent, où elle a été relevée de ses vœux, sur sa demande, après un séjour de dix-huit ans. Julie arrive ; les quelques phrases qui conviennent pour un retour, puis, tout de suite, elle parle des disparus : son père et Henri. L'ombre d'Henri Laval va planer sur tout le drame. C'est autour de son souvenir que deux femmes vont recommencer la lutte endormie pendant une accalmie de dix-huit ans.

Henri et Julie étaient cousins. Ils s'aimaient ; ils s'étaient juré une fidélité éternelle. Cependant, Henri, étant allé à Paris pour terminer ses études, en revint marié avec une autre femme Julie, caractère passionné, en conçut une telle douleur qu'elle se réfugia au cloître. Elle en revient aujourd'hui, puisque Henri n'est plus.

Voici maintenant en présence Julie et Jeanne Laval, la veuve d'Henri. Après quelques minutes d'hésitation et de tâtonnement, elles commencent de parler et c'est du conflit ancien dont leur conversation achève de nous révéler le drame ; jadis, la jalousie de Julie fut si terrible qu'elle commit un crime ; simulant un accident, au cours d'une promenade, elle fit tomber Jeanne dans un précipice. Jeanne échappa au péril ; Julie comprit que sa rivale avait deviné son crime, et que, cependant, elle pardonnait. C'est alors que Julie entra en religion à la fois pour expier, parce que la générosité de sa rivale l'écrasait et par-dessus tout pour qu'Henri conservât d'elle un souvenir sans tache, pour qu'il ne sût jamais...

Pourtant, il a su. Jeanne croit qu'après dix-huit ans de vie religieuse, Julie est désormais au-dessus de toute passion. Elle se confie à elle qui a acquis au couvent un renom de sainteté. Elle raconte comment, dix ou douze ans après la crise, le souvenir de Julie est revenu entre elle et son mari : Henri pensait à celle qu'il avait aimée jadis et qui était morte pour le monde. Il gardait rancune à sa femme de ne lui avoir point donné de fils ; or, la stérilité de Jeanne était une conséquence de sa chute dans le ravin. Pour défendre son bonheur contre l'image de l'absente, Jeanne avait alors révélé à Henri toute la vérité. Elle confie ce secret à Julie qui l'écoute avec une apparente froideur. Mais, sitôt Jeanne sortie, Julie s'écrie : « Un confesseur ! il me faut un confesseur, car je viens de souhaiter la mort de quelqu'un. » Et à sa mère qui la presse de questions, sans comprendre, elle crie : « A vingt ans, je me suis enterrée vive pour garder l'estime d'Henri, et voilà !... »

Un être qui possède de telles passions est capable d'un nouveau crime, plus raffiné, plus subtil que le premier, et celui-ci elle va l'accomplir dans une demi-inconscience. Si Jeanne n'eut pas de fils, elle a une fille, Christine, nature ardente, noble, enthousiaste. L'âme forte et brûlante de Julie sait inspirer des attachements d'autant plus profonds qu'elle est encore auréolée par sa réputation de sainteté. Christine s'attache passionnément à Julie, et celle-ci va en faire l'instrument de sa vengeance. Elle ne s'en rend pas compte, car elle se dupe elle-même ; elle exploite instinctivement un petit chagrin amoureux de Christine, elle l'enfle jusqu'à en faire un désespoir, jusqu'à ce que l'enfant, bourrée de scrupules, annonce sa volonté inflexible d'entrer à son tour au couvent. Julie aura arraché ce jeune être à sa mère, à son fiancé, à la vie ; d'un seul coup, elle se venge de Jeanne, d'Henri, de toute la vie. Et elle croit qu'elle agit pour l'amour de Dieu.

Une rencontre, au troisième acte, éclaire son esprit ; une de ses anciennes élèves du couvent, mariée dans le monde, vient lui rendre visite et, piquée par une allusion maladroite de sa maîtresse, elle lui tend avec « rosserie » un miroir véridique où Julie entrevoit la vérité. Elle s'aperçoit impérieuse, exclusive, terrible en ses passions. Le couvent l'a rendue tout de même assez vertueuse pour qu'elle réfléchisse. Une autre circonstance éclaire alors son cœur : elle apprend de la bouche de Christine qu'Henri en mourant lui a pardonné. Alors, son cœur, noble en dépit de ses excès, se fond ; elle voit clair, elle trouve le courage de se confesser en présence de Jeanne et de Christine, et c'est elle qui retournera au cloître, pour toujours, en disant, les yeux au ciel : « Ah ! s'il n'y avait pas l'autre vie ! »

Quand on vient d'entendre cette pièce pour la première fois, je ne crois pas qu'il soit possible de se défendre. On pense qu'elle est un chef-d'œuvre, le meilleur ouvrage qui ait paru sur la scène française depuis... je ne sais, depuis Musset. Puis, quand on songe qu'elle a

été représentée pour la première fois en 1892, on se demande instinctivement : qu'est-ce qu'ont bien pu en dire les spectateurs de 1892? *L'Envers d'une sainte* fonda, nous le savons, la réputation de M. de Curel. Mais encore? Qu'ont-ils pensé, qu'ont-ils dit? Pour le critique d'aujourd'hui, il est indispensable de le savoir.

Je l'ai demandé à deux témoins. L'un vivant, M. Antoine, m'a appris que le public de la première représentation avait outrageusement sifflé, ce qui m'a consolé de fréquenter le public de 1921; et que la critique avait unanimement applaudi, ce qui m'a inspiré quelque mélancolie d'appartenir à la critique de 1921, celle qui prend au sérieux M. Maurice Rostand.

L'autre témoin est mort. Il s'appelle Jules Lemaître. Ici paraît un beau sujet d'émerveillement et de méditation.

La pièce que nous venons de raconter n'est pas celle de 1892. Tout le ressort central a été changé. Julie faisait le mal en le sachant, par conscience, comme dit Pascal. On le voit, ce n'est plus la même pièce. M. de Curel a refait son ouvrage. Écoutez ceci, vous qui dites — ou qui disiez, car cette sottise a bien passé de mode — que la critique est un genre stérile, qu'il faut distinguer entre l'auteur qui crée, et le critique qui, ne créant point, ne sert de rien : M. de Curel a refait *l'Envers d'une sainte* en suivant trait pour trait les indications de Lemaître.

Le feuilleton de Lemaître sur *l'Envers d'une sainte* est au reste un modèle du genre. Dans une première partie, Lemaître raconte la pièce, c'est-à-dire qu'il expose quelles furent les intentions de l'auteur, dans quelle mesure et de quelle manière ces intentions ont été réalisées, et ce que lui, Lemaître, en a compris. Dans une deuxième partie, il discute. M. de Curel avait mis dans sa pièce un rôle de confidente, la tante Noémie, à qui Julie et Mme Renaudin exposaient tour à tour leurs intentions. Lemaître dit : « Il vaudrait mieux l'enlever, il alourdit. » Et M. de Curel l'a enlevé. Au contraire, Lemaître dit que le personnage de Mme Renaudin est fort bien tel quel, celui d'une vieille dame qui ne comprend rien au drame qui se joue à côté d'elle, parce qu'on ne voit pas le sang des blessures. Elle ressemble, dirait le bon peuple, à une poule qui a couvé un canard. M. de Curel n'y change rien.

Il y avait dans la version primitive un rôle d'homme, celui du fiancé de Christine, qui opposait à la conception du mariage mystique tel que l'imagine Julie, le mariage normal, avec le cortège des imperfections et des contingences humaines. Lemaître dit : « C'est un peu grossier, mieux vaudrait enlever cela ; quelques réflexions de Mme Renaudin suffiront à dire l'essentiel. » Et M. de Curel a enlevé le personnage.

Lemaître faisait remarquer que telles choses qui étaient dites au commencement eussent été mieux placées un peu plus loin et, passant un peu vite, il ne s'expliquait pas davantage. M. de Curel a

réfléchi et il a déplacé certains passages importants. Par exemple, Julie révélait son ancien crime presque au début du premier acte, dans une conversation avec la tante Noémie. Nous ne l'apprenons plus maintenant que dans la scène entre Julie et Jeanne, au sommet du premier acte. Et c'est autrement fort et poignant.

Enfin, la querelle principale portait sur l'essentiel, sur le caractère de Julie. Lemaître disait à M. de Curel : « Comme ce serait mieux si, chez cette passionnée, la passion et la religion, le mal et le bien se mêlaient si inextricablement que sans s'en rendre compte, elle mettrait le bien au service du mal. Elle serait moins antipathique, et aussi moins aux antipodes de cet état de sainteté que vous annoncez par votre titre. Non seulement Julie n'est point une sainte, mais elle est même une méchante femme. » Et Lemaître ne disait point, mais on lisait entre les lignes : « Voulez vous dire que la sainteté exigeant une âme exceptionnelle, cette âme est capable d'autant d'excès dans le mal que dans le bien, au hasard d'une circonstance? » Grand problème qu'il faudrait résoudre à part. M. de Curel a réfléchi. Il s'est remis à l'ouvrage. Il a refait une Julie humanisée, plus subtile, plus riche en nuances. Il a inventé le personnage épisodique de l'ancienne élève qui sert à révéler Julie à elle-même : ficelle d'auteur, mais présentée avec tant de simplicité qu'on n'éprouve aucune gêne.

Qui faut-il admirer le plus, du critique assez intelligent pour indiquer à un auteur de tels perfectionnements, ou de l'auteur d'esprit assez haut pour comprendre ce que valent de tels conseils, et pour les suivre.

A la réflexion, un doute se présente. M. de Curel, nous l'avons souvent répété, est un esprit infiniment complexe et riche en contradictions. Chez lui la roche Tarpéienne est toujours près du Capitole; c'est quand il vient de voler le plus haut que nous voyons le mieux ses limites. On peut, on doit le louer d'avoir corrigé sa pièce. Pourtant on se prend à songer : il n'était donc guère sûr de sa pensée? Comme sa conception première était incertaine en son esprit puisqu'il a pu la retourner ainsi! Est-ce de cette manière que naissent les chefs-d'œuvre? N'exigent-ils pas plus de fermeté de main, un jet plus volontaire et plus sûr, un esprit plus dominateur? Imagine-t-on Racine refaisant *Bérénice* selon le conseil d'un abbé de Villars plus intelligent, après une première version où Titus n'eût point connu les raisons du sacrifice?

Sans doute, les chefs-d'œuvre sont le fruit d'un long travail de perfectionnement. Mais ce travail ne doit-il pas conduire à enfanter des œuvres nouvelles plus parfaites que les premières, plutôt qu'à refondre sans fin les œuvres anciennes? Racine n a pas songé à enlever les défauts de son *Alexandre*, il a écrit *Phèdre*. Mais Gluck a brûlé un *Orphée* de jeunesse et a refait en entier l'*Orphée* que nous admirons. Ainsi M. de Curel pose toujours de grands problèmes, mais il n'aide pas toujours à les résoudre.

Dans la première version, c'était la tante Noémie qui prononçait le dernier mot de la pièce : « Ah ! s'il n'y avait pas l'autre vie ! » La tante Noémie n'existant plus, c'est Julie qui le prend à son compte. Ce n'est pas pareil. Dans le premier cas, de la part d'un témoin qui plaint Julie, c'est un mot d'espoir ; dans le second, de la part de Julie elle-même, religieuse et coupable, il a un son désespéré, il est presque un blasphème. La conclusion d'une pièce de cette qualité ne devrait pas être interchangeable.

Je voudrais faire encore une objection à M. de Curel. La mémoire d'Henri est sacrée. Julie et Jeanne parlent de lui avec une telle vénération qu'on imagine un être exceptionnel. Aussi M. de Curel devrait-il bien le just fier, en quelques mots, de son étourderie de jeunesse ; il a engagé sa foi à Julie et il a trahi sa promesse. Tout le drame est né de là et il ne s'est aperçu de rien.

Enfin, Lemaître querellait, en 1892, M. de Curel sur le choix de son titre : *l'Envers d'une sainte.* Mais « Julie n'est pas une sainte », disait-il. Il s'en faut de presque tout. Même après que M. de Curel eut refait ce caractère, comme le voulait Lemaître, il faut reprendre aujourd'hui la critique : le titre est mal choisi. Julie est infiniment moins coupable, parce qu'elle n'est pas une sainte. Une sainte peut être une pécheresse qui s'est repentie, mais elle n'est sainte qu'après le repentir. Celle-ci fait le mal sans le savoir, c'est presque exactement le contraire de la sainteté. M. de Curel a voulu dire que les saints étaient des âmes passionnées et orageuses, et qu'on n'était pas saint avec une âme vulgaire. Soit, mais encore une fois, Julie n'est pas sainte, il n'y a pas à sortir de là. *L'Envers d'une sainte* est inexact. Ce titre a l'air de dire : la sainteté n'est qu'une apparence, voici la réalité : deux crimes.

Il faudrait dire : *la fausse sainteté.* Julie possède une âme forte, d'une qualité rare, éléments possibles de sainteté ; c'est un grand navire tout chargé de voiles prêtes pour la course. Il a même le pilote, la foi. Jusqu'au jour où se déroule l'action, même dans la version nouvelle, il lui manque une pièce, le gouvernail, le bon sens, sans lequel il n'est pas de sainteté, même sous l'apparente folie du mystique ou du martyre. Julie ne se connaît même pas elle-même, comment pourrait-elle se gouverner? Non vraiment, la sainteté n'a rien à voir ici. C'est le plus grand reproche qu'on puisse faire à cette pièce éclatante de beautés, la plus belle de toutes celles que nous devions à l'un de nos contemporains.

LUCIEN DUBECH.

Les profiteurs de la guerre.

I

Quand Fouchard débarqua dans nos murs, triste et noir,
Cet Auvergnat, flanqué de Savoyards très maigres
Attestait les passants, en poussant des cris aigres,
Que l'art du ramoneur était tout son avoir.

Dans la peau de lapin il œuvrait sans espoir
Quand, après les jours durs, vinrent les jours allègres;
La cité se peupla de Chinois et de nègres
Et d'Américains blonds qui s'enivraient, le soir.

Et l'on vit un beau jour Fouchard, gras et prospère,
Vendre des vieux souliers trente-cinq francs la paire
Qu'il achetait dix sous aux stocks américains;

Superbe, témoignant les dieux et la justice,
Il n'a, tenant sa part dans le chœur des requins,
Pas dessaoulé, depuis le soir de l'armistice.

II

C'est un petit rentier qui n'a pas eu d'histoire;
Tout près d'un demi-siècle, il a tourné, poli,
Menuisé, du matin au soir, sur l'établi,
Pour obtenir, au prix d'un labeur sans mémoire,

Un toit, le linge blanc rangé dans une armoire,
Un doux jardin qui fût de roses tout rempli,
Une servante en fleur qui gouvernât son lit,
Et mille écus de rente en russe aléatoire.

Or, depuis que le Turc, le Bulgare et le Grec
Ont mis l'Europe à feu et à sang, puis à sec,
Le vent a déporté le toit dans la cuisine,

Les roses sont navets, la bonne a tourné mal
Et lui fut tout heureux d'être admis à l'usine
Chez un jeune embusqué du nom de Rosenthal.

III

A vendre à l'amiable en l'étude de M[e] Juigné : Une terre... sise au lieudit *les Bibis;* Une terre... sise au lieudit *les Crotets;* Une terre... sise au lieudit *les Étrangle-Chiens.*

Anatole Parfu, de Fontaine en Sologne,
N'a pas l'or de Loucheur ou bien d'Ali-Baba,
Mais il a des écus dans un pot à tabac,
Et sa cave mûrit le vieux marc de Bourgogne.

Certes, il eut toujours du cœur à la besogne;
Pourtant, depuis la paix, il trouve qu'on se bat
Un peu beaucoup depuis Mossoul jusqu'à Rabat
Et qu'il fait noir devers Moscovie et Pologne.

Mais il a son idée, et, lesté des doublons
Qui dormaient à l'abri des cruels aquilons,
Il vint voir au chef-lieu maître Juigné, notaire;

Puis, les seings apposés devant quatre témoins,
S'en fut le cœur en paix, dûment propriétaire
Des Bibis, des Crotets et des Étrangle-Chiens.

PHILIPPE DORÉ.

La musique française contemporaine.

On a tout dit sur le péril des simplifications et des classements. Il n'est point d'artiste, si simple et clair que soit son *credo* artistique, qui puisse être étendu sans dommage sur le lit de Procuste des catégories. Et l'on conçoit justement qu'un musicien, conscient des diversités de sa nature, enrage de se voir embrigadé pour la vie, sinon pour l'éternité, dans les rangs des classiques, des romantiques ou des impressionnistes.

Mais le jeu des idées a, dans le même temps, ses exigences et ses réalités. Au-dessus des hommes, il est des courants communs, il est des traditions où malgré eux ils participent par quelque endroit ; il est des influences qui rayonnent, des forces de conservation ou d'évolution qui les dépassent et qui les mènent ; il est un ordre, enfin, des phénomènes musicaux que l'esprit aime de découvrir et qui crée une permanence sous le flux sans cesse renouvelé des vagues sonores.

De bons esprits, qui aiment la musique, se lamentent de bonne foi et déplorent l'anarchie où ils croient tombé son royaume. Il n'y a plus, disent-ils, d'esthétique commune aux compositeurs comme aux belles époques, de ces esthétiques créées par un homme et rassemblant autour d'elles toutes les forces vives d'un moment. Aujourd'hui, chacun ne songe qu'à apaiser sa soif d'indépendance. C'est une sorte de chaos d'où émergent des natures bien douées, dont les antagonismes s'opposent à toute production harmonieuse. Au vrai, la vie musicale passe à l'heure présente par une crise de croissance qui ne va pas sans malaises.

Il est évident qu'à envisager la musique contemporaine dans ses genres et dans ses formes extérieures, le profane a quelque excuse à ne voir goutte au milieu du chromatisme déchaîné, des gammes par tons ou des échelles orientales, des conquêtes de l'atonal ou du polytonal. Les rythmes qu'une patiente et laborieuse recherche avait amenés à ce degré de carrure binaire et ternaire qui agrée aux intelligences plus avides de simplicité commode que de tumultueuses recherches, les rythmes s'altèrent, se morcellent, se brisent. A la mesure nette a succédé une mesure imprécise et comme hésitante, qui se diversifie au gré des nuances nouvelles et plus riches de la pensée musicale.

Mais dans ce heurt de forces neuves, on découvre bientôt les fantômes éternels qui, n'ayant jamais eu la vie, ne connaîtront jamais la mort.

Tel l'académisme. Il a toujours ses zélateurs ; il a toujours ses officiants, qui ne sont point exclusivement de vieux routiers du contrepoint et du savoir-faire, pour qui la correction des formes tient lieu aisément de démon créateur. Mais il ne garrotte que trop de jeunes forces parmi ces lauréats d'école qui n'ont pas assez de richesse pour payer la rançon d'un diplôme.

Tel encore le lyrisme dramatique sous la forme du grand opéra, qui conserve ses partisans. M. Pierre Lalo montrait récemment combien sa disposition même interdit à notre Académie nationale de musique de représenter autre chose que des œuvres dont l'esthétique surannée va rejoindre le fantôme du système meyerbeerien (1). Massenet, en mourant, a laissé derrière soi un pesant héritage, aggravé de ce vérisme italien à la Puccini, qui, en dépit de son étiquette, moque la vérité tout de même que le naturalisme moquait

(1) « Beaucoup de musiciens ont pensé qu'ils avaient plus de chances de réussir en s'attachant à « remplir le cadre » qu'en essayant de penser, de sentir et d'exprimer. Ils ont été ainsi conduits à faire de la musique, non pour la musique même, mais pour le bâtiment où elle devait être exécutée. De là sont sorties tant d'œuvres superficielles, emphatiques et creuses, entièrement dépourvues de vie intérieure, déplorable influence des moellons sur l'art et de la matière sur l'idée » (*le Temps*, 20 septembre 1921).

le naturel. Et il n'est que trop évident que le drame lyrique de cette sorte n'est qu'une carcasse où nulle chair ne palpitera jamais plus, mais il est non moins vrai que d'habiles mains s'ingénient et réussissent à parer ce néant d'étoffes lourdes et fallacieuses (1).

Le wagnérisme n'a pas disparu. Non qu'il se manifeste sans honte, comme au temps de *Sigurd* ou de *Gwendoline*, dans le pur domaine du drame musical : là, il n'a pas résisté aux coups de Debussy. Personne, au vrai, ne se rencontre pour reprendre dans son inutile exactitude la thèse wagnérienne qui est l'absolue correspondance d'une création poétique et de sa traduction musicale. Mais les procédés orchestraux et un certain rythme du discours sonore, propres à Wagner, ont leurs fidèles ; et l'influence de Bayreuth, pour être moins criante qu'au temps où le parolier et le musicien n'affrontaient l'inspiration qu'à l'ombre d'un mythe, n'est pas moins définitive. Elle l'est surtout sur le public des concerts, ce qui, à le bien prendre, n'est au désavantage de personne. Il est hors de doute aujourd'hui que le public comprend la musique wagnérienne, qu'il en saisit la puissance mélodique à laquelle ses oreilles étaient closes il y a vingt ans. Et cela est bon, cela est excellent pour notre école moderne. Le public, auditeur musical, est toujours en retard sur les créateurs : Wagner fut sifflé jadis ; mais la polyphonie des quatuors et des symphonies (sifflées auparavant elles aussi) avait dégrossi ce public ; elle lui permit de pénétrer dans l'art plus complexe du wagnérisme. L'étape fut lente ; elle est achevée. Elle se renouvellera pour franchir la complexité plus ardue de la musique contemporaine.

*

Dans le même temps que le wagnérisme pénétrait le public auditeur, la Schola proposait une discipline aux musiciens, et par cela seul était assurée de vivre et de prospérer. Elle exigeait une culture, une intelligence ; elle renouait la tradition nationale. Et sans doute son emprise pouvait-elle risquer d'étouffer les faibles, mais elle était, elle est encore, pour les robustes, ce que l'enseignement de Socrate fut à ses disciples : une maïeutique qui, par sa rigueur intelligente, révèle les créateurs à eux-mêmes. L'on ne saurait dire à quel

(1) A propos d'*Antar* de Gabriel Dupont, M. Émile Vuillermoz, dans la *Revue musicale* (avril 1921), a très clairement posé le problème : « Si *Antar* est un succès de public, les spécialistes de cette formule d'art peuvent renaître à l'espoir ; mais si ce spectacle ne triomphe pas de l'indifférence de la foule, librettistes et musiciens doivent renoncer sagement à ce que Pierre Hamp appellerait un « métier blessé ». *Antar* possède en effet tous les caractères spécifiques de l'opéra-type, avec ses qualités et ses défauts, ses vertus secrètes et ses vices congénitaux. Il a tout ce qu'il faut pour plaire et pour déplaire, car il résume admirablement tout un idéal. Il est riche et grandiose, rempli de palmiers géants et de frêles danseuses, de costumes rutilants et de décors cyclopéens. [.....] Et l'on y entend une musique plus riche encore que tout le reste, scandaleusement riche de couleurs, de sonorité, de lyrisme, d'émotion, de pittoresque, d'exotisme, d'éloquence, de chaleur et de force persuasive. »

point sont injustes les adversaires de la Schola, quand ils l'accusent de ne travailler que sur des formules et sur des théorèmes. C'est d'elle que sort, par la patiente étude du chant populaire, le renouvellement de l'inspiration musicale ; c'est elle qui a ranimé dans l'âme des compositeurs l'amour de la nature. Il ne s'agit point de ces transpositions concertées de paysages en formes sonores, où la nature n'est que prétexte à imitations factices. Ruissellement des eaux, fracas des cascades, gazouillis d'oiseaux, autant d'exercices intellectuels et stériles. Mais la contemplation de la nature, la couleur sentimentale qui imprègne l'âme au hasard des courses dans les prairies, dans les forêts, dans les dunes, donnent aux pièces musicales conçues dans cette atmosphère du plein air où passent des refrains ancestraux, une teinte qui n'est qu'à elles. La *Pastorale*, la *Dixième Sonate* pour piano et violon occupent une place à part dans l'œuvre de Beethoven. L'ouverture des *Hébrides* est d'un autre accent que les ordinaires habiletés de Mendelssohn. Un des traits les plus originaux de la musique de Berlioz, en face des musiciens en chambre de son époque, réside dans cette incessante communion du créateur sonore et des spectacles naturels. Et non seulement les scholistes, en écoutant les voix de nos provinces, ont cherché leur inspiration la plus vraie dans la nature, au point que notre musique, après la serinette du second Empire, en a été tout entière renouvelée, mais encore ils l'ont diversifiée en la localisant : M. d'Indy dans le Vivarais, M. Guy Ropartz dans la Bretagne, ou, dans le Languedoc, le plus profondément rustique de tous, Déodat de Séverac, avec sa phrase courte, nerveuse, fruste volontiers, mais saine et vibrante, où sourd la chaude sève des bourgeons du pays natal.

Cette inspiration, la Schola la guide ; elle lui impose une méthode ; et c'est sa force. Au lieu que l'impressionnisme (puisque aussi bien ce mot, tant honni de ceux-là même auxquels il s'applique le mieux, recouvre une réalité) s'est condamné, pour son malheur, à l'imitation de l'inimitable, à la copie de Debussy. Que de talents se perdent en persistant dans cette voie à laquelle Debussy a donné son empreinte. Debussy a marqué l'impressionnisme d'une touche si personnelle et si parfaite que ses disciples sont désormais réduits — et l'événement ne le prouve que trop — à ne percevoir le monde des sons qu'en lui empruntant ses propres oreilles. Ce n'est pas que l'impressionnisme n'ait possédé les germes d'une riche floraison, avec son aérienne poussière sonore, avec sa brume imprécise voilant les réelles ossatures, avec son harmonie légère et lumineuse. Mais il n'est pas une discipline : il est une séduction. Qui ne sait se l'asservir est sa victime. Ainsi le joli a-t-il touché tous les sens des debussystes ; le joli veut être toujours charmant, et jusque dans ses caprices ; il se pique d'attacher la curiosité ; il prétend inspirer la pâmoison dès qu'il est aperçu ; un soupir involontaire à sa perfection doit rendre hommage. Ses merveilles fragiles ne conçoivent rien au

delà de leur propre faiblesse. Leurs sourires sont doux. Leurs mains semblent créées pour piller les trésors d'un amour équivoque.

Ces coquetteries, ces petits airs de tête, ces inflexions câlines dont se meurt le debussysme n'ont pas manqué de provoquer un retour d'autant plus brutal vers un art « dépouillé », plus rude ou plus sec selon l'humeur. C'est là l'origine de cette esthétique du music-hall qui a conquis les plus turbulents dans le groupe compact de la toute jeune musique. Ils cherchent, eux aussi, une inspiration populaire, mais non point paysanne et provinciale ; ils la trouvent dans la vie moderne des grandes cités, dans les bruits des fêtes foraines ; ils entendent s'inspirer du cirque, des baraques bariolées, des lutteurs en plein vent et des bruits de l'usine, des paquebots, des pullman cars. Du moins sont-ce là les sujets favoris du moment, qu'attend à bref délai le décri où sombrèrent les séraphins préraphaélites.

Mais ce qui sauve cette jeunesse, c'est qu'elle concourt, malgré tout, au maintien de la tradition. Son exubérance hasardeuse ne répudie pas l'esprit qui anime notre musique. Et c'est ce que celle-ci a d'admirable : tous nos musiciens, sous leurs aspects les plus divers et, au regard des coteries, les plus opposés, travaillent à l'idéal heureusement défini par M. Gabriel Fauré : *Le goût de la clarté dans la pensée, de la sobriété et de la pureté dans la forme.* En dépit de passagères influences extérieures, il n'est point chez nous, à l'heure présente, de musicien digne de ce nom qui ne soit pleinement persuadé que son art ne tende à sa perfection s'il ne reste fidèle à ses origines. « Croire, disait Debussy, que les qualités particulières d'une race sont transmissibles à une autre race sans dommage est une erreur qui a faussé notre musique trop souvent. » L'erreur est aujourd'hui plus rare que jamais. Les œuvres de la pensée la plus diverse et de l'ampleur la plus variée en témoignent tous les jours. Il n'est que d'ouvrir les oreilles. C'est le second *Quintette* de M. Gabriel Fauré, aux mouvements traditionnels, d'une sûreté extrême, d'un goût sobre et net, « la plus radieuse architecture de sons et la mieux faite, selon la pertinente expression de M. Maurice Brillant, pour plaire à des oreilles françaises ». C'est le *Trio* de M. Maurice Ravel, où sous la fantaisie sonore et les délices rythmiques se marque l'empreinte d'une loi rigoureuse. C'est l'*Ariane* de M. Paul Dukas, où palpite l'art même de Racine. C'est le *Quintette* de M. Florent Schmitt, que sa plénitude harmonieuse et son air d'inimitable grandeur sacrent roi. Et ce sont les *Évocations* de M. Albert Roussel, la *Symphonie cévenole* de M. Vincent d'Indy, le *Marouf* de M. Henri Rabaud, les *Sonatines* de M. Charles Koechlin ou les *Canons* de M. Paul Dupin, comme, dans la toute jeune école, le *Roi David* de M. Arthur Honegger, les *Quatre Poèmes de Paul Claudel* de M. Darius Milhaud ou le *Trio* de M. Roland Manuel.

Nulle obscurité. Nulle métaphysique. De la musique toute pure.

Des joies sonores, claires et riches. Au travers d'âmes à l'infini nuancées, l'expression multiple d'un commun patrimoine.

ANDRÉ CŒUROY.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON. — *Le 12 novembre, aussitôt après le discours inaugural de M. Harding, M. Hughes, président, apporte son projet de désarmement :*

Au nom de son gouvernement, il propose à l'Angleterre et au Japon une réduction calculée d'après leurs forces navales actuelles : 600 000 *tonnes de grosses unités pour la flotte britannique,* 500 000 *pour la flotte américaine,* 300 000 *pour la flotte japonaise.*

C'est une première concession au Japon, l'intention des États-Unis étant primitivement de proposer l'égalité pour les marines britannique et américaine et la proportion de cinq treizièmes pour la marine japonaise. Le Japon se voit ainsi attribuer huit treizièmes.

Quant aux marines française et italienne, étant données les conditions dues à la dernière guerre, M. Hughes propose de réserver ce sujet pour un examen ultérieur.

Accueilli d'abord avec enthousiasme, le projet Hughes est accepté « en principe » dans la séance du 15 novembre.

FRANCE. — *A la date du 10 novembre, le gouvernement français dénonce le* modus vivendi *qui régissait nos relations commerciales avec l'Espagne. Cette mesure est due à la lenteur apportée par le gouvernement espagnol à négocier un nouveau traité de commerce avec la France.*

— Le capitaine Proust, du service des remontes de l'armée du Levant, est arrêté à Besançon pour des faits de trahison remontant à 1914 (10 novembre).

ALLEMAGNE. — *Le cabinet prussien de M. Stegerwald, qui n'avait pas les mêmes tendances que celui de l'empire, se retire le 1er novembre.*

Le 5 novembre, le socialiste majoritaire Otto Braun forme le nouveau cabinet qui comprend trois majoritaires, deux centristes, deux populistes et un démocrate; la coalition avec la droite est réalisée en Prusse.

Le 30 octobre, les élections à la Diète badoise marquent un mouvement de réaction dans l'État le plus démocratique du Reich.

Le 13 novembre, les élections municipales à Leipzig et à Dresde donnent la majorité aux nationalistes. Sous les Hohenzollern, la Saxe avait mérité le nom de « royaume rouge ».

La chute du mark allemand ne cesse de s'accélérer. Le mark est tombé aux environs de cinq centimes français. Or, le 15 janvier, aux termes de l'état des paiements, l'Allemagne doit remettre aux Alliés 500 millions de marks or. Avec l'état du change, ce paiement apparaît comme com-

promis. La Commission des réparations se rend à Berlin, un peu tard, pour examiner sur place la situation.

ANGLETERRE. — *Une note anglaise est remise au quai d'Orsay, protestant contre l'accord franco-turc d'Angora, qui est représenté comme contraire au pacte de Londres de 1915 (7 novembre).*

Le 4 et 5 novembre, des troubles sérieux éclatent aux Indes, à Calcutta.

BELGIQUE. — *Les ministres libéraux donnent leur démission à la suite de la nomination d'un flamingant comme bourgmestre d'Anvers. Le remaniement ministériel n'aura lieu qu'après les élections (4 novembre).*

ESPAGNE. — *On arrête, à Berlin, un des assassins de M. Dato (1er novembre).*

Au Maroc, le chef maure Abdel Krim, un des principaux chefs de la révolte, est fait prisonnier par les Espagnols (10 novembre).

JAPON. — *A la veille de la conférence de Washington, M. Hara, président du Conseil japonais, est assassiné, en gare de Tokio, par un Samouraï. Une partie de l'opinion japonaise lui reprochait de la faiblesse envers les États-Unis (4 novembre).*

Le baron Korekiyo Takahashi est nommé président du Conseil (12 novembre).

ÉTATS-UNIS. — *Le colonel Hawey, ambassadeur à Londres, déclare à Liverpool que les États-Unis n'entreront jamais dans une alliance permanente avec la France et l'Angleterre (3 novembre).*

RUSSIE. — *Le gouvernement français, par une note adressée à Moscou, prend acte de la reconnaissance des dettes extérieures par les soviets et réclame des garanties juridiques et économiques sérieuses lui donnant l'assurance que les dirigeants actuels de la Russie se conformeront aux usages internationaux des nations civilisées (7 novembre).*

HONGRIE. — *Le 2 novembre, les représentants des gouvernements de la Petite Entente à Budapest signifient au gouvernement hongrois les exigences déjà formulées oralement le 29 octobre : proclamation de la déchéance pour toute la dynastie des Habsbourg.*

Le 2 novembre également, tandis que Charles IV et l'impératrice quittent le territoire hongrois à bord d'un bateau britannique, la Conférence des ambassadeurs décide de demander au gouvernement de l'amiral Horthy de proclamer la déchéance des Habsbourg dans un délai n'excédant pas le 7 novembre.

Le 7 novembre, la loi de déchéance est adoptée en troisième lecture par la Chambre hongroise.

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27158.